



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

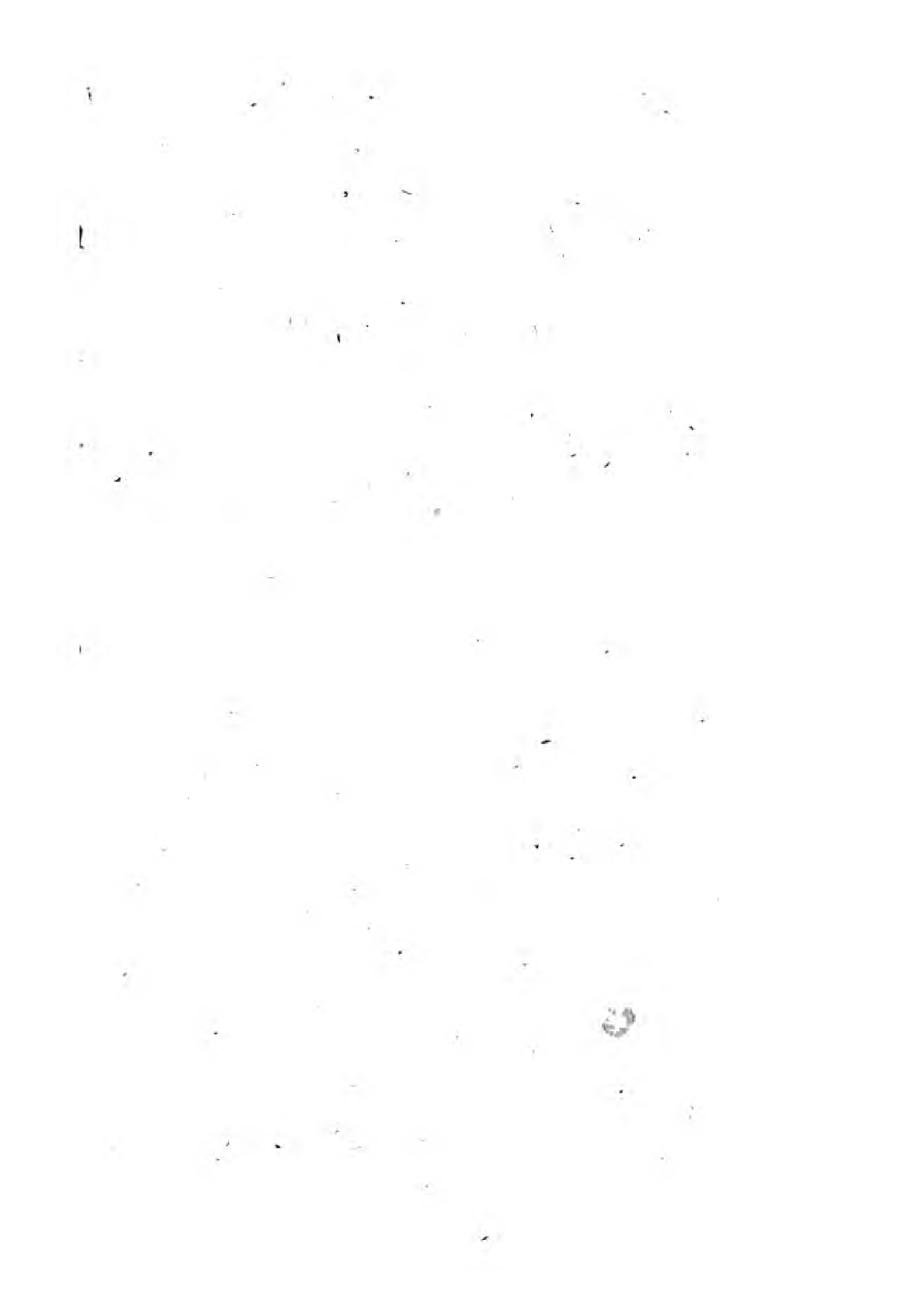




Vet. Fr. II A. 526









307

**P I E C E S**  
**FUGITIVES**  
**DE MONSIEUR S\*\*\*.**

*Sedain*

C. 152  
53



1900

1901

P I E C E S

FUGITIVES

DE MONSIEUR S\*\*\*.



---

M. D C C. L I I,

1880

LIBRARY

DEPARTMENT OF AGRICULTURE



U.S. GOVERNMENT PRINTING OFFICE



## AU LECTEUR.

**U**N Livre sans Préface, est une femme de condition sans rouge ; cela n'annonce point. Aussi ai-je envie d'en mettre une à ce Recueil ; & pour la rendre plus singulière, j'ai dessein d'y dire la vérité. Ainsi je me garderai bien de dire pour excuse de ce que je me fais imprimer, que mes amis m'ont forcé de donner ces Vers au Public ; qu'on me les a dérobés ; que je savois qu'on alloit en faire une édition informe. Non, ce n'est point tout cela. Il y a quelque tems qu'on imprima une petite Piece intitulée : *Epître à mon*

vj      A U L E C T E U R .

*habit.* L'Éditeur en avoit supprimé les Vers de la fin, & la faisoit finir par une virgule; ce qui n'y mettoit aucun sens. Le Mercure du mois suivant en retrancha encore une douzaine de Vers; de sorte que loin de ressembler à certain Poëme qu'on a vû croître d'édition en édition jusqu'à la septieme, mon Epître couroit le risque d'être à la fin réduite au seul titre. Cependant malgré son irrégularité, il se trouva plusieurs Rimeurs assez modestes pour vouloir l'adopter. Je l'appris, & mon amour-propre s'en autorisa pour me faire abjurer le serment de ne me jamais faire imprimer. Vous êtes, me disoit-il, soupçonné d'un mensonge; d'un plagiat; le cas est serieux, la probité y est intéressée, reclamez votre Epître;

& pour justifier le droit que vous y avez , joignez - y quelques nouvelles productions à peu-près du même ton : on sera plus disposé à croire que vous l'avez faite , lorsqu'il sera démontré par pieces de comparaison que vous avez pû la faire. L'amour-propre est persuasif : je volai sur le champ chez un Libraire , mon Epître à la main. Monsieur , me dit-il au premier coup-d'œil , on a déjà vû cela ; & puis toujours des feuilles volantes. Faites-nous des volumes , Monsieur , des volumes. On ne vous demande pas des chefs-d'œuvre ; mais que cela sùpporte une reliûre.

J'avois mon corps de réserve en poche. J'ai peut-être , lui dis-je , ce qu'il vous faut. Mon homme fit mine de

viiij    A U L E C T E U R.

parcourir des yeux quelques Pieces, & me dit dédaigneusement : J'ai dans l'idée que cela ne fera pas fortune : songez qu'on ne connoît pas votre nom, & le nom fait passer bien des choses. J'aurois pû répondre que le nom ne fait pas les Pieces ; que ce sont au contraire les Pieces qui font un nom ; que le plus illustre de nos Ecrivains n'avoit point de nom, lorsqu'il avoit débuté ; & bien d'autres choses dont peut-être il ne m'auroit pas sù gré : mais je renfermai mon dépit, ferrai mes Pieces, & les envoyai droit à la Haye, d'où elles sont revenues tout imprimées, comme les voici. Je leur souhaite une bonne fortune : mais je ne pousse pas la présomption jusqu'à m'assurer qu'elles l'auront ; car le tems

est passé où l'on se faisoit une grande réputation avec de petits Vers. J'ai regret au lieu de m'être amusé à ces frivolités de n'avoir pas donné une Piece au Théâtre. Au cas qu'elle n'eût pas pris, j'aurois eû du moins la consolation de pouvoir dire : C'est une cabale qui a prévalu ; c'est un Acteur qui a mal joiué ; c'est le froid, c'est le chaud : mais pour un Recueil imprimé, si on ne l'achete pas, tout ce que j'aurai à dire, c'est que le goût s'éteint en France ; qu'on ne pense plus ; qu'on ne sent plus même : & je crois que je le dirai.

J'ai mis fort à leur aise ceux qui voudront me deviner ; non pas que j'aie placé au Frontispice, ni mes qualités, ni l'anagramme de mon nom : mais on lira quelques détails qui pourront au



## x AU LECTEUR.

moins faire deviner ma profession ; & je m'attens bien que quelque Lecteur qui y aura pris garde pourra me dire par forme d'avis : *Soyez plutôt Maçon, &c.*

Mais pourquoi ne ferois-je pas Maçon & Poëte ? Apollon , mon Seigneur & mon Maître , a bien été l'un & l'autre. Pourquoi ne tiendrois-je pas un petit coin sur le Parnasse auprès du menuisier de Nevers ? Pourquoi n'associerois-je pas ma truelle au vilebrequin de M<sup>e</sup> Adam. Je fai bien qu'on a lieu de se défier qu'un Maçon Poëte ne maçonne mal , & qu'un Poëte maçon ne fasse de méchans Vers. Là-dessus j'ai fait mon choix : j'aime encore mieux passer pour mal versifier , que pour mal bâtir ; c'est pour vivre que je suis Maçon : je ne suis Poëte que pour rire.

A



A

## MADAME LE C.

**C**ontre le cœur envain la raison se mutine,  
Il est toujours en nous un penchant qui domine ;  
Malgré tous nos efforts il perce , & se fait jour ;  
Et de tous nos penchans le plus fort , c'est l'amour.  
Il est pourtant des cœurs que le ciel fit de glace ,  
Devant qui deux beaux yeux n'ont jamais trouvé grace,  
Et qui n'ont, sans amour, qu'un mouvement distinct,  
Qu'on doit à la nature , & qu'acquitte l'instinct.  
Mais qu'ils ne soient pas fiers de ce triste mérite :  
D'un penchant quel qu'il soit le cœur n'est jamais quitte.  
Son vuide lui fait peur ; & s'il ne peut aimer ,  
Il se crée un objet qui puisse l'enflammer.  
Tel en un lieu stérile , un flexible lierre  
Obligé de ramper tristement sur la terre ,  
S'accroche à des cailloux , si ses tendres rameaux  
Ne peuvent point atteindre aux branches des ormeaux.  
Mais cette phrase en vain seroit brillante ou neuve ;  
Une comparaison ne peut servir de preuve.

A

La vérité veut plus , & pour la prouver mieux  
Un exemple à l'instant se présente à mes yeux.

Près d'un tas de papiers barbouillés d'écriture ,  
Orgon enveloppé dans une couverture ,  
Depuis trois jours entiers ne mangeant que du pain ,  
Reste sur son pupitre une plume à la main.  
Du doux plaisir d'aimer loin que son cœur jouisse ,  
Orgon, le sombre Orgon ne croit pas qu'on le puisse.  
Mais quels sont les accès qui viennent le troubler ?  
Pour savoir ce qu'il fait , écoutons-le parler.

„ Divin problème , enfin je viens de te résoudre ,  
„ Et tes difficultés se réduisent en poudre.  
„ Ma joie à ces calculs ne peut se contenir.  
„ Si je n'avois passé ces trois nuits sans dormir ,  
„ Serois-je si content ? Algebre que j'adore ,  
„ Tu m'as fait triompher : oui , nouveau Pythagore ,  
„ Enchanté du succès qui vient combler mes vœux ,  
„ Aux Muses volontiers j'immolerois cent bœufs.

Orgon à votre avis n'a-t-il pas dans son ame  
Un objet qui vaut bien une amoureuse flamme ?  
Et dans ses mouvemens cède-t-il à Damon ,  
Qui passe à soupirer trois nuits sous un balcon ?  
Citerai-je Damis qu'un penchant invincible  
Fait voler sur les pas d'un sanglier terrible ?  
D'autre côté Cléon fait venir à grands frais  
Des livres recherchés , & ne les lit jamais.

Entouré de serins de différens ramages ,  
 Drusus passe sa vie à nettoyer des cages.  
 Alcidas d'une main faite pour l'esponton  
 S'occupe à découper des châteaux de carton.  
 Nommerai-je l'Acteur , le Joueur , le Fleuriste ?  
 Le... que sçais-je ? on auroit plutôt fait une liste  
 De ces auteurs sans verve & de ces étourneaux  
 Qui de leurs froids écrits grossissent nos journaux.  
 Aussi foible qu'eux tous , souvent dans mon délire  
 En grand secret j'ai pris , ou cru prendre la lyre ;  
 Et sage en même-tems je laissois mes écrits  
 Dans le réduit obscur où leur sort les a mis.  
 Mais vous avez , Philis , étourdi ma prudence ,  
 Je ne pus sur mes Vers observer le silence ;  
 Enivré de l'incens d'un éloge flatteur ,  
 Je dis , Ils font de moi : vainement un auteur  
 S'obstine à se cacher ; la vanité contrainte  
 Paroît sur son visage , & démasque la feinte.

      Sotte présomption ! quand le Ciel bienfaisant  
 D'un esprit enchanteur m'auroit fait le présent ,  
 L'état qu'il m'a prescrit est peu fait pour l'étude ,  
 Et le Dieu du Parnasse aime la solitude.

Boileau dans des jardins qu'ornoit le chevre-feuil  
 N'étoit importuné que des oiseaux d'Auteuil.  
 Libre du triste soin qui sans cesse m'opprime ,  
 Son seul travail étoit de chercher une rime ;

Par lui cent artisans dirigés, employés,  
De leurs travaux par lui n'étoient pas soudoyés ;  
Des maçons effrénés, des manœuvres rustiques  
Ne l'étourdissoient point de leurs accens gothiques.  
Il pouvoit plaire, hélas ! l'esprit à ses pinceaux  
Ne présentoit jamais que de rians tableaux.  
Admiré dans Paris, sortoit-il de la ville ?  
Un Sage, un Lamoignon, l'attendoit à Baille.  
Libre enfin dans ce lieu cet homme véritablement grand  
Permettoit aux vertus de disposer du rang ;  
Et la poudre du greffe au Satyrique illustre,  
Bien loin d'être une tache, étoit un nouveau lustre.  
S'il se livroit au feu qui produit les bons Vers,  
Il ne les offroit point aux yeux de l'univers,  
Que de sages amis, que des esprits sublimes,  
N'eussent dans le creuset épuré ses maximes,  
Et séparé l'or faux qu'il falloit rejeter.  
Eh ! quels sont les amis que j'ai pû consulter ?  
Sont-ce les Limosins, que, comme l'hirondelle,  
L'hiver fait disparaître, & le printemps rappelle ?  
Seroit-ce un Auvergnac, un Suisse, un Bas-Normand,  
Qui ne fait de françois que ce mot, De l'argent ?  
Heureux, heureux encor qu'en proie aux barbarismes,  
Je ne fasse en parlant que quelques solecismes,  
Et qu'admettant des mots de différens patois,  
Je n'écriye des Vers Picards & Champenois.

Oui ; mais , me dira-t-on , jadis dans l'abondance  
 Quelqu'un prit soin du tems qui suivit votre enfance.

Ma vanité craint peu de lever le rideau ;

Et de mes premiers jours regardez le tableau.

Avant que le soleil pénétrant l'atmosphère

Eût porté ses rayons jusque sur l'hémisphère ,

Arraché chaque jour à l'humble matelas ,

Où souvent le sommeil me fuyoit quoique las ,

J'allois les reins ployés ébaucher une pierre ,

La tailler , l'applanir , la retourner d'équerre.

Souvent le froid m'ôtoit l'usage de la voix ,

Et mon ciseau glacé s'échappoit de mes doigts.

Le soleil dans l'été frappant sur des murailles ,

Par un double foyer me brûloit les entrailles.

La rigueur des saisons , la peine de mes mains ,

N'étoient que mes travaux , & non pas mes chagrins ;

Un tempérament foible , une santé peu ferme ,

N'annonçoient à mes maux que le trepas pour terme ;

Et l'âge déployant en moi le sentiment ,

Par ce présent funeste augmentoit mon tourment.

Enfans efféminés de Virgile & d'Horace ,

Est ce là le chemin qui conduit au Parnasse ?

Et Thalie , à des doigts chargés de durillons ,

A-t-elle osé jamais confier ses crayons ?

Mais devois-je oublier que ma Muse craintive

Rendit souvent , Philis , votre oreille attentive ?

Que même votre main à mes foibles écrits  
Sut en les transcrivant donner un nouveau prix ?  
Que votre estime fut la preuve la plus rare  
Du succès..... Mais je sens que ma plume s'égare,  
Votre bonté fit tout ; hélas ! cette bonté  
Est dans votre existence une nécessité :  
Les Dieux vous l'ont donnée, afin de nous apprendre  
Que jointe avec l'esprit, l'ame peut être tendre,  
Vertueuse, sensible, & ne goûtant comme eux  
De bonheur que celui de faire des heureux.  
Faites-en un, Philis, acceptez mes ouvrages,  
Peu connus, il est vrai : mais s'ils ont vos suffrages,  
Et ceux de cet époux rival de vos vertus,  
Ils seront trop payés, je ne veux rien de plus.





P I E C E S  
F U G I T I V E S  
D E M O N S I E U R S \* \* \* .

---

---

D I S C O U R S E N V E R S .

---

A M O N H A B I T .

**H**A ! mon habit , que je vous remercie ,  
Que je valus hier , grace à votre valeur !  
Je me connois ; & plus je m'apprécie ,  
Plus j'entrevois qu'il faut que mon Tailleur ,  
Par une secrette magie ,  
Ait caché dans vos plis un Talifman vainqueur ,  
Capable de gagner & l'esprit & le cœur .  
Dans ce cercle nombreux de bonne compagnie



Quels honneurs je reçus ! quels égards ! quel accueil !  
 Auprès de la maîtresse & dans un grand fauteuil :  
 Je ne vis que des yeux toujours prêts à sourire ,  
 J'eus le droit d'y parler & parler sans rien dire.

Cette femme à grands falbalas

Me consulta sur l'air de son visage ;  
 Un Blondin sur un mot d'usage ;  
 Un Robin sur des operas ;

Ce que je décidai fut le *nec plus ultra*.

On applaudit à tout , j'avois tant de génie !

Ah ! mon habit , que je vous remercie ,

C'est vous qui me valez cela !

De complimens bons pour une maîtresse

Un petit-maître m'accabla ,  
 Et pour ni'exprimer sa tendresse

Dans ses propos guindés me dit tout Angola.

Ce Poupart à simple tonsure

Qui ne songe qu'à vivre , & ne vit que pour soi ,  
 Oublia quelque tems son rabat , sa figure ,  
 Pour ne s'occuper que de moi.

Ce Marquis autrefois mon ami de Collège

Me reconnut enfin , & du premier coup d'œil

Il m'accorda par privilège

Un tendre embrasement qu'approuvoit son orgueil ,

Ce qu'une liaison dès l'enfance établie

Ma probité , des mœurs que rien ne dérégla ,

N'eussent obtenu de ma vie,  
 Votre aspect seul me l'attira.

Ah ! mon habit , que je vous remercie !

C'est vous qui me valez cela.

Mais ma surprise fut extrême :

Je m'aperçus que sur moi-même

Le charme sans doute opéroit.

J'entrais jadis d'un air discret ;

Ensuite suspendu sur le bord de ma chaise

J'écoutois en silence , & ne me permettois

Le moindre si , le moindre mais ,

Avec moi tout le monde étoit fort à son aise ,

Et moi je ne l'étois jamais ;

Un rien auroit pû me confondre ,

Un regard , tout m'étoit fatal ;

Je ne parlois que pour répondre ;

Je parlois bas , je parlois mal.

Un sot Provincial arrivé par le coche

Eût été moins que moi tourmenté dans sa peau ;

Je me mouchois presque au bord de ma poche ;

J'éternuois dans mon chapeau.

On pouvoit me priver sans aucune indécence

De ce salut que l'usage introduit ,

Il n'en coûtoit de révérence

Qu'à quelqu'un trompé par le bruit.

Mais à présent , mon cher habit ,

A V

Tout est de mon ressort , les airs , la suffisance ;  
 Et ces tons décidés , qu'on prend pour de l'aifance ,  
 Deviennent mes tons favoris :

Est-ce ma faute , à moi , puisqu'ils sont applaudis ?  
 Dieu , quel bonheur pour moi , pour cette étoffe ,  
 De ne point habiter ce pays limitrophe  
 Des conquêtes de notre Roi.

Dans la Hollande il est une autre loi.  
 Envain j'étalerois ce galon qu'on renomme ;  
 Envain j'exalterois sa valeur , son debit ,  
 Ici l'habit fait valoir l'homme ;  
 Là l'homme fait valoir l'habit.

Mais chez nous , (Peuple aimable,) où les graces, l'esprit,  
 Brillent à présent dans leur force ,  
 L'arbre n'est point jugé sur ses fleurs ou son fruit ,  
 On le juge sur son écorce.

### ENVOI A M. S. N.

*En lui faisant remettre l'Épître précédente.*

**C**E n'est point chez vous que ma Muse  
 A rencontré l'intention ,  
 Qui pourroit fournir une excuse  
 A cette Épître où je m'amuse  
 Guidé par ma réflexion.

Tout homme rempli de droiture  
 Chez vous doit être toujours bien ;  
 Et quoi que dise le maintien  
 Du vertueux couvert de bure ,  
 Et du fat chargé de dorure ,  
 L'un & l'autre n'y perdent rien.  
 Par les soins de la politesse  
 Qui hait le scandale & le bruit ,  
 Le faquin s'y trouve éconduit ;  
 Et l'on réserve la tendresse ,  
 Les égards , la délicatesse ,  
 Pour quiconque fait heberger  
 L'esprit , & les vertus ensemble :  
 Il ne vous faut , pour en juger ,  
 Qu'examiner s'il vous ressemble.

### LE QUADRILLE.

**P**oint de quartier , je suis trop en colere ,  
 Je vais tout net révéler le mystere.  
 Le Dieu des Vers , & le fripon d'Amour  
 Près de Tempé , rencontrèrent un jour  
 Certain vieillard qui venoit du Parnasse ;  
 C'étoit l'Ennui , chargé d'une liasse  
 De Madrigaux , de Chançons , de Bouquets ,  
 De longs Romans , d'Enigmes , de Sonnets :

A vj

Ah ! dit Phébus avec un ton critique,  
 Vivent les ris ; j'apperçois ma pratique.  
 Bon jour, l'Ennui. Bon jour, sire Apollon :  
 Vous le voyez , je viens de ce vallon  
 Prendre ces Vers errans à l'aventure ,  
 Morceaux exquis , friande nourriture ,  
 Dont chaque jour je paîts le genre humain.  
 Je suis pressé , car je dois ce matin  
 Voir les Plaideurs ; assister aux toilettes ;  
 Etre présent aux propos de Gazettes.  
 Je suis prié d'un grand souper ce soir ,  
 Et certain bal doit sentir mon pouvoir.  
 Cercles nombreux , concerts , Académies ,  
 Tout veut m'avoir , même les Comédies.  
 Je suis , je crois , le plus fêté des Dieux ,  
 Et mes pavots président en tous lieux.  
 Adieu. Restez , dit le fils de Cythère ,  
 Quelques instans : Moi rester ? pourquoi faire ?  
 Vous le verrez. Enfin , bon gré , malgré ,  
 L'Ennui resta : mais , dit l'enfant madré ,  
 Puisqu'un hazard aujourd'hui nous rassemble ,  
 Jouons tous trois : Colin maillard me semble  
 Un joli jeu ; l'Amour *au lieu des doigts*  
 Donne à tirer flèches de son carquois :  
 Le pauvre Ennui par un coup d'infortune  
 En tire deux voulant n'en tirer qu'un.

Ha ! dit l'Amour , il a voulu tricher ,  
C'est lui , c'est lui que nous devons cacher.  
Le Dieu pesant leur tendit le visage ,  
Et le bandeau servit à son usage ;  
L'Amour le serre avec un triple nœud :  
Attrappé-nous , pauvre Ennui , si tu peux.  
Ce fut en vain : privé de la lumière ,  
A droit , à gauche , en avant , en arrière ,  
D'un pas tardif , & toujours chancelant ,  
Il tend les bras , tantôt vif , tantôt lent ,  
Il se deméne , il s'agite , & s'empresse ;  
Mais lorsqu' Amour & le Dieu du Permesse  
En rendez-vous se trouvent quelque part ,  
L'Ennui long tems reste Colin-maillard :  
Aussi fit-il. Fatigué de sa course ,  
De son bandeau pour dernière ressource  
Il leve un coin adroitement , & voit  
Que sans témoin , & tout seul il jouïoit :  
Nos deux fripons avoient gagné la plaine.  
Il les appelle , il se met hors d'haleine :  
Point de nouvelle ; & pour comble de maux  
Il apperçoit ses Vers , ses Madrigaux ,  
Taillés , coupés , souillés dans la poussière.  
Hélas ! dit-il , à me faire la guerre  
Par quel méfait t'avois-je donc poussé ,  
Couple de dieux malfaisant & rusé ?

J'ai pris ces Vers , mon vol est légitime ;  
Phébus lui-même en peut-il faire un crime ,  
Puisqu'ils étoient par lui défavoués ,  
Et qu'à moi seul ils semblent dévoués ?  
Je prends mon bien par-tout où je le trouve ;  
Et pour ce trait faut-il que d'eux j'éprouve  
Un procédé si noir & si piquant ?  
Ils m'ont puni de n'être pas méchant :  
Mais ils verront si lorsqu'on me provoque  
Je suis un Dieu qui de rien ne se choque ,  
Et qu'il soit libre à chacun d'outrager.  
Si je pardonne avant de me venger ,  
Que les façons , & les cérémonies  
Du monde entier soient à jamais bannies ;  
Qu'on y supprime éloges , complimens ,  
Et tout propos de robe , & de rubans ;  
Que je renonce à tout panegyrique ,  
A tout discours , & même académique ;  
Que l'Opera me donne mon congé ,  
Si de ce trait je ne suis pas vengé .  
Mais distinguons la faute , & le coupable .  
L'Amour me semble un peu plus excusable :  
C'est un enfant ; vengeons-nous de ce tour  
Sur Apollon , je pardonne à l'Amour ;  
Mon intérêt lui doit quelque indulgence  
Pour les époux qu'il met en ma puissance .

C'est par un jeu qu'on a su m'offenser,  
C'est par un jeu que je veux repousser  
Les traits cuisans d'un si sensible outrage.  
Le Dieu colere en eût dit davantage  
Sur ce point là, si de longs bâillemens  
N'avoient mis fin à ses emportemens.  
Il rêve ensuite, il pese, il imagine,  
Fait, & refait, contredit, examine,  
Et tire enfin de son triste cerveau  
De divers noms l'assemblage nouveau.  
A des cartons barbouillés de figures,  
De noir, de rouge affreuses bigarrures,  
Différemment il donne des valeurs,  
Et finement combine leurs couleurs;  
Le nom de l'un de l'autre est le contraste.  
L'un est dit Ponte, & l'autre est nommé Baste;  
Les plus grands mots lui viennent sans efforts,  
Médiateur, Codille, Matadors;  
Tout sous ses mains diversement s'habille,  
Et le jeu fait il le nomme Quadrille.  
Vous ne cherchez, dit-il, qu'à vous duper,  
Voici, mortels, de quoi vous occuper;  
Et toi, Phébus, vante-moi ton empire,  
C'est par ce jeu que ton pouvoir expire.  
Que tes enfans, que tes chers favoris  
Soient escortés des plaisirs & des ris!



Ce que l'esprit, & ces doctes finesſes  
 Peuvent ſemer de fleurs enchantereffes,  
 Ne ſauront pas enchaîner un inſtant  
 Trois quadrilleurs qu'un quatrieme attend.  
 Un nourriſſon ſévré par Uranie,  
 Paſtri de ſel, & brillant de génie,  
 Fût-il le ſeul de Paris à Pekin,  
 Sans ce jeu-ci ne ſera qu'un faquin;  
 Un vrai pédant *digne d'une grimace*,  
 Un importun venu pour qu'on le chaffe,  
 A qui par grace on veut bien accorder  
 Le droit commun *d'entendre & regarder* :  
 Mais mon élève, un bon joueur en forme,  
 Dupe jadis, & fripon par réforme,  
 Fût-il roulé la brouette à Paris,  
 Fût-il ſans goût, ſans ame, ſans eſprit,  
 Tel qu'un reſſort démontré par Deſcartes,  
 Si tout un jour il fait tenir des cartes;  
 S'il les fait battre, & s'il fait quadriller,  
 Aura le droit de plaire & de briller.  
 Jouer c'eſt tout, c'eſt le ſavoir ſuprême.  
 C'eſt du vieux tems de ſ'amuſer ſoi-même,  
 Et de pouvoir ſeul, & d'un front ſerain,  
 Braver mon ſceptre un bon livre à la main :  
 Mais à préſent quand on voudra ſ'ébattre,  
 C'eſt peu de deux, je veux que l'on ſoit quatre.

**J'y parois perdre : hé ! que m'importe à moi ?**

**Je saurai bien y présider en Roi.**

**Caché près d'eux la moindre étourderie,**

**Une dispute , une tracasserie ,**

Me feront bien rentrer dans tous les droits

Qui sembleroient affoiblis par ces loix.

Tel fut, hélas ! l'arrêt trop véritable

Que prononça ce vieillard intraitable.

Jupin l'approuve : aussi-tôt le destin

Le transcrivit sur ses tables d'airain.

Envain Phébus en style Pindarique

Voulut calmer ce Dieu trop colérique :

Rien ne servit , l'arrêt étoit dicté.

Sans faute aussi fut-il exécuté :

Je le sai trop , & même hier encore

Il m'éloigna de l'objet que j'adore :

Mais quel n'eût pas été mon désespoir

S'il m'eût ôté le plaisir de le voir !



## LE C A F F É

OU

## LES AVEUX POÉTIQUES.

**T**Ristes enfans d'une Muse timide ,  
 Eh quoi , mes Vers , ne plairez-vous jamais ?  
 Je cede vainement au penchant qui me guide ;  
 Pour vous tout est de glace , & le lecteur perfide  
 M'accable à chaque instant des plus sensibles traits ;  
 Hé quoi , mes Vers , ne plairez-vous jamais ?  
 C'est en secret que mon cœur le confesse ;  
 Pour vous j'ai tout quitté , parens , amis , richesse ;  
 Et c'est pour vous que me voici gîté  
 Loin des humains dans ce bouge écarté  
     Où maint insecte vorace ,  
     Sur mon chalit déjointé ,  
     Vient me disputer la place ,  
     Et s'engraisse en liberté :  
 C'est en ce triste lieu que livré sans réserve  
 Aux transports , aux fureurs d'une bouillante verve ,  
 Pour vous créer , mes Vers , j'éprouve tour à tour  
 Les divers sentimens que je veux mettre au jour ;

Tantôt apostrophant le plancher que je frappe,  
 Je lui demande un fils qu'on veut sacrifier ;  
 Et tantôt comme Prince , ou Visir , ou Satrape ,  
 Je brave un fier tyran qui veut m'humilier.  
 J'avance , je recule en évitant la trappe

    Qui sert de porte à mon grenier ;  
 Mais ce réduit affreux ne seroit rien encore ,  
 Et j'oublierois sans peine un gîte fort mauvais ,  
 Si dans l'instant , mes Vers , que je vous fais éclore  
 A tous , ainsi qu'à moi , vous paroissiez parfaits.  
 Ma Muse cependant suit pas à pas le code  
 Qu'observent à présent nos auteurs à la mode.

    Lorsqu'elle exerce son emploi  
 Dans une Ode , aussi-tôt Emule de Pindare ,  
 J'évoque le destin , je frémis , je m'égare ;  
 Je monte dans les cieus qui s'ouvrent devant moi ,  
 Où perçant jusqu'aux bords qu'arrose le Tenare

    Je fais pâlir Pluton d'effroi.

De points interrogans je remplis chaque strophe.  
 Quoi? qui? qu'est-ce? grands Dieux! ô Rois! ô Prince! ô vous!  
 Arrêtez... Ciel... mais non... & par une apostrophe  
 Je fais, quand il me plaît, parler jusqu'aux cailloux.

    Si je me sens au bout de ma carrière ,  
 Je fais descendre un Dieu dans un char de lumière ,  
 Minerve , Mars ou Bellone ou Vénus ,  
 Selon qu'à mon sujet ils se trouvent propices ,

Ils sont toujours les bien venus ;  
 Et je donne un poignard & des serpens aux vices ,  
 Et des couronnes aux vertus.

Faut-il un ton plus bas , une Elegie , un Drame ,  
 De vingt Vers en vingt Vers je sème une Epigramme,  
 Et je mets sur la scene en style de Brébœuf  
 Un héros sans foiblesse , un caractère neuf.  
 Pour donner plus de force à mes phrases nouvelles,  
 Tous mes êtres moraux ont des piés & des aîles,  
 Des bras, des mains, un sein, des charmes, des attraits;  
 Et s'ils n'ont point de chaine, ils ont au moins des traits.  
 Quand un auteur a su s'imbiber de ce style  
 Le plan s'offre tout seul ou même est inutile ;  
 Et par le son pompeux d'un superbe adjectif  
 Je fai comme on relève un humble substantif ;  
 Et sous un tour moderne , appuyé de la rime  
 R'habiller comme neuve une antique maxime.  
 Fai-je parler deux cœurs qu'enchaînent les amours :  
 Esclaves sans bassesse , & parés sans atours ,  
 Par la beauté sans fard d'une pointe saillante  
 Ils ornent chaque phrase , & finissent toujours  
 Par une antithese brillante.

Veux-je dans une Eclogue introduire Tircis ,  
 Pour rimer à son nom , il est toujours assis ;  
 Si c'est sur un gazon & sous quelque feuillage ,  
 L'un n'est point sans verdure & l'autre sans ombrage.

Mufette , chiens , houlette , en l'Idille employés ,  
Dans les miennes jamais ne furent oubliés ;  
Et je croirois changer l'ordre de la nature  
Si je faisois couler un ruisseau sans murmure.  
Je laisse aux sots rimeurs le Rondeau , le Sonnet ;  
J'aime les grands morceaux. Mais c'est peu de produire :  
Conçus , écrits , transcrits , corrigés , mis au net ,  
Mes Vers , dans le grand monde il faut vous introduire

    Sous ces lambris tumultueux ,

    Où des garçons affectueux ,

Verfent pour de l'argent de l'eau chaude à la ronde.

Il est toujours un coin éloigné du grand monde

    Où tout homme avec du poumon

    A de l'esprit comme un démon :

    Là le faux savant , l'empirique ,

    Le gazetier , le politique ,

    Sont dans leur centre , dans leur lieu ;

    Souvent un B... au milieu

    Emploie sa fausse logique

    Pour argumenter contre Dieu.

Dans ce cercle bruyant qu'une table sépare

Il s'en voit cependant ( mais l'espece en est rare )

Qui savent distinguer , discuter , décider :

Le malheur est qu'ils sont obligés de céder

    A la rhétorique barbare

Du premier estomac qui contre eux veut plaider.

Même en ces lieux, séjour de la critique,  
 Il est toujours un chef, un censeur authentique  
 Qui marque la mesure & qui donne le ton :  
 Vain, bavard, entêté, moraliste profond,  
 Par l'apparence ; il fait tourner un paradoxe  
 En phrase bien sonnante, il n'importe du fond ;  
 Et si quelque imprudent lui réplique & répond

Par un sentiment orthodoxe,  
 Malheur à lui, c'est fait, notre homme au large front  
 Le regarde, le joint, l'attaque & le confond :  
 Il n'a plus qu'un parti ; qu'il s'en aille, qu'il sorte,  
 Et le ris par écho le suit jusqu'à la porte.

En ce terrible auto-da-fé

Qu'un étranger vienne à paroître,  
 Et propose un cartel à ce cercle échauffé,  
 Tel jadis qu'en Scythie, on le livre au grand Prêtre  
 Qui sur le champ l'immole en l'honneur du café.  
 C'est pourtant au Sénat de cette République,  
 Mes Vers, mes chers enfans, qu'il faut vous présenter.

Sur le ton du panegyrique,

Mon esprit d'abord fait flatter

Cet homme si craint, si caustique,

Et ceux qui doivent m'écouter.

Je commence, on se tait : mais peu faits pour l'oreille  
 Les accens de ma voix n'ont pas l'art d'enchanter,  
 Et c'est par cet endroit que je tiens de Corneille.

Il faut cependant réciter :

Mais au premier debut un Critique me taxe  
D'avoir pris quelque part une pensée , un mot ;  
L'un accuse la rime , un autre la syntaxe.  
Si par hasard je plais , un petit-maître , un sot ,  
Tournant sur le talon comme sur un pivot ,  
Dans un endroit brillant d'un Ode ou d'une Epître ,  
M'arrêtera tout court pour demander le titre.  
L'imprudent ! à l'instant où tout me sert d'écueil ,  
Où le moindre zéphir peut glacer l'auditoire ,  
Où de ce tribunal arbitre de ma gloire  
J'intercepte un sourire , un regard , un clin-d'œil.  
Je ne sens point alors remuer mon orgueil.  
Je ne lis qu'en tremblant , je glisse avec adresse  
Sur les mots douloureux un peu trop hazardés ,  
Et j'appuie avec force aux endroits décidés ,  
Dont le tour gracieux captive ma tendresse.  
Mais lents à m'applaudir , & prompts à critiquer ,  
Sur mon ouvrage lû chacun veut s'expliquer.  
Si l'on condamne un mot je voudrois le défendre :  
    Mais en vain je veux répliquer ,  
    Je ne saurois me faire entendre.  
Fatigué ce matin de lire & de crier ,  
Je prends loin du tumulte un auteur à quartier :  
Donnez-moi vos avis que je puisse connoître  
    S'ils seroient conformes aux miens ;



Décidez sur mes Vers , vous en êtes le maître.  
 Je l'écoute en silence , humblement , & le traître  
 Pour réponse à l'instant me récite les siens.

Ciel ! ô Ciel ! quelle est ma disgrâce !

Mais , me dira quelqu'un , désertez le Parnasse.  
 Hé ! le puis-je , grands Dieux , puis-je devenir rien ?  
 Avec tout autre emploi que celui de Poëte ,

Il faudroit être citoyen :

Envers l'état quelle effroyable dette !

Il faudroit amasser du bien ;

D'un pere chargé d'ans devenir le soutien ;  
 Moi-même être à mon tour tendre époux & bon pere ;  
 A mon frere indigent montrer un cœur de frere ,

Et n'épargner aucun moyen

D'arracher mon voisin du sein de la misère ;  
 Et j'aime mieux souffrir la faim , la pauvreté ,  
 Etre dans un grenier indigent , pauvre here ,

Et pâtir par ma vanité ,

Que remplir les devoirs d'une société

Qui par là me seroit trop chere.



## L E B E L - E S P R I T

*On Discours sur la nécessité de se former le cœur  
avant de faire des ouvrages d'esprit.*

**I**L est passé cet âge des vertus,  
Où l'homme étoit honnête & rien de plus ;  
Où la bonté , la candeur , la sagesse ,  
Marchoient avant la grandeur , la richesse ;  
Où le génie étoit pour rien cité  
Sans la droiture , & sans la probité.  
L'homme à présent commençant sa carrière ,  
Loin du grand art qu'enseigne la Bruyere ,  
Sans s'informer si Dieu lui donne un cœur ,  
Croit que l'esprit doit faire sa valeur ;  
Que les talens font le bonheur suprême ,  
Et qu'il est beau de s'ignorer soi-même.  
Un jour , dit-il , quand l'hiver de mes ans  
Aura glacé mon esprit & mes sens ,  
Par un emploi digne alors de mon âge  
A la raison je saurai rendre hommage.  
Des préjugés & des plaisirs vainqueur ,  
A la vertu je formerai mon cœur ;  
Et prémuni de mon expérience  
A peu de frais j'aurai cette science ,  
**B**

Qui demandant trop d'étude & d'efforts,  
 Du bel esprit amollit les ressorts :  
 Mais à présent que la nature sage  
 D'un noir duvet sillonne mon visage,  
 Et qu'affranchi des pedantesques loix  
 L'âge m'annonce & me dicte mes droits ;  
 Il m'est plus doux , plus sage , plus utile ,  
 De me former l'expression , le style ,  
 Et de savoir vif , malin & charmant ,  
 Parler , médire , & faire un compliment ;  
 D'un trait piquant armer une Epigramme ,  
 Pour deux époux faire un Epithalame.  
 Ah ! si plus fort & de verve & de ton  
 Pour le théâtre .. Eh ! grands Dieux, que fait-on ?  
 Serois-je enfin la première merveille ?  
 C'est à trente ans qu'on vit briller Corneille.  
 Souvent l'esprit se déploie & s'étend ,  
 Et tout d'un coup... Que je serois content  
 Si quelque jour , sur les pas de Voltaire ,  
 De mes travaux j'enchantois le parterre.  
 Dieux ! Quel plaisir & quelle volupté  
 D'être par-tout cherché , couru , fêté ,  
 Des Grands, du peuple , aux ruelles , à table ,  
 Et de charmer , Parasfite agréable ,  
 Par des bons mots peut-être déplacés  
 Vingt auditeurs autour de moi pressés ,

Qui toujours prêts à crier au miracle  
Bouche béante écouteroient l'Oracle !  
A mes discours qu'un trop hardi mortel  
Réplique un peu : Taisez-vous ; c'est un tel ,  
Lui diroit-on ; & mon sot en silence  
Me laisseroit gouverner la balance ,  
Fixer les rangs , peser tous les écrits ,  
Leur assigner leurs valeurs & leurs prix ,  
Moins aveuglé par la vaine fumée  
De mes raisons que de ma renommée.  
C'est le vrai bien : eh ! que n'ajoutes-tu ,  
Jeune insensé , que c'est là la vertu ?  
Un matelot tout prêt à fendre l'onde ,  
Pour s'enrichir de l'or du nouveau monde ,  
Qui peu soigneux des utiles apprêts ,  
Négligeroit les voiles , les agrès ;  
Et sans songer aux caprices d'Eole  
N'embarqueroit ni cartes ni bouffole ,  
Mais dont l'esquif artistement doré  
Seroit en tout galamment décoré ;  
Ce matelot en dépit de son faste ,  
De la raison n'auroit que le contraste.  
Et toi , plus fou , tout prêt à naviger  
Sur cette mer où tout n'est que danger ,  
Où les accens des monstres de Sicile ,  
Ou de Circé la fureur trop habile

Scilla , Caribde & les vents & les flots  
 Ont égaré les plus sages héros ;  
 Tu suis la pente où ton esprit te guide.  
 Pallas t'a-t-elle accordé son Egide ?  
 Et te couvrant d'un secours plus qu'humain  
 Doit-elle en tout te mener par la main ,  
 Et te conduire en nouveau Télémaque  
 A la sagesse & dans le port d'Itaque ?  
 Non. En son lieu je vois à tes côtés  
 Tous les plaisirs , toutes les voluptés :  
 Chacune en paix attend que la nature  
 De tes ressorts acheve la structure ,  
 Pour te saisir dépourvû de raison ,  
 Et t'enivrer de son fatal poison.

L'une déjà d'une grappe choisie  
 Presse pour toi le suc & l'ambrosie ;  
 Et sur les pas du splendide Comus  
 Doit te traîner aux autels de Bacchus.

Une autre , hélas ! plus sûre enchanteresse ,  
 Près d'un miroir dressé par la paresse ,  
 Du bout du doigt plaçant un assassin  
 Forge le trait qui doit percer ton sein.

Une troisieme au tein pâle & livide ,  
 D'un œil hagard & d'une main perfide ,  
 Dans un brelan , throne où juge le sort ,  
 T'offre la rage ou peut-être la mort.

La flatterie & toute son escorte,  
Pour t'enlever déjà forcent ta porte.  
La vanité, l'amour-propre, l'orgueil,  
Suivent tes pas & t'observent de l'œil.  
Où te sauver pour fuir leur embuscade ?  
Vers mes amis. . . O, jeune Alcibiade !  
Celui d'entr'eux le plus ferme à marcher,  
Est bien souvent le plus prompt à broncher.  
De leur secours envain ton cœur se flatte :  
Ce n'est qu'en soi qu'on trouve son Socrate.  
C'est par toi seul, par tes réflexions,  
Que tu sauras régler tes passions,  
Sauf toutefois l'assistance céleste.  
Pour ce projet ton secours seul te reste.  
Jette les yeux sur ces foibles mortels,  
Que la vertu voit loin de ses autels.  
Par l'examen des sectateurs du vice  
Préserve-toi d'être un jour leur complice.  
Que le flatteur, le fat, l'ambitieux,  
Qui s'il pouvoit déthroneeroit ses dieux ;  
Que l'indévoit dont la bouche blasphème,  
Que l'hypocrite à l'œil faux, au tein blème ;  
Que chacun d'eux enfin par ses excès  
Sauve ton cœur tremblant sur le succès,  
De la fureur où le vice les plonge.  
Que le menteur te sauve du mensonge :

Mais en fuyant pas à pas cette loi  
Deux grands écueils se présentent à toi ;  
L'un , que l'aspect du vice & du desordre  
Peut t'exciter à critiquer , à mordre.  
Regarde autrui ; mais sans le censurer :  
Suce la fleur ; mais sans la déchirer.  
Plus dangereuse encor que la censure,  
De l'autre écueil l'atteinte est presque sûre :  
La vanité ! Ton cœur est vertueux :  
Qu'il tremble alors d'être présomptueux.  
La vanité , redoutable Syrene ,  
Parle à notre ame & lui commande en reine,  
Ce sage alors s'admire sans effroi ,  
Et se croit Dieu par un regard sur soi.  
Les vils humains , tout ce qui l'environne ,  
N'est qu'une ébauche indigne de son throne :  
C'est de lui seul qu'il tient sa liberté ,  
Il étoit grand de toute éternité.  
Et tout mortel , soit François , soit Sarmate ,  
N'est qu'une brute , un stupide automate ,  
Que l'erreur flatte & que l'erreur conduit ,  
Qui ne vaut pas la peine d'être instruit.  
Plus d'un Platon par ces fausses maximes  
Est par degrés descendu jusqu'aux crimes :  
Plus d'un Icare en traversant les airs  
Trop près du ciel s'est noyé dans les mers.

Fuis donc ce vice avec un soin extrême :  
En triompher, c'est se vaincre soi-même.  
Soumets ton ame à la simple équité ;  
Et que chez toi l'auguste vérité,  
L'amour du vrai soit le censeur austere ;  
Qui sur tes mœurs grave son caractère ;  
Que tes écrits , que tes moindres discours ,  
Sans l'affecter le conservent toujours.  
De cet amour découle avec largesse  
Ce don des cieux , la vertu , la sagesse.  
Alors , alors , sage auteur , à ce prix  
Franchis la route où vole ton esprit.  
Dans les efforts d'une docte manie ,  
Livre ton ame au feu de ton génie :  
Suis tes transports ; & loin de t'arrêter ,  
Je chercherois moi-même à t'exciter.  
Enchante nous par le fruit de tes veilles :  
Sois le rival des Boileaux , des Corneilles ;  
Sûr que comme eux avec avidité ,  
Tu fairs toujours l'utilité.  
Et tout auteur d'une vertu sincere ,  
S'il n'atteint pas jusques à l'art de plaire ,  
De son ouvrage , encor qu'il soit chétif ,  
Est trop payé s'il l'est par le motif.





---



---

 E P I T R E S.
 

---



---

A MONSIEUR DE V.

PEINTRE DE L'ACADEMIE ROYALE,

*Sous le nom d'un Eleve de la même Académie.*

D ivinités qui regnez au Parnasse ,  
 Muses , de grace excusez mon audace.  
 Jamais ma voix dans le sacré Vallon  
 N'osa troubler le repos d'Apollon ;  
 Et mon esprit , jamais dans son délire ,  
 Du Dieu des Vers ne fut monter la lyre :  
 Mais aujourd'hui , plus hardi qu'autrefois ,  
 J'ose vers vous porter ma foible voix.  
 Aidez , aidez le transport qui me guide.  
 Je ne veux point , adulateur perfide ,  
 Peu ménager d'un encens précieux ,  
 Dishonorer le langage des Dieux ;  
 Et d'un Crésus noyé dans la mollesse  
 Flatter l'orgueil par un trait de bassesse :  
 C'est dans le cœur , la vertu , les talens ,  
 Que mes regards trouvent les seuls brillants.

Tout autre éclat me blesse, & m'importune ;  
Et loin du char de l'aveugle fortune,  
Un esprit droit, la bonté, la candeur,  
Font seuls payer un tribut à mon cœur.  
Qu'un froid rimeur dans le fatras d'un Ode  
Aille encenser quelque fade pagode,  
Et par des mots de lui seul exaltés  
Diviniser des appas frelatés :  
Ou qu'au Mercure un auteur insipide,  
Sûr d'avoir bû dans l'onde aganippide,  
Brigue son rang pour, en des Vers épais,  
Balbutier les douceurs de la paix ;  
Que ce Gascon qui se titre Poète . . .  
Mais, dites-vous, quelle audace indiscrete !  
Même à genoux vos efforts impuissans  
Brûlent déjà d'attaquer les passans.  
Vous étiez humble, & tout d'un coup superbe,  
Plus fastueux qu'Horace, ou que Malherbe,  
Vous déchirez ; & par un fol écart  
Vous vous jetez sur le tiers & le quart.  
Il vous sied bien, chétif enfant d'Apelle,  
Non, d'Apollon, d'émouvoir la querelle.  
Sur vos talens à tort vous vous trompez :  
Vos doigts encor de crayon estompés,  
Foibles garants du feu qui vous consume,  
Sont étonnés de tenir une plume.

Ne prenez plus les Auteurs au collet,  
Et retournez à votre chevalet.  
Cette couleur dedans l'huile broyée  
Seche un peu trop & veut être employée,  
A cette étude il faut un homme entier.  
Retournez-y : faites votre métier ;  
Et sans songer à forcer la nature,  
Muse, arrêtez, respectez la peinture.  
J'ignore encor si votre art de rimer  
Sur l'art de peindre a le droit de primer :  
L'un à mon sens n'est pas moins beau que l'autre ;  
Et mon métier, je crois, vaut bien le vôtre,  
Mêmes leçons, même feu, mêmes loix,  
De l'un & l'autre ont confondu les droits.  
Que votre Homere, & que la Poësie,  
Jadis aux Dieux ait versé l'ambrosie :  
Qu'à l'univers montrant les immortels  
Il leur ait fait élever des autels :  
Que ce grand art, cette verve divine  
De Jupiter tite son origine ;  
Et que l'amour vous dictant ses leçons  
Ait le premier arrangé vos chansons :  
Qu'encherissant sur la Mythologie  
Pindare enfin, avec même énergie,  
Ait su chanter en Vers harmonieux  
Quelques mortels aussi grands que les Dieux,

Et célébré dans ses fureurs lyriques  
Les combattans des courses olympiques :  
Qu'à vos talens , & qu'à cet art nouveau ,  
Jadis la Grece ait servi de berceau :  
Le parallele a-t-il rien qui vous choque ?  
Mêmes emplois , mêmes soins , même époque ,  
Ont fait toujours sous mêmes étendarts ,  
Marcher , courir , les enfans des deux arts :  
Mais les détails deviendroient trop ineptes  
Si comparant préceptes à préceptes ,  
Je faisois voir que tout , jusqu'aux transports ,  
Met entre nous les plus justes rapports ,  
Intention , fermeté , goût , justesse ,  
Arrangement , contrastes , choix , sagesse ,  
Délire enfin , coloris , loix , esprit ;  
Et pour montrer le nœud qui nous unit ,  
La Poësie , & sa sœur la Peinture ,  
Ne sont que l'art de rendre la nature.

Egale en tout , les lyriques Auteurs ,  
Et du pinceau les hardis sectateurs ,  
Montrent aussi , soit galans , soit austeres ,  
Dans leurs travaux leurs mœurs , leurs caracteres.  
Cachez en vain , toujours par quelque endroit  
L'homme s'y montre , & l'auteur disparoit.  
D'un tour aisé Racine aimable & tendre ,  
Rend tout galant jusqu'au cœur d'Alexandre.

Et Despreaux dans ses tableaux divers,  
 Se montre en tout aussi pur que ses Vers.  
 Qu'Alcimedon sur un lit de fougere  
 Peigne piés nuds une jeune bergere,  
 Dans l'œil fripon avec simplicité,  
 Que sa main donne à l'ingénuité,  
 On reconnoît l'ami de la tendresse :  
 Mais que Damon avec non moins d'adresse  
 Peigne les faits d'un grand Roi, d'un Cyrus,  
 Ou Glaucias Protecteur de Pyrrhus,  
 Dans ces sujets de grandeur, de prudence,  
 De chasteté, de bonté, de clémence,  
 Avec plaisir que n'admire-t-on pas ?  
 De la vertu l'on reconnoît les pas.

Tous les écueils d'une verve indiscrete  
 Sont pour le Peintre, & sont pour le Poëte ;  
 Et tous les deux ils se trouvent soumis  
 Aux traits, aux coups des mêmes ennemis.  
 Toujours près d'eux il est un monstre étique,  
 Né de l'orgueil : c'est l'affreuse critique.  
 Tout sert de proie à ses regards ardens :  
 D'elle on ne voit que les yeux & les dents.  
 Au sombre éclat d'une torche enflammée  
 Qu'entoure & suit un torrent de fumée,  
 Ce monstre attaque avec des dents d'airain  
 Lyre, pinceau, crayon, ciseau, burin :

De cris affreux sa fureur est suivie :  
A ses clameurs l'insatiable envie  
Leve la tête ; & sortant du tombeau  
De ses serpens vient armer son flambeau.  
La vertu pure & desintéressée  
Se rit toujours de leur rage insensée ,  
Et ne répond à leurs tristes clameurs  
Qu'en opposant des talens & des mœurs.

Lorsqu'un Auteur au choix de ses ouvrages  
Sacrifiant les vulgaires suffrages ,  
Dans ses projets ne montre pour dessein  
Que le desir qu'il porte dans son sein ,  
De joindre en tout l'utile à l'agréable ,  
Est-il pour nous rien de plus respectable ?

O ! jeunes gens , que même ardeur que moi  
Rassemble ici dans le Palais d'un Roi ,  
Que dans le Louvre un beau desir de gloire  
Echauffe , anime à la même victoire ,  
Suivez toujours. . . Mais , foible nourrisson ,  
Il me sied bien de donner la leçon ,  
Et d'enseigner ce qui fait un grand homme  
Tel qu'en fournit Paris , & jadis Rome ,  
Rome si chere à mes tendres desirs.  
Ah ! que mon cœur goûteroit de plaisirs ,  
Si dans tes murs mes prunelles errantes  
Se nourrissoient de tes touches vivantes !

Tu fus jadis le séjour des Césars :  
Tu fus long-tems le séjour des beaux Arts.  
Pour moi c'est tout ; & les travaux de Jules \*  
Me flattent moins que ceux du Peintre Jules.  
Invention , dessein , & coloris ,  
Vous habitez sous ces fameux lambris.  
Séjour charmant , que mon cœur te souhaite !  
Mais reprenons mes pinceaux , ma palette ;  
Car il vaut mieux sans plus le différer  
Le mériter , que de le célébrer.

\* Jules César.



---

A MONSIEUR D'ARGOUGES,  
LIEUTENANT CIVIL,

*Après la maladie qu'il eut à Fleury pendant les vacances en 1751. Cette Epître lui a été adressée dans le mois de Decembre de la même année.*

Lieux charmans ! séjour de Fleury !  
Que la sagesse & l'innocence  
Ont choisi pour leur Tivoly !  
Vous comptiez , ( frivole espérance )  
Offrir à vos maîtres chers  
Leurs amusemens favoris.  
Ces prez , ces bois , cette verdure ,  
Ce canal , dont la source pure  
S'étend au loin sur l'horison ,  
Et qui simple dans sa parure ,  
Semble creusé dans ce vallon ,  
Pour défier l'architecture  
De faire mieux que la nature ,  
Entre deux rives de gazon.  
Grands arbres , dont la souche antique  
Est l'allégorie autentique  
De la noblesse du patron :  
Vous résistiez à la saison



Qui moissonne votre feuillage ;  
 Et vous disputiez quelque ombrage  
 A la fureur de l'aquilon,  
 Dans l'espoir d'en faire un hommage  
 Aux mœurs, aux vertus de Caton.

Folle attente ! espérances vaines !  
 Chez vous les fièvres inhumaines  
 L'attendoient avec leurs frissons,  
 Pour faire couler dans ses veines  
 Et leurs transports & leurs poisons.  
 C'en est fait, le trait homicide  
 Le frappe : le mal le saisit ;  
 Et sous son aiguillon perfide  
 Le tient attaché dans son lit.  
 Sur tous les visages, empreintes  
 Je vois les frayeurs & les craintes :  
 J'entends gémir & soupirer :  
 Toute une famille en alarmes  
 Ne s'en approche qu'avec larmes,  
 Qu'elle appréhende de montrer.

Frappés d'une égale tristesse,  
 Le Clergé, le Peuple, les Grands,  
 Le Barreau, les Arts, les Talens,  
 Tout s'anime, tout s'intéresse :  
 Chacun plein de ses mouvemens  
 Sur les nouvelles qu'on annonce,

Répond avec gémissemens ;  
 Et frémissant de la réponse  
 On interroge les passans.  
 Déjà la chicanne hardie  
 Songeoit à secouer ses fers ;  
 Et la fraude & la perfidie  
 Au seul bruit de sa maladie  
 Se recrutoient dans les enfers.  
 La Justice dans le silence  
 En pleurs sur ses propres destins,  
 N'osoit de ses tremblantes mains  
 Peser dans sa triste balance  
 Le fragile sort des humains.  
 Mais vainement Thémis frissonne  
 Sur le sort de son Magistrat :  
 Un secours émané du throne  
 Qu'inquiete son triste état , \*  
 Vole vers lui , dispose , ordonne.  
 La mort à ces ordres s'étonne :  
 La fièvre cede sans combat.

Veuves , ne soyez plus en proie  
 A vos craintes , à vos douleurs :  
 Triste orphelin , séchez vos pleurs ,  
 Ou plutôt versez-en de joie.

\* La Reine lui envoya son Chirurgien.

## E P I T R E S.

Il vit & le ciel à nos vœux  
 Accorde un pere , & lui renvoie  
 Des jours purs , tranquilles , heureux.  
 Hélas ! ces jours purs & tranquilles ,  
 Sont-ils donc destinés à ceux  
 Dont les cœurs , les vertus utiles ,  
 Défendent nos biens , nos asyles ,  
 De tous ces complots ténébreux ,  
 Et de ces embûches futiles  
 Que machinent des ames viles  
 Contre de foibles malheureux ?  
 Non : ces illustres personnages  
 Ont des peines pour leurs partages :  
 Leur esprit plus grand que nos maux  
 Et soutenu par le courage ,  
 Ne se délasse d'un ouvrage  
 Que ployé sous d'autres travaux.  
 Le citoyen dans la mollesse ,  
 Songe-t-il s'il est des dangers  
 Que le sort envieux lui dresse ,  
 Et que dissipe leur sagesse ?  
 Nous voguons , ingrats passagers :  
 Le vaisseau touche le rivage ;  
 Et nous oublions l'homme sage  
 Dont le bras fuyant le repos ,  
 Nous a fait combattre l'orage

Et tromper la fureur des flots.  
Loin de ce vice populaire  
Je désire ce premier jour,  
Où tout Paris alors sincère,  
Vient former sa brillante cour,  
Et célébrer l'anniversaire  
De son respect & son amour.  
Avec la foule qui s'empresse,  
Ma respectueuse tendresse  
Ira pour contempler ses traits;  
Et je verrai dans mon ivresse  
Mes craintes & mon allégresse  
Se confondre avec mes souhaits.



## A MONSIEUR DE S. A.

Souvent dans quelques Chansons folles  
Contre l'hymen j'ai déclamé :  
Mais mon cœur n'a point confirmé  
Mes téméraires hyperboles.  
Toi , que mon choix fit mon ami,  
Saint A \* \* , reçois ma défense.  
Je ne parle point à demi,  
Et je signe ce que je pense.  
S'il en est encor dans ce tems,  
Trouve moi fille de vingt ans,  
Dont le tein de lys , & de roses,  
En ait l'éclat & la fraîcheur :  
Que de ses levres demi closes  
Il sorte un son toujours vainqueur,  
Qui de l'oreille passe au cœur :  
Que deux beaux yeux , bouche jolie,  
Jambe fine , & main arrondie,  
Soient comptés pour ses agrémens :  
Que sans détour elle soit fine,  
Vive sans nuls emportemens ;  
D'une humeur folâtre & badine :  
Qu'elle ait de l'esprit , des talens ,

De la vertu , des sentimens ,  
Tu verras bientôt ce S. . . .  
Qui craint tant les engagements ,  
Voler au devant de sa chaîne ,  
Et glorieux de son destin  
Au char de cette souveraine  
Se lier de sa propre main.  
L'homme , sur des preuves sensibles ,  
Est moins né pour la liberté ,  
Que fait pour la captivité :  
D'avantages souvent nuisibles  
En soi-même préoccupé ,  
De mille chaînes invisibles  
Il est sans cesse enveloppé.  
Fier pourtant d'un vain équilibre  
Que sa raison croit ménager ,  
Enchaîné quand il se croit libre ,  
De fers il ne fait que changer.  
Quoique l'esprit humain prétende  
Suivre un plan qu'il a su tracer ,  
Souvent dans l'instant qu'il commande  
Il obéit sans le penser :  
Il cede quand il croit forcer.  
Ce Souverain qui de son throne  
Voit les humains le front baissé  
Adorer les ordres qu'il donne ,

Et l'arrêt qu'il a prononcé,  
 Souvent a pris ce qu'il ordonne  
 Dans les regards d'une friponne,  
 Qui par forme d'amusement,  
 Un instant avant sa toilette,  
 L'avoit reçu de sa foubrette  
 Qui le dictoit en badinant.  
 Les tems, les lieux, les circonstances  
 Sont les rois de nos sentimens.  
 Je ne vois dans nos mouvemens  
 Qu'une chaîne d'obéissances,  
 Un cercle de commandemens.  
 Puisqu'obéir est la mesure  
 Qui limite nos volontés,  
 Obéissons à la nature,  
 En nous ses ordres sont dictés.  
 Mais quelle est la marche sévère  
 Qu'impose cette mere austere?  
 La voici, sans chercher ailleurs.  
 Nais, produis ton semblable, & meurs.  
 L'homme ainsi que le dromadaire,  
 Les arbres ainsi que les fleurs,  
 Dans leur passage sur la terre  
 N'ont pas un autre itinéraire.  
 Les loix, la police, les mœurs,  
 Ont ajouté leur commentaire

Pour remédier aux erreurs.  
De-là les contrats, le Notaire,  
Registre, bancs, & baptistaire.  
C'est fort bien fait. Obéissons,  
Et n'alleguons pas au contraire  
Que l'épouse & les nourrissons  
Donnent trop d'ouvrages à faire.  
Il faut toujours se conformer  
A ses loix, ses mœurs à l'usage ;  
Et le laboureur doit semer  
Quoiqu'il appréhende l'orage.  
Le penchant, l'amour, les desirs,  
Sauront rendre nos craintes vaines :  
Par-tout où le ciel mit des peines,  
Il a réservé des plaisirs.





---



---

 E C L O G U E S.
 

---



---

## ISMENE ET AMARILLIS.

**L'**un de ces jours assis dans un sombre bocage,  
 J'entendis quelque bruit : j'écartai le feuillage ;  
 Et lançant mes regards au travers du taillis,  
 Je vis sur le gazon la jeune Amarillis.  
 Ismene étoit près d'elle : ardent à les entendre,  
 J'approchai doucement sans pouvoir m'en défendre.  
 Amarillis disoit : Oui, craignons ce vainqueur  
 Qui n'a que des tourmens & pas une douceur.  
 Que ses traits sont cruels ! ce que pour les campagnes  
 Est un torrent grossi qui descend des montagnes ;  
 Ce que sont aux moissons les trop grandes chaleurs,  
 Et les loups aux brebis , l'amour l'est à nos cœurs.  
 Nous voyons sous nos yeux la sœur de Timarette :  
 Jadis elle chantoit ; le son de la musette  
 Etoit moins gracieux que celui de sa voix.  
 Le rossignol charmé la suivoit dans nos bois.  
 Tant qu'elle méconnut une folle tendresse,  
 Rapidement ses jours couloient dans l'allégresse :

Les

Les ris & la gaîté sembloient suivre ses pas,  
Et nos jeux languissoient où Philis n'étoit pas.  
Dans nos cantons alors est revenu Sylvandre :  
Il parut , il la vit ; & Philis devint tendre.  
Mais sans doute son cœur cherchant à s'enflammer  
Aspiroit dès long-tems au vain plaisir d'aimer :  
Car de notre aveu seul l'amour tient sa puissance.  
Depuis ce jour , fatal à sa chere innocence ,  
Combien de fois l'écho sensible à ses douleurs  
A-t-il redit les sons qu'accompagnoient ses pleurs !  
Elle erre dans nos bois sans sujet & sans cause ,  
Et les lis sur son tein ont effacé la rose.  
Sa pâleur , ses soupirs , & ses regards distraits ,  
En dépit d'elle-même annoncent ses secrets.  
Nous ne la voyons plus sur ces rives fleuries :  
Son troupeau qui la suit semble fuir nos prairies ;  
Et loin des bords charmans où croît le serpolet ,  
Ses brebis sont sans force , & ses chevres sans lait.  
Tout ce qui l'euvironne est sensible à ses peines.  
Ses agneaux en bêlant ont traversé ces plaines :  
L'oiseau qu'elle élevoit en a perdu son chant ;  
Et quelquefois son chien la regarde en pleurant.  
Voilà quel est l'amour , & le poids de sa chaîne.  
N'aimons jamais que nous ; aimons-nous , chere Ismene.  
Heureuse par toi seule , & contente par moi ,  
Pour la félicité faut-il une autre loi ?

Fuyons tous nos bergers, non que je m'en défie :  
 Mais à notre amitié mon cœur les sacrifie.  
 Et moi, reprit Ismene, en recevant le tien  
 Sois sûre du retour. Amour, par ce lien  
 Nous bravons à jamais ton redoutable empire ;  
 Ce n'est que d'amitié que notre cœur soupire.  
 J'en jure par les Dieux : on verra les oiseaux  
 Deferter les forêts pour habiter les eaux ;  
 Sur les étangs glacés voltiger l'hirondelle ;  
 La colombe à ses feux devenir infidelle ;  
 La jonquille en blancheur l'emporter sur les lis,  
 Lorsque je cesserai d'aimer Amarillis.  
 Que mes sermens, grands Dieux, reglent ma destinée !  
 Qu'on ne me parle plus d'amour & d'hymenée ;  
 Etre toujours à toi c'est mon unique but.  
 Elle achevoit ces mots quand Silvandre parut.  
 Tout ce que la jeunesse & la belle nature  
 Peuvent offrir d'appas brilloit dans sa figure :  
 Ses regards étoient vifs, mais doux & gracieux.  
 La vertu, la candeur, se peignoit dans ses yeux.  
 Timide, sans avoir aucun sujet de l'être :  
 Bergeres, leur dit-il, auriez-vous vû paroître  
 Dans ces lieux écartés le troupeau d'Alcidas ?  
 D'Amarillis ensuite il loua les appas,  
 Ses cheveux, ses rubans, ses fleurs, sa collerette ;  
 Il caressa son chien, releva sa houlette.

Ismene en fut distraite, Amarillis rougit.  
Quelques instans après le beau Berger partit.  
Nos Bergeres alors froidement s'embrasserent,  
Sur un prétexte vain elles se séparerent.  
L'amitié parut peu dans leurs sombres adieux,  
Amour ! perfide amour ! ce font là de tes jeux.

---

## P H I L I S.

**E**N tournant vers la gauche, à vingt pas du hameau,  
On remarque un vieux chêne à côté d'un ormeau.  
Là commence un sentier qui par un cours oblique  
Conduit en descendant vers un antre rustique.  
Un liere rampant sur de jeunes osiers,  
Une vigne sauvage, & de tendres rosiers,  
Qu'au-devant de cet antre a placés la nature,  
Semblent vouloir aux yeux en cacher l'ouverture.  
A quelques pas plus loin se présente un bouquet  
D'arbrisseaux toujours verts, & rangés en bosquet :  
Un ruisseau, l'ornement des campagnes voisines,  
Y prend son cours au pied, en baigne les racines.  
Il sort en murmurant, & rapide en son lit  
Fuit au milieu des fleurs que son cours embellit.  
Ce lieu, des tendres vœux secret dépositaire,  
Fut choisi de tout tems par le Dieu de Cythere.

Le zéphyre jamais ne quitte ce séjour :  
 On s'y plaît , on y rêve , & même sans amour.  
 C'est là que loin du bruit , & fuyant la lumière ,  
 Philis cachoit les pleurs qui mouilloient sa paupiere.  
 Ils couloient sans effort , & ses humides yeux  
 Elevoient tristement leurs regards vers les Cieux.  
 ( Tristes effets d'un mal qu'elle s'obstine à taire. )  
 Mais croyant être seule en ce lieu solitaire ,  
 Sur du sable voisin , pour tromper ses soucis ,  
 Du bout de sa houlette elle écrivoit , Tircis.  
 Eglé la voit , s'approche. Ah ! dit-elle , Bergere ,  
 Je fais enfin l'amant que votre cœur préfere !  
 Mais d'où vient la rougeur qui vous couvre le front ?  
 A votre âge l'amour est-il donc un affront ?  
 Je vous ai vûe errante en ces sombres retraites ;  
 J'y venois partager vos peines trop secretes :  
 N'ai-je pas de l'amour aussi senti les coups ?  
 Fiez-vous à ma foi , hélas ! que risquez-vous ?  
 La fraîcheur d'un feuillage , & l'aspect d'une source ,  
 Plaît moins au voyageur altéré de sa course ,  
 Que ne plaît à des cœurs amoureux en secret  
 Le secours bienfaisant d'un confident discret.  
 Je sai ce qu'il en coûte à dire le mot , J'aime.  
 Cet aveu fût toujours suivi d'un trouble extrême ;  
 Mais je le sai ce mot. Que je les trouve heureux !  
 Ils ne rougissent point de se dire amoureux ,

Ces Bergers si charmans pour qui le cœur s'enflamme:  
Et nous, les feux qu'amour allume dans notre ame,  
Donnent à déguiser beaucoup plus d'embarras  
Qu'ils n'en ont à montrer ceux qu'ils ne sentent pas.  
C'en est fait, dit Philis, en essuyant ses larmes,  
Eglé, vous le voulez, connoissez mes alarmes.  
Confidente par choix, autant que par hasard,  
De mes ennuis secrets je vais vous faire part.  
Les frimats par deux fois ont chassé la verdure  
Depuis que mon cœur cede au tourment qu'il endure,  
Et que je cache à tous, sous un air de froideur,  
Mes larmes, mes soupirs, ma honte & mon ardeur.  
Je me cache à Tircis, Tircis même l'ignore,  
Il ne saura jamais que c'est lui que j'adore.  
Je le fuis: mais ma fuite augmente mes soucis,  
Je retrouve par-tout l'image de Tircis.  
Tout m'en parle: ces bois, cet antre, ces campagnes,  
Tout est Tircis pour moi: si l'écho des montagnes  
Vient frapper ces vallons, je frémis, & je crois  
Entendre ses moutons, sa musette, ou sa voix.  
En vain depuis long-tems Hilas par sa tendresse  
Croit chasser, ou calmer le trouble qui me presse  
J'admire vainement sa constance & ses soins,  
J'en aime plus Tircis, & je l'en aime moins.  
Que de soins cependant! près de ma bergerie  
Je trouve chaque jour une rose fleurie,

Un œillet , une fleur , & même ce matin  
Pour hommage un bouquet composé de jasmin.  
Et près de cet objet qui me frappa la vûe ,  
Je vis ces mots tracés d'une main inconnue :  
C'est sans doute d'Hilas , il n'importe , je lis :  
Allez , jasmins , allez sur le sein de Philis :  
    Les fleurs lui doivent leurs hommages ,  
Et vous y trouverez mieux que dans nos bocages  
La fraîcheur de la rose , & la blancheur des lis.  
Ces vers & ces présens seroient trop embellis ,  
Si Tircis... Mais que dis-je ? Hilas devoit me plaire.  
Un agneau l'autre jour avoit quitté sa mere ,  
Je le cherchois : je vis à l'ombre d'un tilleul  
Un panier fait de joncs , & couvert de glayeul :  
Je l'ouvris , j'apperçus parmi des violettes ,  
Des rubans disposés pour orner des houlettes.  
Ils couvroient un chapeau qu'entrelaçoient des fleurs.  
J'y remarquai mon nom , mon chiffre , & mes couleurs :  
Mais j'entendis du bruit , je le refermai vite ,  
Et vers notre hameau je pris soudain la fuite.  
Le soir j'y vis Hilas , qui toujours empressé  
Ne me dit rien du don que j'avois méprisé.  
Rien ne peut altérer sa constante allegresse :  
Tout le flatte , & malgré ses preuves de tendresse ,  
Je vois ( hélas ! mon cœur craindroit de trouver mieux )  
Plus d'amour dans ses soins qu'il n'en a dans ses yeux.

Mais que m'importe à moi sa joie, ou sa tristesse ?  
Tircis seul a le droit de m'occuper sans cesse.  
Dans cette plaine hier je marchois sur ses pas,  
A le suivre, à le voir, je trouvois mille appas.  
L'air me sembloit rempli d'une fraîcheur nouvelle,  
L'herbe que je foulois m'en paroïssoit plus belle.  
Il rêvoit tristement, & même en son chemin  
Sa houlette deux fois s'échappa de sa main.  
L'amour le tient aussi dans ses cruelles chaînes,  
J'en connois trop les feux, les langueurs & les peines.  
Il aime, & de quelqu'autre il est sans doute épris :  
Mais moi je n'ai de lui que froideurs ou mépris ;  
Et même loin des soins qu'exige un amour tendre,  
Son front rougit de ceux qu'un hasard lui fait rendre.  
Le chevreau que j'aimois perdu dans des roseaux  
Fut au milieu du fleuve entraîné par les eaux.  
Il le voit, il y vole, il se jette à la nage,  
Il fut en un instant à dix pas du rivage :  
Mais l'onde alors l'entraîne au milieu du courant,  
Le flot le couvre. O ciel ! que devins-je à l'instant !  
Je pâlis, je me trouble, un froid mortel m'accable,  
Sans force & sans couleur je tombe sur le sable.  
Ha ! que n'ai-je plutôt vû perir mon troupeau !  
Tircis revint enfin, il tenoit mon chevreau :  
A cet heureux chevreau que je portois envie !  
C'est pour lui qu'on risquoit & ses jours & sa vie.



Tircis , mon cher Tircis , le ferroit dans ses bras ;  
Son secours , son danger , le sauvoit du trepas :  
Que ne feroit-il pas pour les jours d'une amante ?  
Il approche de moi , ma voix étoit tremblante :  
Mon chevreau , dis-je alors , méritoit-il , Berger ,  
Que l'on courût pour lui ce terrible danger ?  
J'ignorois , reprit-il , que ce fût là le vôtre ,  
Le soin que j'eus pour lui , je l'eusse eû pour tout autre.  
Pour tout autre ? L'ingrat ! l'amour que j'ai pour lui  
L'aurois-je pour tout autre ? O ciel ! jusqu'aujourd'hui  
Si tes faveurs.... Philis en eût dit davantage :  
Mais elle vit Tircis au travers du feuillage.  
Dans cet antre caché ce Berger trop heureux  
Ecoutoit la Bergere , & ses tendres aveux ;  
De joie & de plaisir il respiroit à peine ,  
Les sons qu'il entendoit suspendoient son haleine ,  
Et parmi les transports de ses sens agités ,  
Il retenoit en vain son chien à ses côtés.  
O ciel ! reprit Philis , quoi , j'étois entendue !  
Que voi-je , chere Eglé ? Tircis ! je suis perdue.  
Oui , c'est moi , reprit-il , tombant à ses genoux :  
Je viens pour exposer au plus juste courroux  
Un Berger trop heureux dont l'amour est le maître :  
Trop heureux , car mon cœur me rend digne de l'être.  
Ces hommages de fleurs , & ces dons si vantés ,  
Chaque jour par mes mains vous étoient présentés.

Je vous aimois , Philis : mais Hilas peu sincere  
M'ôtoit par ses transports tout espoir de vous plaire.  
Je lisois dans ses yeux un bonheur si constant ;  
Je le croyois aimé , je le voyois content ;  
Et de-là ces transports , ces mépris , & ces feintes ,  
Qui causoient nos malheurs, mes tourmens, & vos plaintes.  
M'aimeriez-vous encor , Philis ? Quoi ! justes Dieux !  
Quoi ! j'aurois fait couler des larmes de vos yeux !  
Pardonne-le en faveur de l'amour qui m'engage :  
Me le promettez-vous ? Philis à ce langage  
Lui prit les mains , rougit , & sourit tendrement.  
Eglé les laissa seuls : j'en aurois fait serment.



---



---

 E P I T H A L A M E

*Sur le Mariage de Mr D. S. & de Mlle L. N.*

**N**onchalamment ployé sur mon pupitre ,  
 Je savourois je ne sai quelle Epître ,  
 Qu'Ovide fit sur l'art de bien aimer ,  
 Lorsque le Dieu qui fait nous enflammer ,  
 Chez moi parut. A sa marche étourdie ,  
 A ses regards remplis de perfidie ,  
 A son sourire , à ses aîles au dos ,  
 Je dis d'abord : C'est le Dieu de Paphos ,  
 Oui , reprit-il , c'est l'amour qui s'en vante ,  
 Ils sont unis , leurs plaisirs sont les miens .  
 Unis ! Qui donc ? Ah ! fripon , je te tiens :  
 Tu me diras l'histoire intéressante ,  
 Et les héros de ces tendres liens .  
 En vain tu crois échapper de mes mains :  
 Je te tiens trop ; mais laisse cette armure ,  
 L'arc , le carquois , ces fleches , ce flambeau ,  
 Je sai de toi ce que vaut leur blessure .  
 Ah ! depuis quand vas-tu donc sans bandeau ?  
 Mais dis avant , cet hymen , cette histoire  
 Unique enfin , puisqu'il est à ta gloire :

Baisse les yeux pour me les raconter,  
Traître, de toi je dois tout redouter,  
Après les tours... Allons, parle, j'écoute.  
Ne point parler, je le devrois sans doute,  
Me dit alors cet enfant de Cipris :  
Mais j'aime trop à parler de Philis.  
De l'amitié, cette sœur indiscrete,  
Quand il s'agit de louer ses amis,  
J'ai tant appris que Philis est parfaite,  
Qu'abandonnant mes plus chers favoris,  
J'ai tout tenté pour lui ravir ce prix.  
Mais dans l'ardeur où m'emportoit mon zèle,  
Combien de fois voltigeant autour d'elle,  
Ai-je sans fruit assiégé ses appas ?  
Ma main s'armoit d'une fleche nouvelle :  
Le trait lancé tomboit devant ses pas.  
Quoi donc, disois-je, une simple mortelle  
Auroit des droits réservés à Pallas ?  
C'est elle. Non, Pallas n'est pas si belle.  
Pour me venger d'un mépris odieux,  
Au Dieu d'hymen courons porter ma plainte,  
Je pars, je vais, j'arrive furieux.  
Le triste ennui, le devoir, la contrainte,  
Et la froideur sous les traits du respect,  
De son Palais furent à mon aspect.  
Vas, me dit-il, je devine ta peine ;

Et les replis de ta ruse inhumaine ;  
Perfide amour , si tu connois un cœur ,  
Que pour ma gloire ait réservé l'honneur ,  
Tu viens d'abord implorer ma puissance ,  
Pour l'engager sous ton obéissance ;  
Tu viens ramper sous mes paisibles loix ,  
Pour mieux ensuite insulter à mes droits.  
Que Jupiter , & toi-même en soient juges ;  
Tous mes sujets ne sont que des transfuges ,  
Qui désertant mes drapeaux isolés ,  
Sous ton carquois se sont tous enrôlés.  
En vain Themis de son glaive fidele ,  
S'arme aujourd'hui contre l'époux rebelle.  
L'hymen n'est plus qu'un lien d'un moment ,  
Qui n'est sacré qu'à l'instant du serment ;  
Et la constance est enfin un prodige  
Qu'on ne croit plus. Arrête , hymen , lui dis-je ;  
Un mot suffit à tes ressentimens.  
Ne pouvons-nous en ces tems si prosperes ,  
Faire aujourd'hui pour de tendres enfans ,  
Ce qu'autrefois nous fîmes pour leurs peres ?  
Ressouviens-toi , je t'en promis autant ,  
Et je le tins : l'époux est mon garand.  
Si tu savois celui que je destine ,  
Son cœur , ses traits , de quel nom , de quel sang ?  
Je te dirois son illustre origine ,

Si dans cythere on distinguoit le rang.  
Vas, ne crains point ma fleche libertine.  
Quand ce qu'il plaît qu'on appelle l'honneur,  
Ne seroit pas dans l'un & l'autre cœur :  
Liés tous deux d'un amour véritable,  
Pourroient-ils rien aimer de plus aimable ?  
Suis-moi, mon frere, & partons à l'instant.  
De mes raisons plus qu'à demi content,  
L'hymen me fuit; je les frappe, on s'assemble,  
Ils sont unis, que de plaisirs ensemble !  
Les ris, les jeux ont tiré le rideau,  
Trop occupé j'y perdis mon bandeau.  
Si tu savois leurs flammes, leurs tendresses,  
Les doux refus, les pressantes caresses,  
Baifers ravis, rendus avec ardeur ;  
Tout fut plaisir jusques à la pudeur.  
Je veux transmettre aux enfans de Cythere  
Les nouveaux jeux de ce tendre mystere.  
Alors le Dieu qui préside aux amans,  
Me fit si bien la naïve peinture  
De ces transports, & de ces mouvemens,  
Que la tendresse emprunte à la nature ;  
Il détailla si bien cette aventure,  
Que ( pour s'enfuir sans doute il le faisoit )  
Que j'oubliai qu'il me la racontoit.  
Moins recueilli je rouvris la paupiere,

Et le regard encore embarrassé ,  
Je ne vis plus qu'un éclat de lumiere ,  
Et plus d'amour ; il s'étoit éclipsé.  
Je suis heureux qu'il ne m'ait pas blessé.  
Or adieu donc , tendres allégories ,  
Houlette , chiens , & campagnes fleuries ,  
Petits moutons que respectoient les loups ,  
Plaisirs de l'ame , aimables rêveries.  
Or adieu donc , Philis vous quitte tous.  
Mais , non ; Philis aux fausses bergeries  
Fait succéder un passe-tems plus doux ;  
Car dans Tircis elle aura son époux.  
Sa voix sera le son de la mufette ;  
De leur hymen l'espérance & les fruits  
Vont devenir ses plus cheres brebis :  
L'amour fait bien où sera la houlette.



---



---

# O D E

## SUR LE BONHEUR.

**L**oin d'ici troupes mensongeres  
 De raisonnemens captieux,  
 Jamais vos bluettes legeres  
 Ne pourront ébloüir mes yeux.  
 Ambition, frêle espérance,  
 Fortune, desirs, faux honneur ;  
 Non, vous n'avez que l'apparence,  
 Et l'écorce du vrai bonheur.



Je vois la Déesse fantasque  
 Qu'encense l'avidé mortel :  
 Le crime caché sous le masque  
 Est toujours près de son autel.  
 A ses genoux le desir guide  
 L'esclave à ses ordres soumis :  
 Mais toujours la crainte intimide  
 Ses pas par l'espoir affermis.





J'apperçois sur son front caustique  
 Les tourmens de l'ambitieux :  
 Je vois la sourde politique  
 Couvrir ses projets fastueux.  
 Des soins dont l'avenir l'embrase  
 Son cœur est toujours déchiré ;  
 Et sans être sur le Caucase ,  
 Il vit pour être dévoré.



Envain il cache l'esclavage ,  
 Ses peines , ses chagrins divers ;  
 Le tranquille regard du sage  
 Sous la pourpre apperçoit les fers :  
 Pour lui , la fortune legere  
 Envain le flatte , le prévient ;  
 Il ne veut devoir à la terre  
 Que le limon qui l'y retient.



Mais il ne suit point ce mystique ,  
 Qui toujours l'esprit dans les cieus ,  
 Dans son extase fanatique  
 Immole les mortels aux Dieux :

Qui nous plaint de ce que nous sommes ,  
Qui frémit de s'humaniser ;  
Et croit favoriser les hommes ,  
S'il ne fait que les mépriser.



Ce brouillard que la terre exhale  
Sur les aîles des aquilons ,  
S'éleve , se rassemble , étale  
L'espérance de nos vallons :  
Il monte pour rendre fertiles  
Nos fleurs , nos arbres , nos guérets ;  
Et descendre en larmes utiles  
Sur Flore , Pomone , & Cérés.



Telle en son précieux délire  
Notre ame ne doit s'élancer  
Aux portes du céleste empire ,  
Qu'afin de savoir s'abaisser :  
Les faveurs que le ciel sans cesse  
Verse sur ellé à pleines mains ,  
Disent : Imiter la tendresse  
De Jupiter pour les humains.

Du vrai bonheur le ciel lui-même  
 Donne les premières leçons :  
 La volupté, le bien suprême,  
 Est dans celui que nous faisons.  
 Qu'on nous aime, ou qu'on nous abhorre,  
 Faisons-le, & ne calculons pas ;  
 C'est ressembler au ciel encore  
 Que de rencontrer des ingrats.

---



---

## S T A N C E S.

---

A S. \* \* \*

*Pour le prier de faire mon Portrait.*

Q Uand voulez-vous que ma figure  
 Aille droite comme un piquet  
 Se planter en belle posture  
 Auprès de votre chevalet ?  
 Mon minois, que par conjecture  
 J'estime moi-même assez laid,  
 Veut une fois être parfait,  
 Et gagner par votre peinture  
 Les traits réguliers que nature  
 Jadis lui refusa tout net.

Qu'un objet hideux , fantastique ,  
Ou quelques monstres des enfers ,  
Sur une toile allégorique ,  
Soient mis savamment dans les fers ;  
Ou qu'une toile pathétique  
Exprime une scène tragique ,  
D'horreurs , de fureurs , de combats :  
L'œil enchanté de ce délire  
Même en frémissant les admire ;  
Eh ! pourquoi ne plairois-je pas ?



Aux éloges que votre ouvrage  
Sans doute saura mériter ,  
Je sens au feu de mon visage  
Qu'il est prêt à s'en irriter.  
Quoi ! dira-t-il , quoi ! mon image  
A plus d'éloge , de suffrage ,  
Que n'en ont jamais eu mes traits !  
Messieurs , votre erreur est extrême :  
Ce moi-là , ce n'est pas moi-même ,  
Ce ne sont là que mes portraits.



Allons , oubliez cet outrage :  
 Mon visage , plus de courroux ;  
 Subissez le triste avantage  
 De vous voir loüé plus que vous.  
 Que de mortels qu'en tous les âges,  
 L'histoire a mis au rang des sages ,  
 Des vaillans , des héros , des dieux ,  
 Grace à leurs Peintres , leurs Homeres ,  
 Qui ne seroient que des chimeres ,  
 S'ils étoient plus prêts de nos yeux !



Je crois déjà voir un Critique  
 Trop satisfait de ce tableau ,  
 Se venger sur mon air étique  
 De la sagesse du pinceau.  
 Je l'entens déjà qui s'explique ,  
 Et qui dit d'un ton véridique ,  
 Plus savant que le Titien :  
 Ce Peintre-ci fait bien son thème ;  
 Car semblable à l'Etre suprême :  
 Il fait quelque chose de rien.



---

---

A M. L E K A I N ,

*Acteur de la Comédie Française , & représentant  
Orosmane dans Zaire.*

**E**st-ce le Kain ? est ce Orosmane ?  
Qui , terrible dans ses malheurs ,  
Soumet la fierté musulmane  
Aux genoux de Zaire en pleurs.



Le Kain , quelle vive peinture !  
Jaloux , tendre , ou cruel amant ,  
Ce n'est qu'au coin de la nature  
Que tu frappes le sentiment.



Dans tes mouvemens , que de charmes !  
Que d'art s'y montre en se cachant !  
Mes yeux ont pleuré de tes larmes ,  
J'étois Zaire en t'écoutant.

## S T A N C E S.

Le ciel ne te fit point injure  
 En te refusant des appas :  
 Ton ame paye avec usure  
 Pour la beauté que tu n'as pas.



La critique envain t'environne ,  
 La cabale envain l'enhardit ;  
 Le public entier te couronne ,  
 Et la vérité l'applaudit.

---

## A T H E M I R E.

Pourquoi cette main perfide ,  
 De la pudeur qui la guide ,  
 Suit-elle le mouvement ?  
 Livre plutôt , ma Bergere ,  
 Tous les trésors de Cythere  
 Aux regards de ton amant.



Que je voie , que je touche ;  
 Abandonne cette bouche  
 A mes transports renaissans.  
 Que d'appas , ô ma Themire !  
 Pour les beautés que j'admire ,  
 Est-ce assez de tous mes sens ?

Ta Vénus, ô Praxitelle !  
Sous ton ciseau trouva-t-elle  
Tant de charmes, de beautés ?  
Ma main seroit plus fidelle :  
Je vois l'unique modele  
Fait pour les divinités.



Soupirs, accens, baiser tendre,  
Hélas ! vous ne pouvez rendre  
Ce que j'éprouve à la fois :  
Et mon avide prunelle  
Même aux lieux peu faits pour elle,  
Est jalouse de mes doigts.



Mais, Dieux ! j'apperçois des larmes !  
Quelles seroient les allarmes  
Qui viennent te tourmenter ?  
Si mon peu d'ardeur te blesse,  
Si tu pleures ma foiblesse,  
Un regard peut me l'ôter.





Ta vertu vient-elle encore  
Nuire au feu qui me dévore ?  
Pourquoi cacher ces beaux yeux ?  
Que leur éclat dans mon ame  
Reporte plutôt la flamme  
Qui nous rend égaux aux Dieux.



Mais une vive lumière  
Perce à travers ta paupière :  
Mes yeux en sont ébloüis,  
O vous , Rois , maîtres du monde !  
Quoiqu'à vos vœux tout réponde ,  
Enviez-moi , je jolüis.



## A MADAME L E C.

**J**E crois qu'un cœur tendre , sensible ,  
Est un heureux présent du ciel ;  
Mais que ce don , souvent nuisible  
Sur nos instans verse de fiel !



O vous , que la nature appelle  
Au rang que tiennent les humains ,  
Si vous naîsez tendre & fidelle ,  
Sexe aimable , que je vous plains !



Je vois votre enfance occupée ,  
Moins de plaisirs que de douleurs ;  
Le hobo de votre poupée  
Déjà vous arrache des pleurs.



Si-tôt que l'austere raison  
Orne vos graces enfantines ,  
C'est une rose en sa saison  
Qui s'annonce par des épines.

D

## S T A N C E S.

Déjà par d'invincibles loix  
 Votre cœur se forge des chaînes ;  
 Une compagne à votre choix  
 Sait, partage, & calme vos peines.



Vous n'hésitez point d'avouer  
 Pour elle ardeur, inquiétude ;  
 Cette amitié n'est qu'un prélude  
 Que la nature fait jouir.



L'amant paroît : sage & austère !  
 Vous combattez ; soins superflus !  
 Pour le Dieu qui regne à Cythere,  
 Ce n'est qu'un triomphe de plus.



Amante, tout vous sert d'alarmes ;  
 Je vous vois languir, & secher :  
 Vous joignez aux craintes, aux larmes,  
 La contrainte de les cacher.



Épouse , vous êtes contente  
D'aimer sous les loix de l'honneur ;  
Mais l'amour même vous tourmente  
Jusque dans le sein du bonheur.



Mon époux seroit-il volage ?  
Sa santé, sa mort . . . vous pleurez ;  
Vos yeux fixés sur son visage  
Consultent si vous dormirez.



Mère enfin... Mais je désespère  
De mettre un tel cœur dans son jour ;  
On fait que celui d'une mère  
Est le chef-d'œuvre de l'amour.



## S O N N E T.

**J**E rêvois cette nuit qu'au métier de Maçon  
 J'avois fait succéder le penchant qui m'entraîne,  
 Et que sur le Parnasse en docte nourrisson,  
 J'étois dans l'art des vers instruit par Melpomene.



Aux Auteurs assemblés je dictois la leçon ;  
 Et même en ignorant le travail & la peine ,  
 L'esprit dans mes écrits habilloit la raison ,  
 Et l'honneur seul servoit de motif à ma veine.



Pour louer dignement mes talens précieux ,  
 L'Univers étonné m'élevoit jusqu'aux cieux ;  
 Mais au plus haut degré de ma gloire immortelle ,



Je m'éveille , en criant ! O Muse trop cruelle !  
 Reprenez cet esprit qu'on admire en tous lieux ;  
 Je meurs de faim , hélas ! rendez-moi ma truelle.

---



---

MADRIGAUX.

---



---

**J'**Etois ce matin près de celle  
 Qui m'a soumis à ses appas :  
 J'aperçus l'Amour sur ses pas.  
 Frappe , lui dis-je , cette belle.  
**Nenni** , dit-il , je ne m'y frotte pas :  
 Tu la prens pour une mortelle ;  
 Mais je sai moi que c'est Pallas.

---



---

SUR LE COMTE DE SAXE

*Après la campagne de 1746.*

**G**ardez-moi de mes ennemis ,  
 Sire , & je vous garde des vôtres ,  
 Disoit un jour à l'ayeul de Louis  
**Un Héros** qui lui seul en a valu bien d'autres.  
**Maurice** , affranchis-toi d'un soin si délicat,  
**Et sans craindre** leurs traits gagne-nous des batailles :  
 Tu ne peux avoir à Versailles  
 D'ennemis , que ceux de l'Etat.

D iij

---

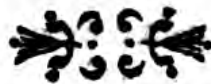
 R O N D E A U X.
 

---

J'Aime les vers , & sur-tout le Rondeau ;  
 Son air naïf me donne un vrai cadeau ,  
 Lorsque j'y trouve un galant badinage :  
 Même l'esprit n'y semble en esclavage ,  
 Que pour briller quand le tour est en beau.

Le mot choisi doit paroître nouveau ,  
 Vrai, naturel ; mais moi de mon cerveau  
 Puis-j'en tirer un qui soit plus d'usage ?  
 J'aime.

D'un jeune cœur à quinze ans du berceau ,  
 Ce mot si simple est souvent le fléau ;  
 A son bonheur souvent il met le sceau.  
 Moi je l'ai pris pour tenir ce langage :  
 Aimable Iris , connoissez votre ouvrage :  
 J'aime.



## L' A M O U R F I A C R E.

L'Amour jadis ayant mis en colere,  
 Par tout malin, le maître du tonnerre,  
 Ce Dieu vengeur aussitôt le manda,  
 Et pour sa peine au fripon commanda  
 D'aller passer quelque tems sur la terre.

Grainte lui fut de perir de misere,  
 Et la raison n'en paroît que trop claire,  
 Car on faisoit gratis en ce tems-là

L'amour.

Fiacre il se met, & ce Dieu mercenaire  
 Voiture au Bal la fille sans la mere;  
 Et sans l'époux, la femme à l'Opera.  
 Or depuis ce, que si bien voitura,  
 Fiacre toujours fut commode pour faire

L'amour.





*Contre une mauvaise Ballade faite sur une  
naissance par M.*

**Q**U'une Ballade aux sources d'Hipocrene  
Ait su puiser ce goût qui nous enraîne :  
Ce tour naïf & si charmant en soi,  
L'esprit alors jouït de bonne foi  
Des agrémens dont la Ballade est pleine :

En elle il faut de l'esprit , de la veine ,  
Ce ton si vrai , connu de la Fontaine ,  
Et le Rondeau marche sous même loi  
Qu'une Ballade.

L'ami Marot en fit bien , & sans peine ;  
Tout part de source : il est dans son domaine ;  
Mais que M... qui doit se tenir coi  
Cherche à louer ou la Reine , ou le Roi ,  
Rien de meilleur pour donner la migraine  
Qu'une Ballade.



---



---

 F A B L E S.
 

---

## LE SERIN ET LA SERINE.

**A**imez-moi, serine charmante,  
 Laissez-vous entraîner aux douceurs de l'amour,  
 Je languis près de vous sans espoir de retour,  
 Et je soupire, hélas ! bien plus que je ne chante.

C'étoit par semblables accens

Qu'un jour certain serin champêtre

Exprimoit ses tendres tourmens.

A serine encagée au bord d'une fenêtre,

Qui sans autre déguisement

Lui répondit tout en sifflant :

Pour moi votre ardeur est extrême,

Vous êtes forcé d'y céder.

Vous m'aimez, dites-vous ? Si vous voulez que j'aime,

Il n'est qu'un seul moyen de me persuader :

Laissez là ces forêts, cet inconstant feuillage,

Que les frimats vont bientôt moissonner :

Venez sur ces bâtons dans ma riante cage

Res sentir les plaisirs que l'amour fait donner.

Dv

Cette demeure enchanteresse  
 Vous fournira le manger , le coucher :  
 Vous jouïrez de ma tendresse ;  
 Et si ce n'est l'attrait qui peut vous attacher ,  
 Bonne chere & joyeuse vie  
 Plus que moi pourront vous tenter.  
 Pour s'attirer ici macarons , sucrerie ,  
 Que faut-il faire ? Il ne faut que chanter.  
 J'aime mieux , répondit notre serin volage ,  
 Vivre sans vous que sans ma liberté.  
 Ma réponse vous fait outrage ;  
 Mais dans nos bois l'on parle avec sincérité :  
 Je préfère à l'appas d'une douce pâture  
 Le repas le plus incertain ,  
 Et j'aime mieux être enfin  
 Pensionnaire de la nature ,  
 Que l'esclave du genre humain.



Imitons cet oiseau , l'hymen est cette cage ,  
 Oû presque tout mortel enrage d'être pris.  
 Préferons toujours prix pour prix  
 Une libre infortune au plus riche esclavage.



---

L'ŒUF DE CHENILLE,  
ET LA COQUE DE PAPILLON.

L'Œuf d'une future Chenille,  
Et la coque d'un Papillon,  
Tous deux de même famille,  
Logeoient en même maison.



Un tronc d'arbre étoit l'asyle,  
Où dans la sécurité  
Ce couple toujours tranquille  
Attendoit les jours d'été.



D'une liaison complete  
Ils goûtoient tous les appas,  
Et leur union parfaite  
Étoit comme on n'en voit pas.



Que je crains ton inconstance,  
Disoit l'œuf au Papillon !  
L'hiver fuit, l'été s'avance,  
Et rompra notre union.

D'vj

Non , lui répondoit la coque ,  
Ne crains point mon changement ;  
Un pareil doute me choque ,  
Et blesse le sentiment.



Jusques aux chaleurs nouvelles  
Il tint le même jargon ;  
Mais plus riche de deux aïles ,  
Zeste , adieu le Papillon.



Dans un quatrieme étage ,  
Quel bon ami que Drusus ?  
Je le vois en équipage ,  
Il ne me reconnoît plus.



---

---

**LE CERF ET LE CHIEN.**

**U**N cerf en son chemin fit rencontre d'un chien  
D'une si piteuse encolure ,  
Que , vû l'état de sa triste figure  
Il l'aborda sans en redouter rien.  
Où courez-vous , dit-il ? Je vais trouver mon maître,  
Dit le chien : son logis est à cent pas d'ici.  
Chez moi , reprit le cerf , je m'en retourne aussi ;  
Et j'y suis sûrement autant qu'on le peut être.  
Des chasseurs , & de vous , la troupe souvent traître  
Ne peut en approcher ; car un marais profond ,  
De ses bords dangereux entoure ma maison ,  
Hors ce petit chemin , dont vous voyez la route ,  
Et dont nul que moi ne se doute ,  
Aucun ne sauroit y mener.  
Adieu , mon cher , n'allez pas le prôner.  
Le chien alors ne le dit à personne ;  
Mais le lendemain même une meute gloutonne ,  
Sur les pas du chien confient ,  
Et des chasseurs pour comble d'accident ,  
Arrivent au sentier qui conduisoit au gîte.  
On guete notre cerf , qui soudain prend la fuite ;

Mais en vain : il périt dans ce même marais ,  
Et mourut , en pouffant d'inutiles regrets.



Quelqu'un trahit-il nos secrets ?  
N'en accusons que nous , la raison le décide ;  
Car ce quelqu'un ne seroit pas perfide  
Si nous n'étions pas indiscrets.

---

## GUILLOT ET LA CAGE.

**M**Es camarades sauront tout ,  
Et moi rien ! Ma foi pour le coup  
Je leur ferai bien voir , je l'ai mis dans ma tête ,  
Que leur cheval n'est qu'une bête.  
C'est ainsi que Guillot raisonnoit , en grondant ,  
Sous un orme loin du village.  
Aussitôt il trouve une cage  
D'osier , mais faite artistement ,  
Et posée en secret sur un pommier sauvage.  
Oh ! dit-il , l'ouvrage est parfait !  
Et sans barguigner davantage ,  
A tous ceux du hameau je dirai , Je l'ai fait.

Je le peux : qui m'a vû ? Cet arbre est très-discret ;  
Je suis seul : ce buisson , graces à son ombrage ,  
Est propre à cacher un secret.

Oh ! Messieurs de notre village !

Je ne ferai plus sot , car voici mon ouvrage.

Il s'en retourne , en tenant ce propos.

Il arrive. Bon jour Guillot :

Qu'as-tu donc là ? Rien , ce n'est qu'une cage

Que je viens de faire à Margot.

Bon, c'est toi qui l'as faite ? Eh ! dis-moi, sans mystere ;

Comment fait-on ? j'en voudrois faire.

Pour assembler tout cet osier ,

Eui donner une forme , ensuite le ployer ;

Par où s'y prendre , & de quelle maniere ,

S'il te plaît de m'en faire part ?

Je ne peux , dit Guillot , ma foi , te satisfaire ;

Car moi , là-bas sur la fougere ,

Ca m'est venu tout seul , je l'ai fait par hazard.



En observant Guillot , je songe

Que l'esprit malgré nous découvre son défaut ,

Et que c'est l'acheter beaucoup plus qu'il ne vaut ,

Que d'y prétendre en faisant un mensonge.





---

**C O N T E S.**

---

**LA FEMME INCORRIGIBLE.**

**S**I tu ne finis ton tapage,  
Sais-tu bien ce que je ferai ?  
Je planterai là le ménage,  
Margot, je t'abandonnerai.  
Alors, soit de force, ou de gré,  
Tu me regretteras ; car, maudite femelle,  
Je veux te faire , avant d'accomplir ce dessein,  
Un quarteron d'enfans. Un quarteron, dit-elle ;  
Fais-les-moi tout à l'heure, & décampe demain.



---

---

**LE TESTAMENT CYNIQUE.**

**C**ertain Curé (c'est, je crois, près de Nante)  
Depuis long-tems avoit un chien barbet,  
Qu'il cherissoit plus que sa gouvernante,  
Et presqu'autant que sa niece Babet.  
Quel chien aussi ? c'étoit un chien parfait,  
Adroit en tout. Falloit il en cadence  
Faire des sauts, faire la réverence,  
Faire le mort, danser, venir, aller :  
Toujours tout prêt, l'on n'avoit qu'à parler.  
Et ce n'est pas pour embellir l'histoire :  
Mais ce que chiens ne font que par mémoire,  
Sembloit en lui l'effet du jugement.  
Si l'on sonnoit pour un enterrement  
En gros bourdon, fut-il loin, fut-il proche,  
Vîte barbet au premier coup de cloche,  
Couroit porter à Monsieur le Curé  
Sa soutanelle & son bonnet carré.  
Hélas ! ce chien bien digne de remarque,  
Mourut un jour ( peut être empoisonné.)  
Tant de mérite auroit touché la Parque,  
Si la cruelle eût jamais pardonné.  
Le désespoir du Prêtre infortuné

Alla plus loin que je ne saurois dire :  
 C'est dire peu qu'il fut jusqu'au délire.  
 Huit jours après, lorsqu'il fut moderer  
 Cette douleur, assez pour en pleurer,  
 Je veux, dit-il, lui donner sépulture.  
 Puis-je souffrir qu'il serve de pâture  
 A des corbeaux, exposé dans nos champs ?  
 Un tel destin est fait pour les méchans.  
 De quelques ais fabriquons une biere,  
 Et mettons-le dans notre cimetièr,  
 Dans ce saint lieu j'ai mis plus d'un chrétien,  
 Qui sûrement ne valoit pas mon chien.  
 Aussitôt dit, le Pasteur se dépêche,  
 Fait une fosse en quatre coups de bêche,  
 Et de son long y campa le barbet,  
 En souhaitant pour lui dans l'autre vie  
 Joyeuse place à côté du baudet  
 De Balaam, & du chien de Tobie. \*  
 Il n'avoit pas fini cet œuvre pie,  
 Que le renom en courut loin de-là  
 A son Evêque ; & de sa part voilà  
 Un chicanneau qui vous cite le Prêtre,  
 Avant trois jours qu'il eut à comparoître  
 Sans nul délai devant l'Official.  
 Lui comparu, l'Evêque au tribunal

\* C'est pour exprimer la simplicité du Curé.

Le rança fort : il sembloit à l'entendre  
Que renier , violer , s'aller pendre ,  
N'étoit qu'un rien près d'un tel attentat.  
Cela bleffoit Dieu , les Loix , & l'Etat ;  
C'étoit bien pis qu'hérétique , anathème ,  
De mettre un chien sans ame , sans baptême ,  
Dans un lieu saint. Pour sa peroraifon ,  
L'Evêque dit : Qu'on le mene en prison.  
Ah ! Monseigneur , avant votre sentence ,  
Dit le Pasteur , écoutez ma défense ;  
Après cela vous verrez si j'ai tort.  
Je puis sans crainte attester mon village  
Que feu mon chien fut digne de ce sort.  
Si dans sa vie il s'est montré bien sage ,  
Il le fit voir encor plus à sa mort ;  
Car de ses biens en faisant le partage ,  
A Monseigneur il laisse un héritage ;  
Et de sa part j'apporte cent écus.  
L'Evêque prit , & dit : N'en parlons plus :  
Cette fin-là me semble méritoire.  
Lecteur malin , gardez-vous bien de croire  
Que le Pasteur , avec ce moyen-ci ,  
Dans notre siècle eût jamais réussi.



---



---

## LES QUATRE AU CENT.

UN vieillard de cent ans enfin étoit gissant,  
 Prêt à descendre au dernier domicile,  
 Il s'en plaignoit. Un Prêtre alloit disant :  
 Hélas ! mon cher , la plainte est inutile !  
 Cent ans ! quel nombre ! en voulez-vous donc mille ?  
 Eh ! non , Monsieur , reprit l'agonisant ,  
 Je ne suis pas si difficile ,  
 Je ne veux que les quatre au cent.

---



---

## L' A U T E U R ,

AUTEUR JUSQU'À LA FIN.

CERTAIN Auteur gissoit sur son grabat,  
 Prêt à partir pour les bords du Cocite.  
 A son chevet, un Docteur à rabat  
 Admonestoit ce nouveau prosélyte,  
 Et s'efforçoit par un discours d'élite  
 De réprimer l'horreur de ses remords,  
 Et de calmer son ame embarrassée  
 Sur l'avenir que subissent les morts.

L'Auteur disoit d'une voix oppressée :

- „ Non , rien ne peut exprimer ma pensée ,
- „ Et vous marquer la honte & le regret
- „ Que je ressens du malheur d'avoir fait ,
- „ Pour amuser ne sai quelle Uranie
- „ Des vers affreux , où mon maudir génie
- „ Trop prompt alors à remplir mon forfait ,
- „ Parloit de Dieu d'une façon impie.
- „ La peine , hélas ! doit en être infinie
- „ Au poids du mal ; car quiconque lira
- „ Telles horreurs , qui les approuvera ,
- „ Va par sa faute accumuler mon crime ;
- „ Et je vais donc , éternelle victime
- „ Des noirs forfaits de la postérité ,
- „ Etre comptable à la Divinité ?
- „ Non , vos discours , mon repentir , mes larmes ,
- „ Ne pourront pas étouffer mes alarmes.
- „ Consolez-vous , répondit le Docteur ,
- „ Il est fâcheux pour vous d'être l'auteur
- „ De ces vers-là ; mais je connois l'ouvrage ,
- „ Il est mauvais , sans force ; & le Lecteur
- „ Heureusement de ce vil badinage
- „ Est rebuté dès la première page :
- „ Et ce venin de votre impiété
- „ Décrédité par son libertinage
- „ Filtre si peu dans la société ,

„ Qu'il ne peut faire un sensible dommage :  
 „ Tout en est faux , inepte , & même sot.  
 „ Sot , dit l'Auteur , se levant en sursaut :  
 „ Mes vers sont bons , vous n'êtes qu'une bête :  
 „ Sortez d'ici , vous me rompez la tête.  
 Ah ! que d'auteurs même en pareil instant /  
 Et cas semblable , en diroient bien autant.

---

## LA PAIX DU MENAGE.

**U**Ne veuve de cinquante ans  
 Difoit un jour à sa commere :  
 Je peux me donner du bon tems ,  
 J'ai chez moi bon vin , bonne chere.  
 Pourtant si je savois par vous  
 Un homme qui fût mon affaire ,  
 Je le prendrois pour mon époux :  
 Qu'il soit complaisant , qu'il soit doux ,  
 Peu m'importe qu'il soit fidele ;  
 Car si j'en prens un , entre nous ,  
 Ce n'est pas pour la bagatelle.  
 Ah ! reprit l'autre , quel bonheur !  
 J'ai votre affaire , un homme aimable ,  
 Doux , charmant , bien fait , sociable ;

Mais on l'a privé de l'honneur  
 De pouvoir créer son semblable  
 Et pour femme de votre humeur,  
 Ce n'est rien. Rien? répliqua-t-elle,  
 Entre nous si par un malheur  
 Il survenoit une querelle,  
 Qui seroit le médiateur?

## L E B O N C A S U I S T E .

T Rois ans y a qu'au bon pays de Vire,  
 Pays d'où vient *fine fleur de Normand*,  
 Le bon Guillot contrit & repentant,  
 A son Pasteur ses péchés alla dire.  
 Entre autres cas se confessa le sire  
 D'avoir un jour sur un écot surpris  
 Trois pots de cidre. Or en ce bon pays  
 De sapience, on dit que d'âge en âge  
 Restituer n'est pas du bel usage.  
 Pour y forcer le payfan mutin,  
 Notre Pasteur employoit son latin.  
 Il lui citoit les loix, non la coutume.  
 Mais, reprit-il, à ce vol clandestin



Je n'étois seul ; & comme je présume ,  
 Ceux avec moi qui tiraient la plume ,  
 Doivent de même en payer le douzain.  
 Raison avez , reprit l'homme divin.  
 Mais , Pere en Dieu , si j'ai bonne mémoire ,  
 Vous en étiez , c'étoit un jour de foire.  
 Moi ? Vous. Ah , ah ! c'est vrai , je m'en souviens.  
 Mais ce jour-là ne mangeâmes-nous rien ?  
 D'un bon gigot nous sûmes nous ébattre ,  
 Et ces sept pots qu'on nous compta pour quatre...  
 Vas , vas , Guillon , dit le Pasteur sensé ,  
 Pour rendre à l'hôte il ne faut nous débattre ,  
 Car sur l'éclauche il s'est recompensé.



---



---

## EPIGRAMMES.

---

### A I R I S.

**I**Ris, je l'ai juré cent fois,  
 De vivre, & mourir sous vos lois.  
 Des cœurs constans je serai le modèle,  
 Non comme époux, mais comme amant.  
 Si je refuse constamment  
 De l'hymen la chaîne nouvelle,  
 Ce n'est pas pour être infidèle,  
 C'est pour mieux tenir mon serment.

---

### LA LOUANGE APPRETIE'E.

**T**ircis pressoit Iris qui résista.  
 Cet amant neuf saisit un écritoire,  
 Et fit des vers où sa Muse chanta  
 De ces refus la glorieuse histoire ;  
**Et la vertu d'Iris égale à ses appas.**  
 Ces vers, dit la belle tout bas,  
 Ne m'en feront jamais accroire ;  
**Car si Tircis eût fait encore un pas,**  
 Il eût pu chanter sa victoire.

---



---

 LA REPRIMANDE

BIEN ENTENDUE.

**H**E bien , finissez-vous , Clitandre ?  
 Votre ardeur ne se peut comprendre.  
 Ne point finir , c'est me lasser.  
 Vous êtes injuste , Clarice ;  
 Si vous voulez que je finisse ,  
 Parbleu , laissez-moi commencer.

---



---

 LE PLAGIAIRE CONFONDU.

**C**Et écrit dont chacun me paroît satisfait ,  
 Est de toi : d'en jurer , il n'est pas nécessaire.  
 Pourquoi ne l'eusses-tu pas fait ,  
 Puisque moi j'avois sù le faire ?



---



---

## C H A N S O N S.

---

**C**roissez, feuilles, croissez, le printems vous l'ordonne.  
 Sous votre ombrage appelez les zéphirs :  
 Ce verd gazon me sert déjà de throne ;  
 Servez de dais à mes plaisirs.

---



---

**B**uvons tous à la santé  
 De notre hôte & notre hôtesse,  
 Chez eux l'aimable gaîté  
 Fait honneur à la sagesse.  
 Jamais le noir souci  
 Ne paroît à leur suite ;  
 Car on n'en sent ici  
 Qu'à l'instant qu'on les quitte.



*Sur l'air, Sur le bord d'un ruisseau.*

**J'**Ai bientôt quatorze ans,  
 Sans doute je vais plaire ;  
 Car la moindre Bergere  
 N'est ici sans amans :  
 Mais sûre de charmer,  
 Je voudrois bien apprendre  
 Comment il faut s'y prendre,  
 Lorsque l'on veut aimer.



Aussi-tôt qu'un Berger  
 Me dira : Je vous aime ;  
 Dois-je dire de même ?  
 Oui , car il peut changer.  
 Il doit me pardonner,  
 Si je manque à l'usage ;  
 Mais s'il demande un gage,  
 Je ne sai que donner.



Ma houlette , ou mon chien ,  
Me devient nécessaire ;  
Je ne puis me défaire  
De l'un ou l'autre bien.  
Le présent d'un agneau  
Seroit bien mon affaire ,  
Si tous les jours ma mere  
Ne comptoit mon troupeau.



Un jour pour appaiser  
Le courroux de Silvandre ,  
Lifette d'un air tendre  
Le paya d'un baiser.  
Il fut , je m'en souviens ,  
Content de sa victoire ;  
Mais je ne pus le croire ,  
Car un baiser n'est rien.



J'ai baisé si souvent  
Cette jeune Bergere :  
J'embrasse aussi ma mere ,  
Elle que j'aime tant ;

Mais libre en mon desir,  
Je n'ai rien qui m'entraîne ;  
Si je le fais sans peine,  
C'est aussi sans plaisir.



Quand l'amour une fois  
Nous met sous son empire,  
Sans doute qu'il inspire  
Les cœurs dont il fait choix.  
Qu'il vienne ce vainqueur  
Me rendre son hommage ;  
Je n'ai point d'autre gage  
Que le don de mon cœur.



Sur l'air , *A l'ombre de ce verd bocage.*  
 Sur ce que Climene avoit appelé l'Auteur  
 son Toutou.

Que la fauvette de Dorine  
 Se vante d'avoir des faveurs ;  
 Que pour Bichonne , & pour Plotine ,  
 On prodigue mille douceurs :  
 Leur sort ne me fait point de peine ;  
 Car je trouve bien plus d'appas  
 D'être le toutou de Climene ,  
 Que le chat aimé de Pallas.



Je serai près de ma Bergere  
 Un modele pour les Toutous ,  
 Caressant , fidele & sincere.  
 Que mon emploi me sera doux !  
 La vérité fait sa devise ,  
 Son caractere est la candeur ;  
 Et dans le monde la franchise  
 N'a d'autre temple que son cœur.





Pour faire tout ce qui la flatte,  
 Je voudrois hâter son desir :  
 Elle marcheroit sur ma patte :  
 Que j'y trouverois de plaisir !  
 Tout par elle m'est agréable,  
 Et l'absinthe & le chicotin  
 Deviendroit pour moi délectable,  
 Si je le mangeois dans sa main.



Je n'ai point cette ardeur terrible  
 De ces chiens toujours aux abois ;  
 Mon cœur est tendre , il est sensible ;  
 Et mon cœur gouverne ma voix.  
 Pour lui peindre l'ardeur qu'inspire  
 Le desir de m'en faire aimer ,  
 Je la regarde , je soupire ,  
 En faut-il plus pour s'exprimer !



Jadis pour une autre maîtresse,  
 J'ai long-tems gardé les troupeaux :  
 Mais peu délicate en tendresse,  
 Elle écoutoit mille rivaux.

Un jour aussi que l'inhumaine  
Croyoit avoir sù me lier ,  
J'arrache , je brise ma chaîne ,  
Et me sauve avec le collier.



Sur ce collier son nom peut-être  
Est encore resté gravé :  
Mais , à ce que je puis connoître ,  
Mon cœur n'en est plus captivé.  
Viens , amour , que ta main efface  
Ce nom qui me tint sous sa loi ;  
Que ta fleche y grave à la place ,  
Climene a son cœur & sa foi.



Sur l'air, *A l'ombre de ce verd bocage, &c.*

UN jour dans un bois solitaire,  
 L'amitié rencontra l'amour.  
 Bon jour ma sœur. Bon jour mon frere.  
 Ah ! dit-elle, quel heureux jour !  
 Mon frere, enfin je te possède :  
 Souvent je te suis de bien près,  
 Et quelquefois je te précède :  
 Mais je ne te trouve jamais.



De notre peu d'intelligence  
 Tout mortel rit avec aigreur :  
 Un air de haine, & de vengeance,  
 Doit-il être entre frere & sœur ?  
 Avoir cette froideur extrême,  
 Ils croient qu'on fait peu s'aimer.  
 Bon, dit l'amour, ils font de même,  
 Ils ne peuvent nous en blâmer.



Chacun , ma sœur , a ses affaires :  
 Tout roule sur moi sous les cieux.  
 Nos transports sont peu nécessaires ;  
 Nous ne nous aimerions pas mieux ;  
 Et je vous dirai sans mystere,  
 Que je hais votre air de Caton.  
 Et ! que faites-vous sur la terre ?  
 A peine vous y connoît-t-on.



A chaque instant la perfidie  
 Y prend votre nom & vos traits ;  
 Et par les mortels applaudie ,  
 Voit encenser tous ses portraits :  
 Mais pour moi , ma puissance est sûre ,  
 Vainement on veut s'en garder ;  
 Je suis l'ame de la nature ,  
 Dès que je parle , il faut ceder.



Je fai que tout ce qui respire  
 Est , reprit-t-elle , sous tes loix ,  
 Et que tu tiens sous ton empire  
 Les cœurs des Bergers , & des Rois :

Mais tes faveurs sont toujours prêts :  
 Tu veux par-tout être vainqueur.  
 Amour, tu comptes les conquêtes,  
 Et moi j'en pese la valeur.



Qu'en mille ans un couple fidele  
 De mes loix fasse son bonheur,  
 En voyant renaître un modele,  
 C'en est assez pour mon honneur.  
 Vole de victoire en victoire,  
 Je te cede tes favoris ;  
 Je préfere à toute ta gloire  
 Les cœurs d'Ismene & de Philis.



Leurs vertus.... Alors la Déesse  
 Se tut sans avoir achevé,  
 Par un trait de délicatesse,  
 Qu'un amant n'eût pas observé :  
 Elle eût dit que vous étiez belles ;  
 Que vos cœurs sont faits pour aimer.  
 L'amour ouvroit déjà ses aîles,  
 Et voloit pour vous enflammer.

---

---

Sur l'air, *Il est une Sophie, &c.*

**B**abet m'a sù charmer,  
Babet a ma tendresse,  
Qui voudroit m'en blâmer  
N'a pas vû ma maîtresse;  
C'est un air si fin,  
Une taille, un sein,  
C'est la plus belle fille !  
N'eût-elle que des jupons courts,  
Et son corset d'à tous les jours,  
Vous diriez, fussiez-vous un ours,  
Babet, que t'es gentille !  
Babet, que t'es gentille !



Quand Babet a dit oui,  
C'est oui qu'il faut comprendre;  
Chacun est réjoui  
Si-tôt qu'on peut l'entendre:  
C'est la vérité,  
La simplicité.

Point de détours de fille.  
 Fut-ce le soir ou le matin  
 Qu'on la voie, adieu le chagrin ;  
 Qu'elle chante, on est tout en train.  
 Babet, que t'es gentille !  
 Babet, que t'es gentille !



Un gros fermier d'ici  
 A dit : Babet, je t'aime :  
 Je mourrai de fouci,  
 Si tu n'en dis de même.  
 Tiens, veux-tu de l'or ?  
 De l'argent encor ?  
 Tiens, prens-en ; prens, ma fille :  
 Mais elle : Bon... Allez, Monsieur,  
 Quoique pauvre, j'ons de l'honneur.  
 Quand j'ai sù ça, j'ai dit d'un cœur :  
 Babet, que t'es gentille !  
 Babet, que t'es gentille !



J'irai trouver Babet,  
 J'irai trouver sa mere ;  
 Non, d'abord en secret...  
 Mais je crains sa colere.

Je lui parlerai,  
Oui, je lui dirai :  
Ah ! Babet ! ah ! ma fille !  
Si tous les jours je suis tes pas,  
C'est que l'amour & tes appas...  
Tiens, je... Oui... Non, je ne ments pas :  
Babet, que t'es gentille !  
Babet, que t'es gentille !

---

Sur l'air, *Du Pot au noir.*

**O**N dit que je suis gentille ;  
Mais pour moi je n'en fais rien :  
Quand on est honnête fille,  
On est toujours assez bien :  
Mais l'amour de moi s'empare,  
Sans que j'y puisse pourvoir,  
Gare, gare, le pot au noir.



La saint-Jean ce fut le terme,  
Où mon père prit chez nous  
Colin pour mener sa ferme ;  
Et ce garçon vaut beaucoup.  
Jamais on ne le rembarre,  
Car il fait bien son devoir.  
Gare, gare, le pot au noir.



Je suis plus morte que vive,  
 Lorsque je ne le vois pas;  
 Et quand le soir il arrive,  
 De loin je connois son pas.  
 S'il tarde un peu, mais c'est rare,  
 Je suis toute au désespoir.  
 Gare, gare, le pot au noir.



Quand je le trouve à la grange,  
 Mon corset gêne mon sein.  
 Si devant moi Colin mange,  
 Je voudrois mordre en son pain;  
 S'il me parle, je m'égare,  
 Et je me sens émouvoir.  
 Gare, gare, le pot au noir.



Sur son lit Colin sommeille,  
 Quand il a pris son repas;  
 J'irai lui pincer l'oreille,  
 Ou le tirer par le bras.  
 Quoique le tour soit bizarre,  
 Je le ferai dès ce soir,  
 Gare, gare, le pot au noir.

Le soir même la fillette,  
Au lit de Colin alla ;  
Et l'amour vers la couchette,  
Quoiqu'à tâtons la mena :  
Mais sous ses piés une barre  
Sur le garçon la fit cheoir.  
Gare , gare , le pot au noir.



En sursaut Colin s'éveille.  
De ce qu'à Jannette il fit ,  
Vous vous doutez à merveille ,  
Et cela perd au récit.  
Aux plaisirs qu'amour prépare,  
Si l'on offre le miroir ,  
Gare , gare , le pot au noir.



Sur l'air, *L'autre jour étant assis, &c.*

**E**st-ce au faite des grandeurs  
 Que le vrai bonheur réside ?  
 Est-ce au comble des honneurs  
 Que la volupté préside ?  
 Non : mais jouir sans bruit  
 D'un objet qui nous aime,  
 Bon vin, un bon ami ;  
 Voilà le bien suprême.



Loin de tous yeux indiscrets,  
 Suis-je près de ma Bergere ?  
 Vois-je mousser un vin frais  
 Dans un vase de fougere ?  
 Assis à mes côtés,  
 Un ami véritable  
 Reçoit-il nos santés ?  
 Mes Dieux sont à ma table.



Eglé reçois le serment  
Que la vérité m'inspire ;  
Tes yeux verront ton amant  
Toujours sous le même empire.  
Si jamais dans mon cœur  
Le tems éteint ma flamme ,  
Pour dernière faveur ,  
Parques, coupez ma trame.



Je ne veux point que mes jours  
Survivent à ma tendresse.  
Sans amis ou sans amours,  
Qu'ai je besoin de vieillesse ?  
Leur cœur est le seul bien  
Qui soit digne d'envie ;  
Après eux il n'est rien  
Qui m'attache à la vie.



**S**ur le bord d'un ruisseau  
 Qu'agitoit un doux zephire,  
 Je vis sous un ormeau  
 Tircis près de Themire ;  
 Je me glissai près d'eux.  
 Themire étoit distraite ;  
 Et sans lever les yeux ,  
     Par des nœuds  
     Ornoit sa houlette.



Le Berger est charmant ,  
 Et n'a nul trait qui ne plaise.  
 Son âge est de vingt ans :  
 La Bergere en a seize.  
 La plus charmante fleur ,  
 Au lever de l'aurore ,  
 Par sa vive blancheur ,  
     Sa fraîcheur ,  
     Plairoit moins encore.



Pourquoi, disoit Tircis,  
Mon cœur craint-il ton absence ?

C'est qu'en proie aux ennuis  
Que chasse ta présence,  
Loin de ton œil vainqueur  
Je languis, je soupire ;  
Il n'est nulle douceur

Pour mon cœur  
Que près de Themire.



Le jour n'a de beauté  
Que quand je la vois paroître :  
Elle est ma volupté ;  
Elle seule en fait naître.  
Ces troupeaux si chéris  
Qui savoient tant me plaire,  
Me sont d'un moindre prix  
Qu'un souris  
Que fait ma Bergere.



Tircis lui prit la main :  
Elle lâcha sa houlette.  
Un baiser sur le sein  
Acheva sa défaite ;

Un buisson me cacha  
 Tircis & la Bergere ;  
 L'amour après cela  
 S'envola  
 Le dire à Cythere.

---

## LA METAMORPHOSE

D'UNE BERGERE EN GILLET, A ISMENE.

ROMANCE.

*Sur l'air de celle d'Alexis.*

**J**adis il fut une Bergere  
 Pleine d'appas,  
 Cruelle, farouche, sévère,  
 Comme on n'est pas.  
 S'il lui venoit un Berger rendre  
 Qui larmoyoit,  
 Elle refusoit de l'entendre,  
 Ou bien fuyoit.



Il étoit au même village.  
La jeune Alis :  
Douceur dans l'ame ; en son visage,  
Roses & lis,  
Taille de nymphe , air de noblesse,  
Ferme embonpoint ;  
D'Alis on aimoit la sagesse  
De l'autre point.



Celle-ci trouve Alis aimable,  
Et le lui dit :  
La belle Alis d'un air affable  
Le lui rendit.  
Soyons , dirent-elles , ensemble  
Incessamment :  
Le lien qui deux cœurs rassemble ,  
Est bien charmant.



Leurs troupeaux lors des mêmes herbes  
Toujours païssoient ,  
Toutes deux sur les mêmes gerbes  
Se reposoient.



Sans Alis l'amie étoit blême,  
 Prête à perir :  
 Sans elle Alis étoit de même  
 Prête à mourir.



Alors Alis devint si belle,  
 Qu'on en parla.  
 En passant, on disoit : C'est elle ;  
 Ha ! la voilà !  
 Le fils du Roi sur son passage  
 Vient, & la voit ;  
 Et la belle eut en mariage  
 Le fils du Roi.



L'amie au lieu d'en avoir joie,  
 En eut dépit.  
 Aux soupirs son cœur fut en proie  
 Sans nul répit.  
 Le lis fit place à la jonquille  
 Sur son blanc tein :  
 Elle seche, & la pauvre fille  
 Mourut enfin.

A sa mort les Dieux l'ont changée  
 En cet œillet ,  
 Et leur justice s'est vengée  
 Avec sujet :  
 Mais s'ils changeoient en fleurs & roses  
 Les cœurs malins ,  
 Nous en aurions toujours d'éclofes  
 Dans nos jardins.



Comme œillet fut hors de tout blâme  
 Quant à l'honneur ;  
 De la vertu qu'elle eut dans l'ame ,  
 Elle a l'odeur :  
 Mais l'ame chaste , l'air modeste ,  
 Sont sans appas ,  
 Si l'esprit , le cœur & le reste  
 N'y répond pas.



Voici pour votre fête , Ismene ,  
 Ce pauvre œillet.  
 Votre exemple croîtra sa peine  
 Et son regret.

C'est peu, saura cette inhumaine,  
Que de charmer,  
Il faut que de vous elle apprenne  
A bien aimer.



Vous l'instruirez par votre usage,  
Qu'en amitié,  
Le mal, le bien, tout se partage  
Par la moitié.  
Et qu'un cœur qui pense de même,  
Prise le bien,  
Et le bonheur de ce qu'il aime,  
Plus que le sien.



---



---

## E L E G I E.

---

*Traduction libre d'une Elegie de Tibulle.*

**L**E jour , ô Cerinthus , où ton ame asservie  
 Me reconnut pour son vainqueur :  
 Ce jour fut le plus beau de tous ceux de ma vie.  
 Le tendre amour qui jamais ne l'oublie ,  
 Lui-même l'a nommé la fête de mon cœur.  
 Aimable & cher amant , la Parque à ta naissance ,  
 Versant sur toi ses plus rares faveurs ,  
 Te prodigua des charmes séducteurs ,  
 Dont tous les cœurs devoient ressentir la puissance.  
 Oui ; mais il n'en est point dont l'amoureuse ardeur  
 Puisse égaler la violence  
 Du feu dont je ressens la brûlante fureur.  
 Qu'elle me plaît , ô Ciel ! si son charmant auteur  
 Porte dans le fond de son ame  
 L'amour... O Cerinthus , au nom de tes beaux yeux ,  
 Brûle pour moi d'une pareille flamme.  
 Viens , que nos larcins amoureux  
 Par nos tendres transports puissent prouver nos feux.  
 Accours , viens dans mes bras jouir de ma tendresse ;  
 Par toi , je t'en supplie , & même au nom des Dieux.

Et vous, grands Dieux, témoins de ma foiblesse ;  
Si Cerinthus vous intéresse  
Prêtez l'oreille à mes accens ;  
Recevez mes soupirs, mes vœux, & mon encens ;  
Faites que de moi seule il s'occupe sans cesse.  
Si pour un autre objet le perfide s'empresse,  
Refusez-lui votre secours.  
Et toi, belle Venus, ô puissante Déesse,  
Ote-moi mes liens, ou qu'il m'aime toujours.  
Mais, non, attache-nous d'une si forte chaîne,  
Que le cruel destin, que la mort inhumaine  
Ne puisse jamais rompre un lien si parfait.  
Il fait les mêmes vœux : mais une fausse honte,  
Qu'un jeune homme timide avec peine surmonte,  
Le retient en public : il se tait à regret ;  
Mais, ô Venus, je sai tout ce qu'il pense,  
Qu'importe son silence ;  
Et puisque tu connois le cœur le plus discret,  
Exauce-le toujours, qu'importe à ta puissance  
Qu'il te prie en public, ou te prie en secret.



---



---

 P I E C E S E N V E R S .
 

---

## A I S M E N E ,

*En lui donnant une Bougie.*

**V**As, petite bougie, éclairer ma Bergere :  
 Lorsqu'elle n'aura pas le secours de mon bras,  
     Prête lui ta foible lumière ;  
     Préserve-la de faire des faux pas ;  
 Je n'entens point de ceux que le cœur nous fait faire,  
 Un cœur tel que le sien ne les redoute guere,  
     Et le flambeau de la raison,  
 Qui marchant devant elle incessamment l'éclaire,  
     Te donnera la première leçon  
     Pour bien faire ton ministère.  
 Que tes feux, s'il se peut, égalent ses vertus.  
     Si ta cire avoit un langage,  
 Je te dirois : Peins-lui l'amitié qui m'engage :  
 Mais mesure tes mots, ne lui dis rien de plus.  
 Hé ! que me serviroit d'en dire davantage ?



## A P H I L I S.

**M**Es chers agneaux, éloignez-vous ;  
 Fuyons de ce triste bocage ,  
 Je ne puis vous trouver un meilleur pâturage :  
 Mais passons en des lieux qui me semblent plus doux.  
 C'est près de cet ormeau , c'est sur cette fougere ,  
 Que souvent avec ma Bergere ,  
 Je présidois à vos heureux destins.  
 Agneaux , que souvent par ses mains  
 J'ai vû parés des dons de Zéphire & de Flore ,  
 Que je vous enviois ! Je vous envie encore ;  
 Vous connoissez peu les chagrins.  
 Je reste malgré moi sous ce paisible ombrage.  
 Quoique tout m'y trace l'image  
 De mon bonheur passé, de mon malheur présent,  
 Vainement tout m'y représente  
 Ces jours si fortunés , passés comme un instant ,  
 Tout m'y redit aussi : Ta Philis est absente.  
 C'étoit dans ce réduit qui savoit me charmer  
 Qu'au tendre son de la musette  
 Nos Bergers assemblés , la volage Lisette  
 Par ses accents croyoit nous enflammer :  
 Elle chantoit , & la coquette  
 Etonna par ses sons , mais ne fit point aimer.

Philis ne chanta point ; sous un prétexte honnête  
 Ma Bergere s'en défendit.  
 L'amour sur plus d'un cœur en perdit sa conquête,  
 Et Lisette s'en applaudit.

J'entrai ; Philis me prit pour l'ami de son frere.  
 Aimer tout ce qu'il aime , est pour elle une loi.  
 Je reçus d'elle un regard peu sévere ;  
 Mais il n'étoit pas fait pour moi.  
 Quel trouble un regard seul inspire !  
 Allons , brebis , allons, je m'éloigne à regret.  
 Restons... Non... Ciel. Je frémis , je soupire ,  
 Ces lieux ont un pouvoir secret  
 Qui me charme, m'attriste, & me chasse, & m'attire.  
 Hélas ! quel seroit leur empire ,  
 Si j'y voyois Philis , seulement son portrait !  
 Il me semble la voir sourire.  
 Ah ! Philis, est-ce vous ?... Mais que viens-je de dire ?  
 Je l'ai perdue , ô Ciel ! c'est là ton dernier trait ,  
 A tes rigueurs il doit suffire.

Bergers qui voyez ses appas ;  
 Non , ce n'est pas l'amour qui cause mes alarmes ;  
 C'est une amitié pure ; ils ne me croiront pas  
 Peut-on n'être qu'ami quand on a vû ses charmes ?  
 Ils le diront : je leur pardonne , hélas !



---

 P O R T R A I T D' E G L E'.

**E**Glé, je fais des Vers, & ce n'est pas pour vous.  
 J'ai brûlé de l'encens pour Ismene & Themire,  
 De vous en présenter il m'eût été bien doux :  
 Mais sur votre sujet je n'avois rien à dire.

Ne vous mettez point en courroux ;  
 Vous plaisez, je le fai, mais sans soins, sans allure.  
 Vos gestes tout unis semblent faits par hazard ;  
 Rien ne ressent chez vous les grimaces, & l'art

Ne prête rien à la nature ;

Ignorez-vous que l'art est un devoir ?  
 Qu'une femme sans art ne peut être jolie ;  
 Qu'il faut que ses regards dictés par le miroir,  
 Soient l'effet de l'étude, & le fruit du génie ?  
 Aussi quand vous entrez dans une compagnie,

Vous la charmez sans le savoir.  
 Qu'on jase dans un cercle, & qu'on parle à la ronde,  
 Vous répondez fort bien, car il faut qu'on réponde ;  
 Mais devant vous, adieu tous les contes plaisants,  
 Adieu tous les propos sur la brune & la blonde ;  
 Adieu tous mots suspects, & tous traits médifans ;

Et vous contraignez tout le monde.

Vous badinez pourtant, & même de bon cœur ;

Votre sourire est fin , sur-tout à la fourdine ;  
Mais que nous sert ce sourire enchanteur ?  
C'est la raison en bel humeur ,  
Et c'est la vertu qui badine.

Que de gens vous gênez par votre air circonspect !  
D'abord tout jeune fat l'est moins à votre aspect ,  
Il consulte vos yeux pour l'air de son visage ;  
Et l'amour devant vous déguisant son langage  
Joue humblement le rôle du respect.

Je vous connois pourtant une foiblesse.

Oui , oui , je la connois , & non pas d'aujourd'hui.  
Je vous ai vû verser des larmes de tendresse ,  
Et pleurer sans effort sur le malheur d'autrui.  
Est ce qu'à dix-huit ans le malheur intéresse ?  
Mais pour trancher d'un mot, vous avez le cœur haut ,  
L'esprit vif & liant , l'ame compatissante ;  
Mais vous n'avez au plus que cent louis de rente ,  
Il vous falloit bien un défaut.

F I N.



---



---

## PIECES NOUVELLES

Survenues pendant l'impression des précédentes.

---

### C H A N S O N

Sur l'Air, *A notre bonheur l'amour préside.*

**J**E reconnois le triste bocage  
 Si funeste à ma tranquillité ;  
 C'est sur ce gazon , sous cet ombrage ,  
 Que j'ai perdu ma félicité ;  
 C'est là que Tircis sur sa mufette  
                   D'une ardeur parfaite ,  
                   Exprimant les feux ,  
 J'ai fait l'aveu de l'amour extrême ,  
                   Qui malgré moi-même  
                   Parut dans mes yeux.



Certaine rougeur sur mon visage ,  
 Mon air distrait , mon sein agité ,  
 Mon innocence , mon peu d'usage ,  
 Tout lui dévoiloit la vérité :  
 Il me prit la main , j'étois tremblante ;  
                   Mon trouble s'augmente

A chaque moment.

Pour combattre le feu qui l'anime,  
Ma bouche s'exprime,  
Mon cœur la dément.



Où, Themire : oui, je vous adore,  
Me disoit-il, & si tendrement;  
Que je ne voye jamais l'aurore,  
Si je cesse d'être votre amant,  
Si je renonce au soin de vous plaire.

D'une autre bergere  
Si je suis les pas,  
Que le tendre amour qui voit ma flamme,  
Ne livre mon ame  
Qu'à des cœurs ingrats.



Ce Ruisseau, ces Fleurs, cette Verdure,  
Et la présence de mon vainqueur;  
Dans cet instant, tout dans la nature  
Paroissoit s'unir contre mon cœur.  
Les premiers efforts de sa tendresse,  
Sont par ma sagesse  
D'abord repoussés;  
Je n'ose en exprimer davantage,  
Il devint volage :  
C'est en dire assez.

---



---

## C O N T E S.

---

### Q U I P E R D G A G N E.

**S**ans son chien , même sans houlette ,  
 Errans dans des sentiers incertains , tortueux ,  
 Le beau Tircis piqué des froideurs de Nannette ,  
 Maudissoit les rigueurs d'un amour malheureux ,  
 Le tendre écho frappé de sa langueur extrême ,  
 Redisoit sur ses pas mille accents douloureux ,  
 Et parmi des hélas , ils répétoient tous deux ;  
 Après tant de mépris , faut-il donc que je l'aime ?  
 Les larmes , les soupirs , un langoureux maintien ,  
     Très-souvent ne menent à rien ,  
     Pour Tircis , plus heureux que sage ,  
 Son chagrin le mena dans un sombre bocage ,  
     Que l'amour , Jardinier malin ,  
 Avoit jadis planté pour son usage ,  
     Et pour usage clandestin.  
 Nannette pour Tircis avoit un cœur sauvage ,  
     Dur aux amours , mais elle atteignoit l'âge ,  
         Ou devant un amant ,  
             Charmant ,

Fillette rarement ,  
 Se défend ,  
 Si la raison prudente & sage ,  
 Ne sçait pas combattre en fuyant.  
 Docile à ses conseils , la timide bergere ,  
 Evitoit tous les lieux où se trouvoit Tircis ;  
 Mais lorsqu'on fuit un amant qui peut plaire ,  
 Tel soin ne fut jamais la marque du mépris.  
 Pour éviter tout badinage ,  
 Et dérober son cœur à l'ardeur de ses feux ,  
 Elle vint se cacher dans ce même bocage ,  
 Où Tircis méditoit des efforts plus heureux.  
 Que voi-je ? O Ciel ! Tircis ? hé quoi , dit-il , bergere ,  
 Vous ne cherchez qu'à m'éviter !  
 L'ardeur de mon amour sincere  
 Dans ces lieux un moment ne peut vous arrêter !  
 Si mon trépas pouvoit vous plaire ,  
 Cruelle , au même instant je peux vous contenter.  
 Quoi , lui dit-elle , encor ce douloureux martyre ?  
 M'en fatiguerez-vous toujours ?  
 N'aurez-vous donc jamais autre chose à me dire ?  
 Vous sçavez que j'abhorre un Berger qui soupire ,  
 Et vos tons larmoyans feroient fuir les amours.  
 Adieu Tircis. Hé non , restez , belle bergere ,  
 Laissez mes tristes yeux jouïr de vos regards ;  
 Taisez-vous , & je reste ; ou parlez , & je pars ;  
 Entre nous deux c'est un accord à faire :

Quoi, ne rien dire ? rien. Mais vous, le pourrez-vous ?

Oui . . . je vous jure, accordons-nous,

A tenter un peu cette affaire ;

Mais qui de nous ne pourra pas se taire,

Au moindre mot s'oblige à donner un agneau

Le plus beau, le plus blanc, qui soit dans son troupeau :

Soit, j'y consens. D'abord un grand silence

S'observa par nos deux amants :

Mais que l'amour, suivant la circonstance,

Rend ces silences-là parlants,

Et leur fournit une vraie éloquence !

La prunelle d'abord hazarde sa science,

Ensuite les regards sont plus intéressants,

Et le cœur s'abandonne à leur douce influence ;

Des regards, aux soupirs, des soupirs aux transports,

On s'émancipe ; après quelques efforts

D'un bouquet on fit le pillage,

Un souris indiscret fut cause de l'outrage.

La Bergere parut s'irriter : mais hélas !

Bien-tôt Tircis l'irrita davantage.

Après les fleurs il pilla les appas.

L'amour le doigt levé disoit : Ne parlez pas ;

Aussi fit-on ; par degrés dans Cithere,

Tircis entre en vainqueur, après quelques combats,

Sans que Nannette fût comme elle avoit pû faire

Pour permettre le premier pas.

Enfin au milieu du mystère

Elle leva les yeux par l'amour embellis ,  
Et soupira ces mots : Ah , Tircis ! ah , Tircis !  
Je meurs , je pâme , & je perds la gageure ;  
Mais trop contente , je te jure ,  
Car c'est gagner que de perdre à ce prix.

---

## L' E C R I T O I R E.

**I**L m'a paru toujours aussi juste que clair ,  
Que femme à Procureur eut du goût pour son clerc ;  
C'est la raison. L'un froid , atrabilaire ,  
Souvent dans sa maison croit être encor aux plaids ,  
Et moins gai que sa robe , avec un air sévère ,  
Au moindre mot qui lui déplaît ,  
Interpelle chez lui servante , & chambrière ,  
Et ne prend d'autre ton que celui du Palais ;  
L'autre souvent ne sçait que celui de Cithere ,  
Et par tel qui n'y songe guere ,  
Souvent avec ce ton se fait payer ses frais.  
C'est la règle , on le sçait , sans ces accords secrets  
Un Procureur , dont l'esprit d'habitude ,  
Se sent toujours chargé d'un fond d'inquiétude ,  
N'épouserait jamais de fille dans sa fleur ,  
Si l'on n'avoit pas certitude  
Qu'en épousant un Procureur ,  
On épouse aussi son étude :



Oui, son étude, & j'ai connu  
 Un vieux Procureur bicornu,  
 Oh, qu'il le méritoit ! il avoit pris pour femme  
 Certain tendron, qui desservoit la flamme  
 De deux Clercs vigoureux amants,  
 Et recevoit encor sans crainte d'aucun blâme  
 Les novices épanchemens  
 D'un jeune Clerc de dix-sept ans.  
 Peut-être l'on prendra ceci pour vaine histoire :  
 J'en juge, dira-t-on, sur des récits douteux ;  
 Mais écoutez : voici, si j'ai bonne mémoire,  
 Un fait sur ce sujet plus difficile à croire,  
 Certain pourtant comme un & un sont deux.  
 Jadis les Procureurs portoient à leur ceinture,  
 L'Ecritoire pendue à deux bouts de cordons,  
 Ils en étoient plus prêts pour faire une écriture.  
 Mais autres temps, autres façons.  
 L'un d'eux avoit pour femme aimable créature,  
 Qui par besoin, ou bien par aventure  
 Reçut d'un Negre Américain.  
 Si vous voulez, d'un Afriquain,  
 Le plaisir qui nous met au monde :  
 Quel goût un Afriquain ! mais relisez Joconde,  
 Vous y verrez un Ange féminin  
 Cueillant des voluptés entre les bras d'un nain.  
 La Procureuse enfin se trouve mere,  
 Accouche d'un enfant, dont l'indiscrette peau

Portoit le cachet de son pere.

Une voisine accourt ; il ne seroit pas beau  
Que votre époux , dit-elle , eût vent de cette affaire ,  
Quelques soupçons pourroient lui monter au cerveau :  
Je cours le prévenir. Il étoit au barreau.  
Monsieur , écoutez-moi , Madame est accouchée :  
De quoi ? d'un gros garçon : ce chef-d'œuvre nouveau  
Fait voir combien Madame au pere est attachée ,  
Car vous vous ressemblez comme deux gouttes d'eau,  
Si ce n'est par le teint , dont la couleur est bise.

Mais confessez le cas avec franchise :

Je gage qu'étourdiment

Trouvant sur un sofa votre épouse étendue ,  
Vous l'aurez carressée en Procureur galant ,  
Avec cette Ecrivoire à votre habit pendue ,  
Que vous portez incessamment.

Vous l'avez dit , une fois seulement :

Hé bien , vous avez fait avec votre écrivoire  
Un beau miracle assurément.

Un peu d'encre a coulé , voilà certainement  
Ce qui fait que la peau du petit est plus noire ,  
Que n'est l'exploit d'un vieux Sergent.



---

 LA GAGEURE.

**D**Amon jeune homme vigoureux  
 Prit jeune fille en mariage,  
 Qui comptoit ses quinze ans accompagnés de deux.  
 Par-dessus ce mérite, elle avoit en partage  
 Tant d'appas, que l'amour dans ce nouveau ménage  
 Ne devoit pas rougir d'accompagner l'hymen.

Le jour pris pour cet assemblage,  
 Quand le Prêtre sur eux eût dit tous ses amen,  
 Et les sermons que mieux que la sainte Ecriture  
 Dans notre cœur docile imprime la nature,  
 L'époux, & son épouse en observant les rangs,  
 Sortent du Temple escortés des parens.  
 De jeunes gens amis la troupe curieuse  
 Affaille les conjoints de mille embrassemens.  
 L'un d'eux dit à l'époux : ô nuit délicieuse !  
 Que tu vas passer là ! que de contentement !  
 A voir cet incarnat dont ton visage brille,  
 Et l'amour empressé qui dans tes yeux pétille,  
 Je gage cent louis que tu ne pourrois pas  
 T'abstenir une nuit de fripper ses appas.  
 Cent louis ? une nuit ? je gage une semaine,  
 Dit l'époux, même deux, & je gagne sans peine ;  
 J'ai sur moi trop d'empire. Oh tant que tu voudras,

Dit l'autre: hé bien, gageons ; mais comment le saurai-je,  
Jamais de deviner je n'eus le privilège.

Mon épouse, sa mere, & parens courroucés,  
Si tu ne me crois pas, te le diront assez ;  
L'affaire d'elle-même amenera sa preuve.

    Tout en riant sur gageure aussi neuve,  
    En tierce main l'on remit les enjeux ;

Ils rejoignent la nôce, on boit, on mange, on danse,  
On prit quelques faveurs, suivant la circonstance :

    Enfin, tout alla pour le mieux.

Je passe le tableau d'une scene aussi belle,  
    La nuit vint, & vint avec elle

    L'instant fripon, l'instant du cochemard.

Allons, ma fille, allons, dit la mere prudente,

Il est minuit sonné, vous voyez qu'il est tard :

Il faut aller coucher. La fille obéissante

Danse encore un menuet, s'esquive, fort, & part,

Aussi-bien que Damon, la mere, & deux femelles.

    Cette mere n'épargna rien

    De ces sottises maternelles,

    Dont le lecteur se doute bien.

Enfin ils sont couchés : bon soir, couple fidèle,

Si dormir, & ronfler toute la nuit s'appelle,

    Passer une très-bonne nuit.

L'époux la passa bonne, & l'épouse du lit

    Sortit pucelle, & très-pucelle,

Si pucelle elle étoit avant qu'elle s'y mit.

Le lendemain la mere interroge la belle.

Une mere aime assez telles descriptions ;

J'ignore le motif. Ma fille , lui dit-elle ,

Damon a-t-il pour vous eû de bonnes façons ?

Un homme est si brutal , que j'ai sujet de craindre.

Ah ! dit-elle, maman j'aurois tort de m'en plaindre ,

Et si j'ai peu dormi , c'est bien ma faute à moi ,

Car il ne m'a rien dit. Rien , dit la mere : quoi . . . .

Ah , ah , cette froideur a droit de me surprendre.

Damon arrive , on le lui fit entendre ,

N'êtes-vous point malade ? êtes-vous mécontent ?

Hé bien , Damon, quand ferez-vous mon gendre ?

Il ne répondit rien , c'est qu'il est impuissant

Et ma fille est trompée : ha Dieux ! quel accident !

Huit jours après , c'est un nouveau tumulte ,

La famille s'assemble , on agite , on consulte ,

Et le fait dûment discuté ,

Vîte à l'Officialité ,

Il faut présenter sa requête ,

Demander qu'il soit fait enquête.

Aussi-tôt dit , aussi-tôt fait.

Le Juge répond au placet ,

Que pardevant-moi l'on l'assigne.

Il comparoît , répond fort mal ,

Et pour procédé déloyal

D'avoir entrepris fait dont il n'étoit pas digne ,

A rendre fille & dot il se vit condamné ,

Frais , intérêts , & de plus aumôné.

Le lendemain la mere amene une voiture  
Chez le pauvre homme ; on l'accable d'injure ,  
On démeuble la chambre , on emporte , on détend ,  
On charge les balots ; cependant à mesure  
    Que le Crocheteur descend ,  
La mere alloit , venoit ; la pauvre mariée  
    La prunelle demi-mouillée ,  
Coufoit quelques paquets ; bref , il ne restoit plus  
    Qu'un lit de camp , la pèle , & la pincette ,  
    Qui lors n'étoient pas descendus.  
    Adieu , Monsieur , dit la fillette ,  
    En se tournant vers son déjunt époux ,  
La garde d'un sérail est ce qu'on vous souhaite.  
    Le mari d'un petit air doux  
    Sans se hauffer , va fermer les verroux ,  
    S'approche , la prend , & la jette  
    Tout de son long sur la couchette.  
Ouvre , disoit la mere à la porte. Ah maman !  
    Répondit-elle , en bégayant ,  
    Tout est changé , renvoyez la charette.



---



---

## STANCES CONTRE L'AMOUR.

**J**oyeux auteur de tous mes maux ,  
 De ma raison fougueux Antagoniste ,  
 M'es-tu donné pour troubler mon repos ?  
 Est-il quelqu'un qui te résiste ?



Source éternelle de débats  
 Entre l'esprit & la nature ,  
 Envain contre toi je combats ,  
 Ta victoire n'est pas moins sûre.



Sous l'Ægide de la raison ,  
 Enveloppé de la sagesse ,  
 Je me crois fort , vois-je un tendron ,  
 Ma vertu n'est plus que foiblesse.



L'esprit plus foible que le corps ,  
 Dans sa complaisance assassine ,  
 Laisse alors agir les ressorts ,  
 Ne pouvant régir la machine.

Tel que de foibles matelots  
 Qu'une affreuse tempête étonne,  
 Laisserent voguer au gré des flots  
 L'esquif que leur art abandonne :



De même au gré de mes desirs,  
 L'esprit se prête à ma foiblesse ;  
 Heureux si par les repentirs  
 Il regagne enfin la sagesse.

---

F A B L E.

**L**Es mains dans son pourpoint & faisant le gros dos,  
 Un voyageur marchoit dans un sombre passage :  
 Un caillou sous ses piés placé mal-à-propos,  
 Le fit tomber à plat sur le visage.  
 Lui se plaignant, quelqu'un lui dit :  
 Où donc étoient vos mains pour n'en point faire usage ?  
 Je les avois dans mon habit.

**A** tout événement préparer son esprit,  
 Fut de tout tems le bouclier du sage.



## S A T Y R E \*

*Contre le goût des ouvrages Poissards.*

**Q** Uoi, c'est donc là l'esprit qui fait briller les hommes?  
 On admire cela dans le siècle où nous sommes !  
 O sage Despréaux, dont la Muse en courroux  
 D'Apollon vieillissant sçut vaincre les dégoûts :  
 Toi dont l'esprit versant le fiel de la Satyre,  
 Sut venger le bon sens en l'excitant à rire ;  
 Prête-moi, s'il se peut, contre un si triste affront,  
 Les traits dont tu flétris le burlesque Scaron.  
 Tes préceptes sensés, tes leçons, tes maximes,  
 Du Parnasse françois ont sù chasser les crimes ;  
 Le verbe avant le nom n'osa plus se placer,  
 Et la rime avec choix apprit à s'enchasser ;  
 La mesure fut juste, & l'hémistiche sage  
 Suivit exactement tes loix & ton usage.

---

\* Je dois cette justice à l'Auteur qu'on pourroit soupçonner que j'ai en vûe dans cette Satyre, d'avouer au moins qu'il excelle dans l'espece de Burlesque que j'attaque : or exceller est toujours un mérite ; & que de plus, il a écrit avec succès dans d'autres genres. Tel prétend à la qualité d'Auteur qui n'a ni l'un ni l'autre de ces avantages.

La raison en frémit, mais soumit ses appas  
 Au cercle plus étroit où tu la resserras.  
 Ce ne fut point assez ; & régent & modele  
 Aux plus exactes mœurs ta Muse fut fidele ;  
 Jamais un mot hardi dans tes tableaux divers  
 Ne fouilla tes sujets aussi purs que tes vers.  
 Cet heureux temps n'est plus : les marchés & les halles  
 Infectent les esprits des jargons les plus sales :  
 C'est un marais bourbeux que le sacré Vallon,  
 La fange y cache aux yeux les trésors d'Apollon ;  
 Ou ce Dieu bien plutôt exilé du Parnasse,  
 Au burlesque Poissard vient de céder la place.  
 Ce tyran du bon sens redoublant ses efforts,  
 Abuse impunément des sublimes efforts,  
 Pour digue à ses forfaits, qu'un Poète, un génie,  
 Etale des beaux vers l'élégante harmonie ;  
 Que la raison ornant les plus doctes chansons,  
 Prodigue autant d'esprit qu'elle enfante de sons :  
 Le Poissard aussi-tôt à ces talens superbes,  
 Oppose effrontément quelques méchants proverbes ;  
 Et sans art vomissant de son rauque gosier  
 De fades jeux de mots l'assemblage grossier,  
 Le peuple de ces traits & le Juge & le Maître,  
 Pour ne pas l'approuver fait trop s'y reconnoître.  
 Il admire, & Phébus en ces honteux combats  
 Pour la seconde fois est jugé par Midas.

Oferois-je, en Docteur, seulement pour la forme,  
 Donner quelques avis & prêcher la réforme ?  
 O jeunes imprudens ( car il n'est que trop sûr  
 Que ce style n'est pas celui d'un esprit mûr : )  
 Evitez avec soin s'il en est temps encore,  
 Ce goût bas & rampant que le bon sens abhorre.  
 Rendez aux habitans que voit le Pilori,  
 Ce langage par vous si tendrement chéri ;  
 Et laissez aux fureurs d'une bouche harangere,  
 La grossiereté qui vous est étrangere.  
 Oui : mais me répondra quelqu' Auteur insulté,  
 C'est là mon genre à moi, j'y aime la liberté.  
 Quand au hasard, je fais galopper par la ville,  
 La Tulippe & Margot montés en Vaudeville,  
 Ou qu'en Vers à six piés, si vous voulez, méchants,  
 Je rime des jurons divisés par des chants,  
 Parlez, répondez-moi, critique téméraire,  
 Quel mal à mes lecteurs mes Vers peuvent ils faire ?  
 Aucun si vous voulez ; car sans trop vous flétrir,  
 Un seul jour à vos yeux les voit naître & mourir.  
 Mais si j'en parle moi, ce n'est que pour vous-même,  
 & c'est moins le lecteur, que votre bien que j'aime.  
 Il est tant de moyens pour briller en ces lieux,  
 On peut s'y faire un nom sans un style odieux.  
 Tout rimeur, je le sçais, ne peut sur le Parnasse  
 Se voir près de Corneille, ou coudoyer Horace.

Mais sans grimper si haut, ni sans descendre trop,  
On compte plus d'un rang de Virgile à Marot.  
Pourquoi donc nous forcer, gênés dans nos suffrages  
De louer votre esprit, en blâmant vos ouvrages ?  
Que j'aime un clair ruisseau, qui tranquille en son lit  
Se perd parmi les fleurs que son cours embellit !  
Mais un fossé bourbeux, vil égout de latrines,  
Je fuis à son aspect, en bouchant mes narines.  
Trop aveugles sur nous, nous n'examinons pas  
Ce que notre penchant prépare sous nos pas :  
On t'admire, on se plaît soi-même, on se caresse ;  
Je suis seul en mon genre, unique en mon espèce.  
Quelle espèce, grands Dieux ! sans peine & sans tourment,  
Mieux que vous la poissarde en fait le rudiment.  
N'allez pas m'alléguer que c'est un badinage  
Dont on peut, quand on veut, dépouiller le langage.  
Quand l'esprit dans le vice est une fois tombé,  
Que les plus en sont pris, ou le vase imbibé ;  
En vain à l'habitude on cherche des barrières,  
Et l'on a pris le goût en prenant les manières.  
Quand le vainqueur d'Arbelle eut rangé sous sa loi  
Les Peuples, les Etats, l'empire du grand Roi ;  
Et qu'après trois combats il eut dans Babylone,  
Des Perses renversé la puissance & le Trône ;  
L'imprudent aussi-tôt libre de soins pressans,  
Endossa le premier la robe des Persans.

Capitaines, Soldats, Courtisans, Philosophes,  
 Vêtirent à l'envi de semblables étoffes :  
 A l'exemple du Roi chacun dans son accès,  
 Le plus loin qu'il pouvoit, fut porter cet excès,  
 Et l'on vit les vainqueurs pour dernières merveilles,  
 Parés de bracelets, & de boucles d'oreilles.  
 Mais le vice filtrant au travers des habits,  
 De ces braves guerriers fut changer les esprits ;  
 Et l'on vit ces Héros, ces vainqueurs du Granique,  
 Perfans par la valeur, comme par la Tunique.  
 Leur histoire est la vôtre, & tel est le danger,  
 Où votre nouveau goût pourroit vous engager.  
 Sans trop vous informer, si la cause est honnête,  
 Vous favez l'encens qu'on vous jette à la tête :  
 Mais si comme a prêché certain illustre Auteur,  
 L'esprit se sent toujourn des bassesses du cœur,  
 Jugez par son avis plutôt que par le nôtre,  
 Si c'est par vos écrits qu'on doit juger du vôtre.



**L'IMPROMPTU  
DE THALIE,  
OU  
LA LUNETTE  
DE VERITÉ.**

---

---

## *A C T E U R S.*

THALIE.

MERCURE.

UN VIEILLARD.

UN PROCUREUR ET SA FEMME.

UN FAT.

SON VALET.

ERASTE.

DAMON.

COLETTE.

COLIN.

MATHURIN.



## SCENE PREMIERE.

---

### MERCURE ET THALIE.

#### MERCURE.

**C**'Est dans ces lieux, ô coupable Thalie,  
 Que Jupiter vient de vous reléguer !  
 Mais que pouvez-vous alléguer  
 Pour excuser la bisarre folie,  
 Qui des Cieux à l'instant vous a fait exiler :  
 Car de quel autre nom pourrois-je l'appeller ?

#### THALIE.

Quoi, pour un mot, une plaisanterie,  
 Qui m'est sans le vouloir échappée en passant !  
 Est-ce un crime après tout, & si noir & si grand,  
 Pour que des Cieux.....

#### MERCURE.

Ah Thalie ! Ah Thalie !  
 C'est un métier bien dangereux  
 Que celui des bons mots & de la répartie ;  
 Et ne s'en tire pas qui veut.



152 L' I M P R O M P T U

Un mot échappe , une saillie  
Que l'on prend pour un rien , la troupe des rieurs  
Exalte le bon mot , fruit de l'étourderie :  
De bouche en bouche il vole , & jamais ironie  
N'a paru sans admirateurs.  
Mais dans les Cieux ainsi qu'ailleurs ,  
On applaudit la raillerie ,  
Et l'on abhorre les railleurs.

T H A L I E.

En critiquant , suis-je hors de ma place ;  
C'est mon talent , c'est un droit qu'au Parnasse  
Mes sœurs ont mis en mon pouvoir :  
Pourquoi donc me punir d'avoir fait mon devoir ?

M E R C U R E.

Vous l'étendez ce droit plus qu'il n'est légitime.  
La critique toujours fut de votre ressort :  
Mais sa borne est marquée ; & sitôt qu'elle en sort  
Sa licence devient un crime ,  
Qu'accompagne toujours la crainte ou le remord.

T H A L I E.

Mais dans ces lieux , hélas ! que vai-je faire ?  
Neptune & le blond Apollon ,  
Des Cieux ainsi que moi relégués sur la terre ,  
Du métier de berger , de celui de maçon ,

DE THALIE, SCENE I. 153

Se firent un manteau pour couvrir leur misere.

Mais moi malheureuse étrangere

Je vais y périr :

M E R C U R E.

Je vous plains.

Vous entendez la comédie ,

Vous possédez la poésie ,

Tous talents pour nourrir au moins très-incertains.

Des vers l'élégante harmonie

N'affranchit point ici des soins du lendemain.

Un vil mortel , du secours de sa main ,

Pourroit plutôt que vous y vivre avec aisance ,

Et dans sa modique dépense

Chaque jour suffit à son pain ;

Que votre sœur qui préside à la danse ,

N'est-elle à votre place ! A l'instant l'opulence

Attirée à sa cour n'en délogeroit pas :

Bientôt tous les mortels attachés sur ses pas ,

De leurs biens, de leurs cœurs, lui présentant l'hommage ,

Ne croiroient pas payer , je gage ,

Le moindre de ses entrechats.

Et même si les Dieux plus doux dans leur colere

Vous laissoient ce génie heureux ,

Dont vous sçûtes dotter les Renard , les Moliere ,

Peut-être avec le temps votre sort rigoureux

Pourroit briser les trop fortes barrieres

Que Plutus met entre vous deux.

G vj

154 L' I M P R O M P T U

Mais privé de Nectar & sévère d'Ambrosie ,

    Votre génie en léthargie

Voulant par un goût neuf se singulariser ,

    Pour divertir viendra moraliser ;

    Et ne sentez-vous pas vous-même

    Que votre esprit ne s'est trouvé jamais

    Dans la détresse & la foiblesse extrême ,

    Dont il faudra qu'il éprouve l'accès.

T H A L I E.

Je ne le sens que trop , & je suis sans réplique.

M E R C U R E.

Encor si vous étiez musé de la musique.

T H A L I E.

    Pourquoi prolonger mon tourment ?

    C'est un conseil en ce moment

    Que j'exige , Seigneur Mercure :

Oui , puisqu'il faut subir ma cruelle aventure ,

    Répondez donc selon mon gré ,

N'employez ni discours , ni détours , ni mystère ;

    Dites-moi ce que je ferai ,

    Et non ce que j'aurois dû faire.

DE THALIE, SCENE I. 155

MERCURE.

Puisque vous voici sur la terre,  
L'usage d'ici-bas doit vous justifier ;  
Je prendrois mon parti sans faire la sévère,  
Et suivant de l'hymen le flambeau salutaire,

Je chercherois à me lier

A quelque avare octogénaire,  
Qui par pitié pour vous voudroit se marier.  
Dans les Cieux on rira de cet hymen profane,  
Nous dirons des bons mots sur la punition :  
Mais que seroit-ce donc si vous étiez Diane

De quelque jeune Endymion ?

Ne vous mettez point en colere :

A la Déesse de Cithere

Je ne donnerois pas de plus sages avis ;

Et je suis sûr qu'ils seroient bien suivis.

THALIE.

Vous me faites sentir un peu cruellement

Le malheur qui m'accable, & je ne sai comment.....

MERCURE.

Quoi, pour un mot une plaisanterie  
Qui m'est, sans le vouloir, échappée en passant ;  
Est-ce un crime ?

THALIE.

Ah, ceci passe la raillerie,

Vous me poussez jusqu'à l'excès.

M E R C U R E.

Ah ! Déesse , point de procès ,  
 Ou dans cet excès-là reconnoissez les vôtres.  
 Sur vous-même essayez la pointe de ces traits  
 Que sans pitié vous lancez sur les autres.  
 Vous devez savoir excuser ,  
 Puisque vous avez l'art de savoir offenser .  
 Mais trêve de badinage ,  
 Voici votre ressource , & voici son usage .  
 Ce n'est pas tout , le Seigneur Jupiter  
 Qui par bonté veut bien vous en dotter  
 A cette magique lunette ,  
 A sù donner , a sù communiquer .  
 Une vertu rare autant que secrète ,  
 Que je m'en vais vous expliquer .  
 Une lunette à l'ordinaire  
 Fait voir les objets , les éclaire  
 Et rapproche l'extérieur ;  
 Et celle-ci fait lire à fond l'intérieur ,  
 Dévoile les ressorts qui font agir les ames ,  
 Fouille dans les replis du cœur ,  
 Et nous rend clairs aux yeux , même les cœurs des femmes ;  
 Permettez que le vôtre ici me soit connu .  
 Oui . . . . bon . . . . je lis quelque grain de malice ,  
 Un grand penchant pour critiquer le vice ,  
 Et l'ardeur la plus vive à louer la vertu .

Soyez de ce secret seule dépositaire.

Qui jouit d'un don rare est bientôt enrichi.

Et moi je vais publier sur la terre,  
Que qui veut le savoir peut s'adresser ici.

## SCENE II.

THALIE.

**L**E joli secret que voici,  
Et qu'à la Cour des Rois il seroit nécessaire  
Pour bien connoître à fond tous ces gens à mystère,  
Ces mines à contorsions,  
Ces grands faiseurs de protestations,  
Qui se jurant entr'eux une amitié sincère,  
Ne diroient que trop vrai s'ils juroient le contraire!  
Que j'y verrois de gens prompts à se caresser,  
Qui voudroient s'étouffer au lieu de s'embrasser!  
Mais je crois que malgré le soin qui les occupe,  
Aucun sur ce point-là de l'autre n'est la duppe.  
Pour me donner d'avance un plaisir non commun,  
J'aurois un grand désir de regarder quelqu'un:  
Mais quel est ce vieillard qui vers moi s'achemine?  
A ses regards, à son geste, à sa mine,  
J'ai sujet de le croire un de nos curieux.

## SCÈNE III.

THALIE, UN VIEILLARD.

LE VIEILLARD.

**C**'Est je crois, Madame, en ces lieux  
Qu'on montre certaine lunette.

THALIE.

Oui, Monsieur, la vertu parfaite  
Vous surprendra sans doute; il ne faut point d'argent,  
Si vous n'en sortez pas content.  
Mais quel usage en prétendez-vous faire?

LE VIEILLARD.

Je vais vous le dire : écoutez.  
Depuis quinze ans je suis sexagénaire,  
Et depuis trente bien comptés,  
Foulant aux piés richesses, dignités,  
Et méprisant la route du vulgaire,  
J'ai voulu m'élever aux grandes vérités.  
Pour m'appliquer à cet ouvrage,  
Dans le fond d'un grenier, dans un septième étage

DE THALIE, SCENE III. 159

Je vis en paix comme dans un tombeau,  
Et hors mon bâton, mon manteau,  
Un compas, des livres, ma sphère,  
Je ne possède rien des choses de la terre.

Nuit & jour j'observe les Cieux ;  
Ces astres, ce soleil, qui roulent sur nos têtes,  
Occupent jour & nuit mon esprit & mes yeux,  
Et mon travail n'est point infructueux ;  
Car j'ai prédit dès sept cent trente  
Notre hyver de sept cent quarante,  
Et ce mois-ci très-pluvieux.

Or hier à minuit je plaçai la lunette :

Tout jusqu'à la moindre planète,  
Adhérent à son tourbillon,

Faisoit exactement sa gravitation.

L'attention dût être satisfaite :

Mais je vis, remarquez mes observations,

Que Saturne arrêta ses opérations,

Un instant seulement, peut-être une seconde :

Mais de ce retard-là, la machine du monde

Doit ressentir quelque commotion.

Quoique sur mes calculs toute décision

Doive être certaine & très-nette,

Souvent je procède à tâton

Parmi tous ces grands corps, & par votre lunette

Je voudrais.....



## THALIE.

Non, Monsieur, elle ne fut pas faite  
 Pour le but que vous souhaitez ;  
 Et sa vertu que rien n'égale,  
 En enseignant d'utiles vérités,  
 Ne peut servir qu'à la morale.

## LE VIEILLARD.

Et c'est-à-dire, à rien :

## THALIE.

A rien ? vous plaisantez.  
 Si l'homme est dans la nature  
 La plus parfaite créature,  
 Et l'être le plus accompli  
 Que le Ciel ait créé par sa sagesse extrême :  
 Qu'est-il de plus digne de lui,  
 Que la science de lui-même ?  
 Que vous sert de connoître, astres & firmamens,  
 Et leurs cours & leurs mouvemens,  
 Et tout ce que la nature commune  
 Régit hors de notre horison ?  
 Sans observer les éclipses de Lune,  
 Sachez celles de la raison.

DE THALIE, SCENE III. 161

Vous êtes dans un âge où l'ardeur indiscrete  
De la jeunesse & de ses passions,  
N'obscurcit point pour ces attentions  
Les verres de votre Lunette :  
Suivez votre esprit pas à pas.

LE VIEILLARD.

Des passions je n'en ai pas.  
Jamais la colere farouche  
Ne m'a fait sortir de la bouche  
Des mots remplis d'emportement ;  
Et l'avarice assurément  
N'a jamais eu sur moi la plus foible influence ;  
Car de rien n'ayant jouissance ,  
Sans argument vous concevez fort bien  
Qu'on n'est point avare de rien.  
Jalousie , envie , haine & tous les autres vices ,  
Des projets des humains, presque toujours complices,  
Ne peuvent rien sur mon cœur : & pourquoi  
Prendre garde à des précipices ,  
Où ne sauroit tomber un sage tel que moi ?

THALIE.

Le plus sage souvent est celui qui l'ignore ,  
Vous l'êtes , je le veux : mais croyez-vous encore

L'être toujours ? Est-on sûr de cela ?  
 Ce sage , qui poussé d'une ardeur chimérique  
 Au travers des brafiers que renferme l'Æthna ,  
     Dans un instant climatérique  
     Follement se précipita ;  
 Ce sage fut sensé jusqu'à cet instant-là.  
     Aux âmes les plus héroïques  
 Leur propre chute apprend qu'il est des jours uniques,  
 Où loin de soi notre esprit entraîné  
 De ses écarts lui-même est étonné.  
     C'est un roseau que la sagesse ,  
 Qui , fait pour nous aider & non pour nous porter ,  
     Peut percer la main qui le presse ,  
 Et hâter notre chute au lieu de l'arrêter ;  
     Lorsque par une folle yvresse  
     Sur son secours on veut trop s'appuyer.  
 Ufons donc du roseau sans le faire ployer.  
 Minerve aux orgueilleux refuse son Agide ,  
     Et protectrice du timide ;  
 Le superbe toujours en est abandonné ;  
 Et ressouvenez-vous , sage trop fortuné ,  
     Que contre le cœur qui sommeille ,  
     Il n'est point de prescription ;  
     C'est à l'instant de la présomption  
 Où la vertu s'endort , que l'homme se réveille.

## LE VIEILLARD.

Mais vos conseils ont de quoi m'étonner :  
 Une femme à présent qui voudroit m'enseigner  
 Ce qu'il faudra que j'approuve ou condamne :

## THALIE.

Ecoutez la leçon sans regarder l'organe ;  
 Ce n'est point à présent que je veux disputer,  
 Si mon sexe sur vous a droit de l'emporter.  
 Ma douceur cependant est une leçon sûre,  
 Que quelquefois il fait mépriser une injure :  
 Mais pour savoir combien je dois vous estimer,  
 Permettez-moi de m'informer  
 Si dans tous vos discours vous êtes bien sincère :  
 Un seul regard éclaircira l'affaire.  
 Du caprice beaucoup, l'humeur atrabilaire ;  
 — Mais... non... ouï, la chose est très-claire :  
 Quoi, fille de seize ans occupe votre cœur ;  
 Vous sentez pour elle une ardeur  
 Indigne d'un vieillard, & vieillard Philosophe !  
 Comment faut-il que je vous apostrophe ?  
 Quoi donc, ce n'étoit pas assez  
 Que vos esprits fussent usés ?  
 La prudence chez vous à l'amour a fait place,  
 Et malgré vos sens émouffés,  
 Votre cœur est de feu quand le corps est de glace !  
 Les hommes les plus vieux, ne sont pas les moins fous.

## LE VIEILLARD.

Peste de la babillarde ;  
 Je le favois mieux que vous ,  
 Vous n'êtes qu'une bavarde ,  
 Et cet amour me regarde ,  
 Et ne regarde que nous :

A Dieu.

## THALIE.

La colere farouche  
 N'a jamais fait de votre bouche  
 Sortir des mots d'emportement  
 La modération me plaît assurément.

## SCENE IV.

THALIE, UN PROCUREUR  
 ET SA FEMME.

## LA PROCUREUSE.

AH, mon cœur ! ah, je suis faisie !  
 Non, jamais je n'eus de ma vie

DE THALIE, SCÈNE IV. 165

De frayeur sujet aussi grand :  
Je n'ai jamais senti de si cruelles peines ,  
Et si l'on me tiroit du sang ,  
On n'en trouveroit pas la goutte dans mes veines.

THALIE.

Et quel est le sujet qui vous agite ainsi ?

LA PROCUREUSE.

A votre porte , hélas ! mon cher ami  
Vient de faire un faux pas.

THALIE.

Quel ami ?

LA PROCUREUSE.

Mon mari.

THALIE.

Vous faites bien de me le dire ,  
Car je ne l'eusses pas pensé.

LA PROCUREUSE.

Dans le cœur on ne peut pas lire.

LE PROCUREUR.

Ma poule , ce n'est rien , le pié m'avoit glissé.  
Madame , votre esprit paroît embarrassé

De voir un si bel assemblage :  
 Aussi cette union dans notre mariage  
 Me fait regarder dans Paris ,  
 Comme le mieux pourvu de Messieurs les maris :  
 Car dans nos cœurs , chose assez difficile ,  
 L'amour a pour toujours élu son domicile.

T H A L I E.

Monieur est Procureur ?

LE PROCUREUR.

Oui , Madame ,

T H A L I E.

Et de moi

Que voulez-vous ?

LE PROCUREUR.

En bonne foi  
 Vous allez rire : mais c'est elle , je vous jure ,  
 Qui veut savoir de vous notre bonne aventure ,  
 Et vous serez satisfaite de nous.

T H A L I E.

Allez , Monsieur , on s'est moqué de vous ,

On

DE THALIE, SCENE IV. 167

On vous a débité des songes  
Pour abuser votre crédulité ;  
Je ne m'occupe point à dire des mensonges ,  
Je ne dis que la vérité ,  
Et je n'exerce ma science  
Qu'à dévoiler ce que l'on pense ,  
A démasquer le cœur le plus caché :  
Vous pouvez l'éprouver , & j'en fais bon marché.

LE PROCUREUR.

Quoi , je verrois dans tout son jour  
Le fond du cœur de mon épouse ,  
Sa tendresse souvent jalouse ,  
Et sa sagesse & son amour ?

LA PROCUREUSE.

Mon cher ami , c'est une fable :  
On me verroit moi , moi ? cela n'est pas croyable.

THALIE.

Essayez-le , regardez un moment ,  
Prenez cette Lunette ; au moyen de ces verres  
Vous pourrez gagner des lumieres  
Qui vous convaincront sûrement.  
Que lisez-vous ici distinctement ,  
En très-lisibles caracteres ?

H



168 L'IMPROMPTU

LE PROCUREUR.

*J'aime Eraste & Damon très-passionnément.....*

Ce sont mes clercs.

LA PROCUREUSE.

O Ciel!

LE PROCUREUR.

Que j'étois bête

De faire sur ce point une si folle enquête :

Hé quoi, ce grand amour, ces dehors careffants.....

Les cornes malgré moi m'en montent à la tête ;

Je ne fais où j'en suis ; ce sont là de tes tours ,

Et ce que machinoient tes grands airs de tendresse :

Plus perfide qu'un chat, qui d'une humeur traîtresse

Vous fait la patte de velours ;

Mais la griffe est dessous : c'est ton portrait, coquette

Que je fais.

T H A L I E.

Vengez-vous, & voyez.

LA PROCUREUSE.

Grand merci :

Pour voir les défauts d'un mari ,

L'on n'a pas besoin de Lunette.

LE PROCUREUR.

Ah ! plus cruellement peut-on être éclairci ?  
Je ne veux plus de Clercs , & je vais aujourd'hui  
Mettre hors de chez moi cette troupe volage ,  
Quand je devrois crever sous le poids de l'ouvrage :  
Ou bien je les prendrai si cassés , si cassés ,  
Que . . . Bon soir , j'en fais bien assez.  
Un Procureur recevoir cet outrage !

THALIE.

Mais , qui de vous deux me paîra ?

LE PROCUREUR.

Faites-nous assigner , & l'on vous répondra.

THALIE.

Mais moi , je ne fais pas l'usage.

LE PROCUREUR.

Apprenez-le :

THALIE.

Oh , quel furibond !

H ij

Mercure s'est trompé dans ses belles promesses,  
 Ou bien s'est moqué tout de bon ;  
 Si c'est ce chemin-ci qui conduit aux richesses,  
 Il me paroît que c'est par le plus long.  
 Où sont donc ces grandes largesses ?  
 On n'est pas libéral quand on est offensé.

---

## S C E N E V.

T H A L I E , U N F A T E T S O N V A L E T.

L E F A T.

**J**E ne sais si ces gens m'auront bien adressé.  
 Visite de ma part peut-être vous étonne ;  
 Remettez-vous , je viens ici , ma bonne ,  
 Pour certaine Lunette : hé , oui , c'est celle-ci ;  
 Je voudrois être un peu sur un point éclairci.  
 Vous connoissez à fond ce que l'on pense ;  
 Je parle : écoutez-moi , la chose est d'importance.  
 Depuis que dans le monde avec certain éclat ,  
 J'ai pris d'homme charmant la figure & l'état ;  
 Vingt femmes aussi-tôt à mes airs , à mes charmes ,  
 En dépit des maris ont sù rendre les armes ;

DE THALIE, SCENE V. 171

Et dérogeant aux droits que donne la beauté,  
Ont devant leur vainqueur déposé leur fierté.  
A ma toilette, hier, comptant avec moi-même,  
Je me disois : Fripon, qu'est-ce que ton cœur aime ?  
De ces femmes, dis-moi, soumises à tes loix,  
Sur laquelle veux-tu laisser tomber ton choix ?  
Je ne pus décider. Si préférant Cephise,  
Je me rememorais Climene la Marquise :  
Je leur donnois la pomme, & toutes ces Venus  
Ne purent point fixer mes sens irrésolus.

Et j'y ferois encor, si la Duchesse  
Introduite chez moi par force ou par adresse,  
Malgré les rendez-vous où j'étois réservé,  
Dans son carosse, enfin, ne m'avoit enlevé.  
Or, faites à présent ce que je n'osai faire ;  
Voyez, & dites sans mystere  
Qui j'adore, & laquelle au pouvoir de ses coups....

THALIE.

Monsieur, dans votre cœur je ne vois rien que vous  
Pour toutes passions : vous-même êtes les vôtres ;

LEFAT.

Vous me verriez dans le cœur de bien d'autres.  
Mais regardez : si celle que je dis  
N'habite pas mon cœur, elle est dans mon esprit.

H ij

T H A L I E.

L'examen n'en paroît pas difficile à faire ;  
 Je lis deux étuis d'or , plus une tabatiere ,  
 Un riche nœud d'épée , un rubis bien monté ,  
 Et le dernier cheval par vous même acheté.

L E F A T.

Pour elles c'est piquant ; ces femmes amoureuses ,  
 Si l'on le leur disoit , en seroient furieuses. ( à son valet )  
 Donnez lui ce qu'il faut ?

## S C E N E VI.

T H A L I E E T L E V A L E T.

L E V A L E T.

**C**'Est bien fait entre nous ,  
 Mon maître méritoit cette leçon de vous :  
 Souvent une leçon corrige.

T H A L I E.

Ah ! s'il se corrigeoit , ce seroit un prodige.  
 Quand l'esprit dans ce vice est une fois tombé ,  
 Que du venin le vase est imbibé ;

Envain à l'habitude on cherche des barrières,  
Et l'on a pris le goût en prenant les manières.

LE VALET.

Mais si Monsieur venoit à vous pour emprunter  
Cette Lunette-ci, n'allez pas lui prêter.

THALIE.

Pourquoi ?

LE VALET.

Comment pourquoi ! c'est que dans son ménage,  
Ce maudit instrument feroit un beau tapage ;  
Je suis persuadé que dans trois jours chez nous,  
Il mettroit son hôtel tout sens dessus dessous ;  
D'un coup d'œil il verroit dans notre homme d'affaires,  
Des pots de vin obscurs, des recettes peu claires.  
Dans le maître d'hôtel pour souverain péché,  
Un penchant équivoque à courir au marché.  
Dans le cuisinier, conscience aussi saine ;  
Dans le cœur des laquais, du mépris, de la haine ;  
Dans celui du cocher, de l'avoine & du foin ;  
Et jusqu'au marmiton, du lard pris sans témoin.

THALIE.

Et dans le vôtre ?

## L E V A L E T.

Moi ? moi , je pourrois peut-être  
 Comme valet de chambre , aller par la fenêtre ;  
 Et cependant il n'est guere qu'un cas  
 Qui pourroit me jeter dans certain embarras ;  
 Puisque vous voyez tout , autant vaut vous le dire :  
 A nombre de beautés , Monsieur mon maître inspire  
 De l'amour tant qu'il veut , il l'a dit à l'instant ;  
 Femmes de Conseiller , femmes de Président ,  
 De Comte , de Marquis , jusques à des Duchesses.  
 Mais il n'a pas assez de leurs tendresses :  
 Pour se donner un air , dans le fond du Marais ,  
 Dans certaine maison , dont il fait tous les frais ;  
 A ses ordres il a sous la clé du mystère ,  
 Certain jeune tendron native de Cithère.  
 Comme il est excellent à suivre en fait d'amours ,  
 Il y passe les nuits ; moi j'y passe les jours.  
 Au sortir de ses mains , pour me payer mes peines ,  
 L'argent qu'il y dépense y vole dans les miennes ;  
 Et ce que donne enfin ce tendron gracieux ,  
 A lui pour son argent , je l'ai pour mes beaux yeux :  
 Elle le dit , je peux l'en croire ;  
 Car pourquoi me mentir , n'ayant rien à donner ?  
 Mon maître pourroit bien , pour ce sot point de gloire ,  
 Se fâcher ; mais toujours j'eus de quoi m'étonner ,  
 Sur les plaisirs que je fais moissonner.

DE THALIE, SCENE VI. 175

Lorsque j'emploie mon adresse  
A passer bail du cœur d'une maîtresse ;  
Soit de Lise en grifette , ou d'Iris en damas ,  
J'arrange si bien ma recette ,  
Que j'ai toujours dans cette emplette ,  
Un pot de vin sur les appas.

Sur ce sujet voici mon embarras :  
Pourquoi ces gros Messieurs, dont l'opulence extrême  
Peut engloutir dignités , gloire , honneurs ,  
Malgré leurs soins ne peuvent pas de même ,  
Sans partage acquérir des cœurs ?

T H A L I E.

Pour vous résoudre ce problème ;  
Apprenez une histoire inconnue en ces lieux.  
Lorsque le souverain des Dieux  
Voulut de Danaé surprendre la tendresse ,  
Plutus , fils du destin , & Dieu de la richesse ,  
Se chargea seul du soin mystérieux ,  
De vaincre les efforts d'un pere furieux ,  
De préparer le cœur de sa maîtresse ,  
De tromper ses argus , ou d'ébloüir leurs yeux ,  
Au vif éclat du métal précieux ,  
Du Palais les portes s'ouvrirent ,  
Les cœurs des gardes s'attendrirent ;

H. ▼



Celui de Danaé , peut-être aussi payé ,  
 Se soumit à son tour à ce pouvoir suprême ;  
 Et je crois , s'il l'eût essayé ,  
 Que ce charme auroit pu gagner le pere même.

L'Amour instruit de ces exploits ,  
 Fut irrité de voir soumis par d'autres loix  
 Un cœur qu'il réservait à celles de Cithere ;  
 A Plutus dès l'instant il déclara la guerre.

Rien alors ne put exprimer  
 De l'amour outragé la colere implacable ,  
 Et si Plutus pouvoit aimer ,  
 Qu'il l'auroit rendu misérable !  
 Par-tout depuis ce temps , il le chasse , il l'accable

Des reproches les plus piquants ,  
 Et jamais il ne prend un visage agréable ,  
 Qu'afin de lui jouer les tours les plus sanglants.  
 Le temps ne peut calmer ses transports violents :  
 Tout ami de Plutus a le même falaite  
 De celle qu'il chérit , fût-ce d'une bergere.  
 Il n'a jamais le cœur & toujours des rivaux ,  
 Et de l'Amour l'Hymen éprouve la colere ,  
 Quand Plutus de l'Hymen allume le flambeau.

## L E V A L E T.

Ma foi je suis charmé du peu d'intelligence ,  
 Car ce Plutus pour moi jamais n'eut de pitié ,  
 Et quand l'amour voudra , dans sa vengeance  
 Je serai toujours de moitié.

THALIE.

Sans doute aussi vous aurez l'indulgence,  
De m'avouer si cette connoissance  
De vos plaisirs libres & clandestins  
Est le seul cas.....

LE VALET.

Ce n'est pas tout, je crains  
Pour autre chose encore une autre manigance ;  
Mais sur ce point je garde le silence.

THALIE.

Sur ce point cependant contentez mon esprit.

LE VALET.

Je ne le peux, trop parler nuit.

THALIE.

Je le vois bien, il faut que je regarde.

LE VALET.

Je m'en vais fuir, ou donnez-vous de garde ?

THALIE.

La maîtresse, l'argent, le linge & les habits  
Sont communs entre vous & Monsieur le Marquis.

Fripon.....

178 . . . L' I M P R O M P T U

LE VALET.

Peste de la Lunette,

Que ne peut-elle aller au diable, & qui l'a faite!

T H A L I E S E U L E.

Il s'enfuit sans payer! mais toujours ce talent,

S'il n'est pas lucratif, est fort divertissant,

Cela console : mais quelqu'un encor s'avance.

---

## S C E N E VII.

THALIE, VALERE ET ERASTE.

V A L E R E.

**C**'est elle, parlons-lui:

E R A S T E.

Mais quant à moi, je pense

Que nous sommes fous tous les deux.

Par où peut-elle avoir acquis la connoissance.....

V A L E R E.

Qu'importe? écoutons-la.

E R A S T E.

Valere., je le veux.

V A L E R E.

Sauf à n'estimer ses paroles ,  
Que comme des contes frivoles ,  
Si la Dame vouloit nous payer de discours.

E R A S T E.

Madame, c'est à vous que nous avons recours :  
Prêtez-nous, s'il vous plaît, un moment d'audience ;  
Car l'affaire, où de vous j'emprunte le secours,  
Ne peut se décider que par votre science.  
Nous savons vos talents, & par toute la France  
On doit les admirer, & c'est de bonne foi ;  
C'est sur une gageure entre Valere & moi,  
Et qui ne tirera jamais à conséquence.  
Nous sortons d'un repas ou malgré les apprêts  
D'une délicate dépense,  
Nos esprits & nos cœurs ont fait seuls des excès.  
Au dessert, dans ce temps d'agréable licence,  
Où Pomone chassant Comus & les valets,  
De l'aveu de Bacchus fait cesser le silence.  
La conversation parcourut l'univers :  
Chacun suivant ses goûts divers,  
Amusa son voisin d'éloges, de critiques,  
De morale, de politique,  
De fables, d'histoire & de vers,  
Suivant son goût ou selon sa rubrique ;

L'on parla des amis & puis de l'amitié,  
 Chacun sur ce sujet en compta des plus belles ;  
 On dit que l'intérêt l'excluoit d'ici-bas ,  
 Que quelque part qu'on cherche, on ne la trouve pas,  
 Qu'il n'est plus de modèles

De ces amis du temps passé ;  
 Que le souvenir même en étoit effacé ;  
 Qu'on ne trouveroit pas couple d'amis fideles.

Valere & moi pour preuve du contraire ,  
 Protestâmes qu'en vérité ,

Nous nous aimions mieux que l'on n'aime un frere :  
 De discours en discours , cet obstiné Valere  
 Assûra qu'il m'aimoit plus délicatement ,  
 Plus sûrement , plus ardemment

Que mon cœur ne l'aimoit : j'étois d'une colere !  
 Gageure sur le fait ; mais qui la jugera ?

Qui ? Qui ? Quelqu'un vous cite sur cela :  
 Je prends votre demeure , & vous seule , Madame ,  
 Qui voyez les replis de l'ame ,

Pouvez nous décider qui de nous deux a tort :  
 Jugez-nous en dernier ressort.

Son amitié de la mienne est rivale ,  
 Puissiez-vous prononcer que la sienne l'égale !

Entre vos mains je remets les enjeux ;  
 Mais je désire , hélas ! que nous gagnions tous deux.

T H A L I E.

Est-ce depuis long-temps qu'une union si belle

Enchaîne vos deux cœurs ?

V A L E R E.

Non, c'est depuis un an :  
 Terme si court, sans doute, vous surprend ;  
 Mais je puis assurer sa durée immortelle.

T H A L I E.

Sans doute les liens qui forment ces doux nœuds,  
 N'ont de fondement que l'estime,  
 Que dans deux cœurs d'un naturel heureux,  
 Profondément la vertu seule imprime ?

V A L E R E.

La question nous paroîtroit un crime,  
 Si tous ceux d'aujourd'hui qui semblent s'entr'aimer,  
 Sur notre compte aussi ne pouvoient alarmer.  
 Mais que nous sommes loin de toute leur manie !  
 Au sortir de l'Académie  
 Je le connus d'abord, tout son air me prévint :  
 Je l'acostai, je l'entretins,  
 Je lui trouvai de l'esprit, du génie,  
 Le bon ton de la compagnie.  
 Aimez-vous la musique ? oui... Moi, je l'aime aussi.  
 Je fais des vers, coussi, coussi ;  
 Bon, nous nous en liron, car moi je versifie ;

Je touche aussi de quelques instrumens ,  
 Et moi de même : & des mêmes instans ,  
 Si nous ne fûmes pas amis par l'habitude ,  
 Nous le fûmes par les talens.

Tous nous unit alors , plaisir , affaire , étude ,  
 Furent mis en commun , mêmes amusemens ,  
 Même tout en un mot sans quelqu'inquiétude.

De lui je ne peux être absent ,  
 Et je n'ai d'agrémens que lorsqu'il est présent.  
 Sans lui spectacles , jeux , me seroient insipides ,  
 Et les plaisirs les plus rapides  
 Ne le sont pas pour moi , sans celui de le voir.

Avec lui je crois tout savoir ;  
 Il est à ma portée , il connoît , il devine  
 Ce que mon esprit imagine ;  
 Et je vous dirois , moi , ce qu'il ne dit qu'à soi ;  
 Pour lui le Ciel m'a fait , il étoit fait pour moi.

E R A S T E .

A ce qu'il vous dit là , je donne mon suffrage ,  
 Et je tiendrois les semblables discours :  
 Oui , s'il falloit mon sang ( ce n'est point pur langage : )  
 Oui , s'il falloit mon sang pour prolonger ses jours ,  
 A l'instant . . . . .

V A L E R E .

J'ai pour lui les semblables retours.

ERASTE.

Je n'en veux d'autre témoignage  
Que votre aveu sur ma sincère ardeur ;  
Je m'en rapporte à la valeur  
Que vous y donnerez.

THALIE.

Sur-tout point de colere,  
Si mon aveu n'a pas le bonheur de vous plaire.

ERASTE.

Non certes.

VALERE.

Croyez-vous...

THALIE.

Voyons... & dans le vôtre.  
Vous ne vous aimez point, Messieurs, ni l'un ni l'autre.

VALERE.

Ah, ah!

ERASTE.

Le tour est bon.



## T H A L I E.

Vous n'êtes point amis ;  
 Une conformité de goûts , de talens , d'âge ,  
 Cause l'erreur qui vous engage  
 A vous croire tous deux unis.  
 Certaine gloire aussi nourrit votre tendresse ,  
 Il brille en vous , & vous brillez en lui ,  
 L'un dans le monde à l'autre sert d'appui.  
 Tout est transport dans la jeunesse ,  
 Les moindres passions sont des emportemens ,  
 Le cœur presque toujours est la dupe des sens.  
 Un enfant de Bacchus dans l'excès de l'ivresse ,  
 Malgré ses pas débiles , chancelans ,  
 Prend souvent pour valeur ses transports violens.  
 Hélas ! votre erreur est la même.  
 Vous l'aimez, dites-vous, & je suis sûr qu'il m'aime ,  
 Je donnerois mon sang pour conserver le sien.  
 Belle preuve ! un François fait le donner pour rien.

## E R A S T F.

Ce n'est pas là ce qui m'étonne ;  
 Mais c'est votre sottise à vous croire , ma bonne ,  
 Propre à donner des jugemens.  
 Vous êtes , je le vois , la fleur des charlatans.

V A L E R E.

Sans doute vous prendrez boutique  
Pour débiter tous ces grands mots,  
Et vous aurez de la pratique ;  
Car un si grand savoir n'est fait que pour les fots.

T H A L I E,

Je ne daigne pas vous répondre.

V A L E R E.

Je le crois.

T H A L I E.

Cependant j'ai droit de vous confondre.

V A L E R E.

Nous nous connoissons trop à vos discours rusés,  
Vous n'osez.

T H A L I E.

Et c'est vous qui dites, Vous n'osez,  
Vous dont le cœur rempli de perfidie  
Brûle des plus coupables feux,  
Et qui hier encore à certaine Julie,  
Qu'en indiscret Eraste vous confie,  
Fîtes mille sermens aussi vifs qu'amoureux !  
Et le crime est souvent heureux.

186      L' I M P R O M P T U

La perfide Julie a promis d'être tendre ,  
Et loin de vous chasser vous a permis de prendre  
    Son portrait qu'Erafte en ce jour  
Devoit avoir fans vous , fans ce perfide amour ,  
    Dont votre cœur n'a daigné fe défendre.  
Le portrait est fur vous , & vous pouvez apprendre  
Si je ments :

E R A S T E.

Quoi , Valere ?

T H A L I E.

Et vous , ne parlez pas.

Ce petit ouvrage anonyme ,  
Que dans la chaleur d'un repas  
Vous fîtes pour complaire à la blonde Célimé ;  
Est-il un sûr garant de la profonde estime  
    Que vous avez pour vos amis ?  
Ils ont couru ces vers ; & Lifandre & Damis  
    Les ont chantés dans toutes les ruelles.  
Voilà , voilà , les atteintes cruelles  
    Que vous portez à ce Valere absent.  
Est-ce la mode ici , que les amis fideles  
Déchirent ceux auxquels ils donneroient leur fang ?

V A L E R E.

Ciel ! Erafte.

ERASTE.

Valere !

VALERE.

Oui , vous êtes un traître :

ERASTE.

Vous ne pourriez pas le connoître ,  
Si vous-même étiez innocent.

VALERE.

Perfide !

ERASTE.

Sors.

THALIE.

Hélas ! qu'allez-vous faire ?

Quoi , cet ami , ces jours si précieux !

Ils ne m'écoutent pas , ils sortent de ces lieux.

O Jupiter , dépose ton tonnerre ,

Pour punir les humains , tu n'as besoin que d'eux.

Mais voici leurs enjeux. Quelle est cette fillette ?



## S C E N E V I I I .

## T H A L I E E T C O L E T T E .

C O L E T T E .

**H**A , Madame , bon jour , je m'appelle Colette ,  
Fille d'un vigneron qu'on nomme Mathurin ,  
Et j'aurai dix-sept ans le six du mois prochain .

T H A L I E .

Hé bien , que voulez-vous ?

C O L E T T E .

Ce matin du village

Je suis venue ici pour vendre du laitage ;  
Et Lucile à l'instant m'a conté qu'il est sûr ,  
Que vous devinez tout , le passé , le futur ,  
Et je . . . mais ce n'est pas que je sois empressée :  
Je voudrais savoir quand je dois être épousée ,  
Les enfans que j'aurai , le nom de mon mari ,  
Et si je serai bien satisfaite de lui ;  
On est trompé si fort à cette marchandise ,  
Que si j'ai du souci , l'usage l'autorise :  
Dites-le moi , Madame , & je vous payerai .  
Est-ce ma main que je vous montrerai ?

THALIE.

Vous vous trompez, ma poule, & jamais ma science  
N'eut de cet art menteur la moindre connoissance.

COLETTE.

Qu'est-ce que vous vendez ?

THALIE.

Je n'apprends qu'à connoître  
Tout ce que dans le cœur les passions font naître,  
Vengeance, jalousie & l'amour clandestin,  
Et l'animosité.

COLETTE.

Je ne hais que Colin.

THALIE.

Que vous a-t-il donc fait ?

COLETTE.

Rien : c'est ce qui me fâche,  
Je n'ai point de raisons pour le haïr, je tâche  
De l'aigrir, l'offenser, le mépriser : mais, quoi,  
Il ne m'en veut pas plus, & c'est plus fort que moi.

## T H A L I E.

Il est donc bien affreux ?

## C O L E T T E.

Point, cela me chagrine ;  
 C'est le plus beau garçon, bienfait, de bonne mine,  
 De beaux grands cheveux noirs par boucles tout roulés,  
 Une bouche vermeille & des yeux éveillés,  
 Ah ! c'est une merveille, & de toute la tête,  
 Il est plus grand que vous, & n'est certes pas bête.  
 Il fait écrire, lire, & les soirs sous l'ormeau,  
 Fait danser nos Bergers au son du chalumeau.  
 Un chacun le chérit, le recherche, l'honore ;  
 Je suis la seule, enfin, qui le hais, qui l'abhorre.  
 Tous les hommes jadis m'étoient indifférens,  
 Leurs soins ne me caufoient ni plaisirs ni tourmens ;  
 A présent je les fuis, j'évite leur présence,  
 Aussi je ne vais plus voir nos jeux, voir la danse :  
 Pour Colin, je frémis si tôt que je le vois,  
 Comme si je trouvois un serpent devant moi.

## T H A L I E.

D'une haine si grande il doit craindre la suite :  
 Est-ce depuis long-temps que ce mal vous agite ?  
 Avez-vous

Avez-vous toujours eu ce violent chagrin ?

COLETTE.

Non , c'est depuis un mois. Autrefois ce Colin  
 Me déplaisoit bien moins : au lever de l'aurore ,  
 Il m'apportoit des fleurs qu'elle avoit fait éclore ;  
 J'acceptois son présent , aussi-tôt sur mon sein  
 Je mettois le bouquet en dépit de sa main ;  
 Au coucher du soleil au retour de l'ouvrage ,  
 Nouvelle attention & nouveau badinage ;  
 Il vouloit folâtrer , & toujours j'affectois  
 De colere bien plus que je n'en ressentois :  
 Mais enfin il le faut. Un jour sur la fougere ,  
 Pierre vint m'embrasser ; finissez , Monsieur Pierre ,  
 Ai-je dit quatre fois : cependant ce Colin  
 L'apperçut par-dessus les murs de son jardin.  
 Hé bien , voilà-t-il pas qu'il va faire à Lisette  
 Les mêmes amitiés qu'il faisoit à Colette ,  
 Et qu'il me laisse là. Dieu fait que de caquets ,  
 Tout le monde en médit ; mais aussi je la hais  
 Encore plus que lui.

THALIE.

Ce tour est exécration.

COLETTE.

N'est-il pas vrai , Madame ? affreux , abominable ;



192 L' I M P R O M P T U  
Chacun rit cependant quand je conte ceci :

Ah !

T H A L I E.

Qu'avez-vous ?

C O L E T T E.

Lui-même le voici :

Devroit-on pas reconnoître au visage ,  
Ceux qui de leur esprit font si mauvais usage ?

---

## S C E N E IX.

T H A L I E , C O L E T T E , C O L I N.

C O L I N.

**A**H... Madame, est-il vrai ce que l'on m'a conté,  
Qu'on apprend en ces lieux la pure vérité ?  
Et que tout curieux qui se cherche & qui s'aime ,  
Peut s'y savoir par cœur & s'apprendre soi-même ;  
Que par une Lunette....

T H A L I E.

Oui, l'on vous a dit vrai ,  
Il ne tiendra qu'à vous de faire cet essai.

Mais quel est votre but ? pourquoi, par quel miracle  
Venez-vous consulter ce véridique Oracle ?

COLIN.

Pour savoir le penchant où je suis entraîné,  
Et connoître le vice où je suis incliné.

J'ai remarqué que dans notre village,  
Celui dont les défauts fauent le plus aux yeux,  
Est justement celui qui se croit le plus sage.  
Le Bailli, par exemple, est superbe, hargneux,  
A tout ce qu'on lui dit il fait le dédaigneux ;  
Son regard fait frémir quiconque l'envisage,

Il marche avec un air sauvage :

Il ne touffe souvent que pour faire du bruit,  
Et ne crache jamais qu'à vingt pas devant lui.

Si par mon conseil ou le vôtre

Il connoissoit qu'il se fait peu d'honneur,

En affectant cette caustique humeur,

Il seroit plus homme qu'un autre,

S'il ne devenoit pas meilleur.

THALIE.

Si vous connoissiez votre cœur,  
Vous profiteriez donc de cette connoissance,  
Pour vaincre vos défauts ou pour vous corriger ?

COLIN.

J'aurois tort sans cela de vous interroger.

194 L' I M P R O M P T U

Dans nos champs l'on détruit la mauvaise semence,  
Pour que la bonne enfin , suive notre espérance :  
De même je voudrois après m'être connu ,  
Faire mourir le vice & germer la vertu.

T H A L I E.

Le dessein est trop beau , trop généreux , trop sage ,  
Pour venir de la ville & non pas du village :  
Mais je vous dirai tout. Les passions du cœur....

C O L I N.

Je n'en ai qu'une , elle me fait honneur ,  
C'est un amour dont j'ai droit de me plaindre ,  
Que froideurs & mépris ne pourront pas éteindre ;  
Mais de mon choix je n'ai point à rougir.

C O L E T T E.

Le traître en ma présence , ah ! qu'il me fait souffrir !

T H A L I E.

Je m'imagine.... Hé mais voulez-vous que Colette  
Lise dans votre cœur & prenne la Lunette ?

C O L I N.

Je le souhaite :

DE THALIE, SCÈNE IX. 195  
COLETTE.

Hélas ! ils l'ont tous si méchant ;  
Que je n'y verrai rien de fort divertissant ,  
Peur-être des noirceurs. Colin plus que tout autre.

COLIN.

Quoi , vous pensez cela ?

THALIE.

Quelle idée est la vôtre ?  
Voyez , regardez-la : Qu'avez-vous apperçû ?

COLETTE.

Ha Ciel : hélas ! non , non.

THALIE.

Quoi donc ?

COLETTE.

Je n'ai rien vû.

THALIE.

Vous êtes , je suis sûre , un peu récompensée.

COLIN.

Que vous devez m'aimer si je vous suis connu

THALIE.

Mais il faut que Colin lise votre pensée  
A son tour ,

COLETTE.

J'y consens : mais il me promettra  
De ne rien croire au moins de tout ce qu'il verra.

COLIN.

Ah ! vous me haïssez , & votre politesse  
Veut d'avance excuser une telle rudesse.

COLETTE.

Voyez , Colin , voyez.

COLIN.

Je tombe à vos genoux.  
Il est donc vrai , trop charmante Colette ?

COLETTE.

Hélas ! démentir la Lunette ,  
Seroit un trop grand crime , & mes regards jaloux  
Vous ont dit malgré moi , ce que je sens pour vous.  
Et Lisette ?

COLIN.

Ha bergere , oubliez cette ruse ,  
Ce n'étoit pas pour vous braver ,  
Et je ne l'avois fait que pour vous éprouver.

COLETTE.

Que la chose soit vraie ou bien que je m'abuse,  
Avec plaisir j'accepte cette excuse,  
J'en goûte trop à vous le pardonner ;  
Mais aux conditions de n'y plus retourner.

COLIN.

Qu'y perdiez-vous près des autres bergeres ?  
Leurs appas , leurs airs , leurs manieres  
Fournissoient à mon cœur plus vif à s'enflammer ,  
De nouvelles raisons pour devoir vous aimer.

Que craindre même de Lisette ?  
Une rose jamais près d'une violette  
Ne peut risquer à la comparaison ,  
Et vos attraits sur les siens....

COLETTE.

Ha fripon !

COLIN.

Mais quelqu'un vient :

COLETTE.

Ha Colin , c'est mon pere.

COLIN.

Ceux de notre hameau sont avec lui.

---

---

**SCENE X.**

**THALIE, COLIN, COLETTE,  
MATHURIN, & ceux du Hameau.**

**MATHURIN.**

**J'**Esperé

Que vous voudrez, Madame... ha, te voilà  
Colette, avec Colin ! que faites-vous donc là  
Ensemble tous les deux ?

**COLIN.**

Je disois que je l'aime ;  
Colette m'en disoit de même :  
A nos désirs pour qu'il ne manque rien,  
Mathurin, dites-nous, que vous le voulez bien.

**MATHURIN.**

Mais, oui, je t'en trouve très-digne :  
Quoique ma fille ait un quartier de vigne  
Plus que toi, ce n'est pas pour rompre ce lien,  
Je suis déjà son pere, & je serai le tien.

A la ville il faudroit plus de cérémonie.

COLIN.

Ah ! Mathurin!

COLETTE.

Mon pere !

COLIN.

Oui toute notre vie.

---

## SCENE XI.

THALIE, COLIN, COLETTE,  
MATHURIN, ceux du Hameau,  
& MERCURE.

THALIE.

**J**E ne me trompe pas : mais je crois que c'est lui.  
C'est Mercure : ah ! Seigneur , est-ce mon retour ?

MERCURE.

Oui :

Les Dieux touchés de votre absence ,  
Ont devant Jupiter en termes éloquens  
Redemandé votre présence.

I v



Soit , a-t-il dit , je casse la sentence ,  
 Et je lui remets les dépens ;  
 On doit trouver sans conséquence  
 Les sottises du sexe , & celles des enfans.  
 Mais vous l'échappez belle , il étoit ma foi temps.  
 En grands bonnets fourés , petits manteaux d'hermine ,  
 Les suppôts de la medecine ,  
 Armés d'un grand discours latin ,  
 Venoient vous enlever votre seul gagne-pain.  
 Par cet instrument ci toutes les maladies  
 Seroient à découvert , partant trop-tôt finies.  
 Plus de consultations ;  
 Plus de réfutations :  
 Et de-là voyez quel désordre !  
 Or pour que tout reste dans l'ordre ,  
 Laissons mourir le genre humain ,  
 Pour laisser vivre ici le genre médecin.  
 Partons.

C O L I N.

Hé , laissez-nous ce gage ,  
 De votre souvenir il est à notre usage ;  
 Puisqu'avec son secours on a la liberté  
 De lire au cœur de tous tant que nous sommes.

T H A L I E.

Contentez-vous , pour connoître les hommes ,

DE THALIE, SCENE XI. 207  
De les voir dans l'éclat ou dans l'adversité.

MATHURIN.

Mes amis, soyons vrais, notre sincérité  
N'a pas besoin de cette emplette,  
Pour moi toujours elle ne fut pas faite,  
Je ne dis que la vérité.

THALIE.

Que vos danses, vos chants, & que votre gaité  
Célébrent l'hymen de Colette.  
Allons, partons, mon ame est satisfaite :  
Vîte, remontons dans les Cieux ;  
Pour voir l'indulgence des Dieux,  
L'on n'a pas besoin de Lunette.



---



---

# LA TENTATION

DE SAINT ANTOINE,

BOUQUET A MADAME \*\*\*

Sur l'air , *Plus inconstant que l'onde , &c.*

**C**iel ! l'Univers va-t-il donc se dissoudre ?  
 Quel bruit ! Quels cris ! Quel horrible fracas !  
 Devant moi je vois la foudre ,  
 Elle tombe par éclats ,  
 Tout est en poudre  
 Sur mon grabat. Grand Dieu ! du haut des cieux  
 Vois ma disgrâce ;  
 Et par ta grace ,  
 Fais que je chasse  
 L'enfer de ces lieux.



Sur l'air , *Du haut en bas.*

C'étoit ainsi  
 Qu'Antoine exprimoit ses alarmes :  
 C'étoit ainsi  
 Qu'Antoine exprimoit son souci

Lorsque le diable par ses charmes  
 Venoit chez lui faire vacarmes;  
 C'étoit ainsi.



Sur l'air *des Folies d'Espagne.*

L'on vit sortir d'une grotte profonde  
 Mille démons, mille spectres divers :  
 Des noirs esprits toute la troupe immonde,  
 Pour le tenter déferta les enfers.



Sur l'air, *Turelure lure, & flon flon.*

L'on vit des démons  
 De tous les cantons,  
 De la ville & de la campagne ;  
 De la Cochinchine & de l'Espagne ;  
 L'on y vit des diables blondins,  
 Des bruns, des gris & des châains :  
 Les bruns sur tout, méchants lutins,  
 Faisoient remuer des pantins  
 Ture lure lure,  
 Et flon flon ;  
 Tous avoient leur ton,  
 Leur allure.

Sur l'air , *La Faridondaine.*

Quelques-uns prirent le cochon  
 De ce bon saint Antoine ;  
 Et lui mettant un capuchon ,  
 Ils en firent un Moine :  
 Il n'en coûtoit que la façon  
 La faridondaine  
 La faridondon ,  
 Peut-être en avoit-il l'esprit ,  
 Biribi , &c.



Sur l'air , *Sous un ormeau.*

Sur un sofa  
 Une diableffe en falbala ,  
 Aux regards fripons  
 Découvroit deux jolis monts  
 Ronds.



Sur l'air , *Au fond de mon caveau.*

Ronflant comme un cochon  
 L'on voyoit sur un throne  
 Un des envoyés de Pluton.  
 Il portoit pour couronne

Un vieux rechaud de fer sans fond ,  
 Et pour sceptre un tison ;  
 Sous ses piés un démon ,  
 En forme d'un dragon ,  
 Vomissoit du canon.  
 Le diable s'éveille , & s'étonne ;  
 Et dit : Garçons ,



Sur l'air , *La Pierre Fritoise* , *Contredanse*.

Courez vite ; prenez le patron ,  
 Et faites-le-moi danser en rond :  
 Courez vite ; prenez le patron ,  
 Tirez-le par son cordon.

Bon.

Messieurs les démons laissez-moi donc.

Non ;

Tu chanteras ,

Tu sauteras ,

Tu danseras.

Courez vite ; prenez le patron ,  
 Tirez-le par son cordon.

Bon.



Sur l'air , *Quand la mer rouge apparût.*

Le Saint craignant de pécher  
 Dans cette aventure ,  
 Courut vite se cacher  
 Sous sa couverture ;  
 Mais montant sur son chalit  
 Il rencontra dans son lit  
 Une Concubine ;  
 C'étoit Proserpine.



Sur l'air , *Nous autres bons villageois.*

Piqué dans ce bacanal  
 D'avoir vû qu'on brisoit sa cuche :  
 Et qu'un derriere infernal  
 Avoit fait caca dans sa huche ;  
 Et crainte de tentation ,  
 Notre Saint prit un goupillon ,  
 Et flanque aux démons étonnés  
 De l'eau-benite par le nez.



Sur l'air , *du second quatrain des Folies d'Espagne.*

Tel qu'un voleur si-tôt qu'il voit main-forte ;  
 Tel qu'un soldat à l'aspect des Prévôts :  
 L'on vit s'enfuir l'infemale cohorte ,  
 Et s'abymer dans ses affreux cachots.

Sur l'air , *Ah ! Maman , que je l'échappai belle.*

Ah ! mon Dieu , que je l'échappe belle ,  
 Dit le Saint tremblant  
 Tout en sortant  
 De sa ruelle !

Ah ! mon Dieu , que je l'échappe belle ,  
 Un moment plus tard  
 Je faisois le diable cornard.



Sur l'air , *Le Démon malicieux & fier*

Le démon , quoiqu'il passe pour fin ,  
 Ne fut pas ce jour assez malin.  
 S'il eût pris la forme de Toinette ,  
 Cet air charmant , sa taille & ses appas ;  
 C'étoit fait , la grace étoit muette ;  
 Et saint Antoine eût volé dans ses bras.





---



---

# T A B L E

## D E S P I E C E S.

*A Madame le C.* Page 1

### D I S C O U R S E N V E R S.

<i>A mon habit.</i>	7
<i>Envoi à M. S. N. en lui faisant remettre l'Épître précédente.</i>	10
<i>Le Quadrille.</i>	11
<i>Le Caffé ou les Aveux Poétiques.</i>	18
<i>Le Bel-Esprit, ou Discours sur la nécessité de se former le cœur avant de faire des ouvrages d'esprit.</i>	25

### E P I T R E S.

<i>A Monsieur de V. Peintre de l'Académie Royale, sous le nom d'un Eleve de la même Académie.</i>	32
<i>A Monsieur d'Argonges, Lieutenant Civil, après la maladie qu'il eut à Fleury pendant les vacances en 1751. Cette Épître lui a été adressée dans le mois de Decembre de la même année.</i>	39
<i>A Monsieur de S. A.</i>	44

### E C L O G U E S.

<i>Ismene &amp; Amarillis.</i>	48
<i>Philis.</i>	51

DES PIÈCES. 209

EPITHALAME.

*Sur le Mariage de Mr D. S. & de Mlle L. N.* 58

ODE.

*Sur le Bonheur.* 63

STANCES.

*A S. \*\*\* pour le prier de faire mon Portrait.* 66

*A M. le Kain, Acteur de la Comédie Française,  
& représentant Orofmane dans Zaïre.* 69

*A Themire.* 70

*A Madame le C.* 73

SONNET.

*Je révois, &c.* 76

MADRIGAUX.

*J'étois ce matin, &c.* 77

*Sur le Comte de Saxe, après la campagne de 1746.*  
Ibid.

RONDEAUX.

*J'aime les Vers, &c.* 78

*L'amour Fiacre.* 79

*Contre une mauvaise Ballade faite sur une naissance  
par M.* 80

FABLES.

*Le Serin & la Serine.* 81

*L'Œuf de Chenille, & la Coque de Papillon.* 83

*Le Cerf & le Chien.* 85

*Guillot & la Cage.* 86

CONTES.

*La Femme incorrigible.* 88

*Le Testament Cynique.* 89

*Les Quatre au Cent.* 92

*L'Auteur, Auteur jusqu'à la fin.* Ibid.

<i>La Paix du ménage.</i>	94
<i>Le bon Casuiste.</i>	95

## EPIGRAMMES.

<i>A Iris.</i>	97
<i>La Loüange apprêtée.</i>	Ibid.
<i>La Réprimande bien entendue.</i>	98
<i>Le Plagiaire confondu.</i>	Ibid.

## CHANSONS.

<i>Croissez, fenilles, &amp;c.</i>	99
<i>Buvons à la santé, &amp;c.</i>	Ibid.
<i>J'ai bientôt quatorze ans, &amp;c.</i>	100
<i>Que la fauvette de Dorine, &amp;c.</i>	103
<i>Un jour dans un bois solitaire, &amp;c.</i>	106
<i>Babet m'a su charmer, &amp;c.</i>	109
<i>On dit que je suis gentille, &amp;c.</i>	111
<i>Est-ce au faite des grandeurs, &amp;c.</i>	114
<i>Sur le bord d'un ruisseau, &amp;c.</i>	116
<i>Jadis il fut une Bergere, &amp;c.</i>	118

## ELEGIE.

<i>Traduction libre d'une Elegie de Tibulle.</i>	123
--	-----

## PIECES EN VERS.

<i>A Ismene, en lui donnant une bougie.</i>	125
<i>A Philis.</i>	126
<i>Portrait d'Eglé.</i>	128

## PIECES NOUVELLES

Survenues pendant l'impression des précédentes.

<i>Chanson sur l'air, A notre bonheur l'amour pré-</i> <i>sède.</i>	130
<i>Contes, Qui perd gagne.</i>	132

DES PIÈCES.		211
<i>L'Ecritoire.</i>		135
<i>La gageure.</i>		138
<i>Stances contre l'amour.</i>		142
<i>Fable.</i>		143
<i>Satyre contre le goût des ouvrages Poissards.</i>		144
<i>L'impromptu de Thalie, ou la Lunette de vérité, Comedie.</i>		151
<i>La tentation de saint Antoine.</i>		202

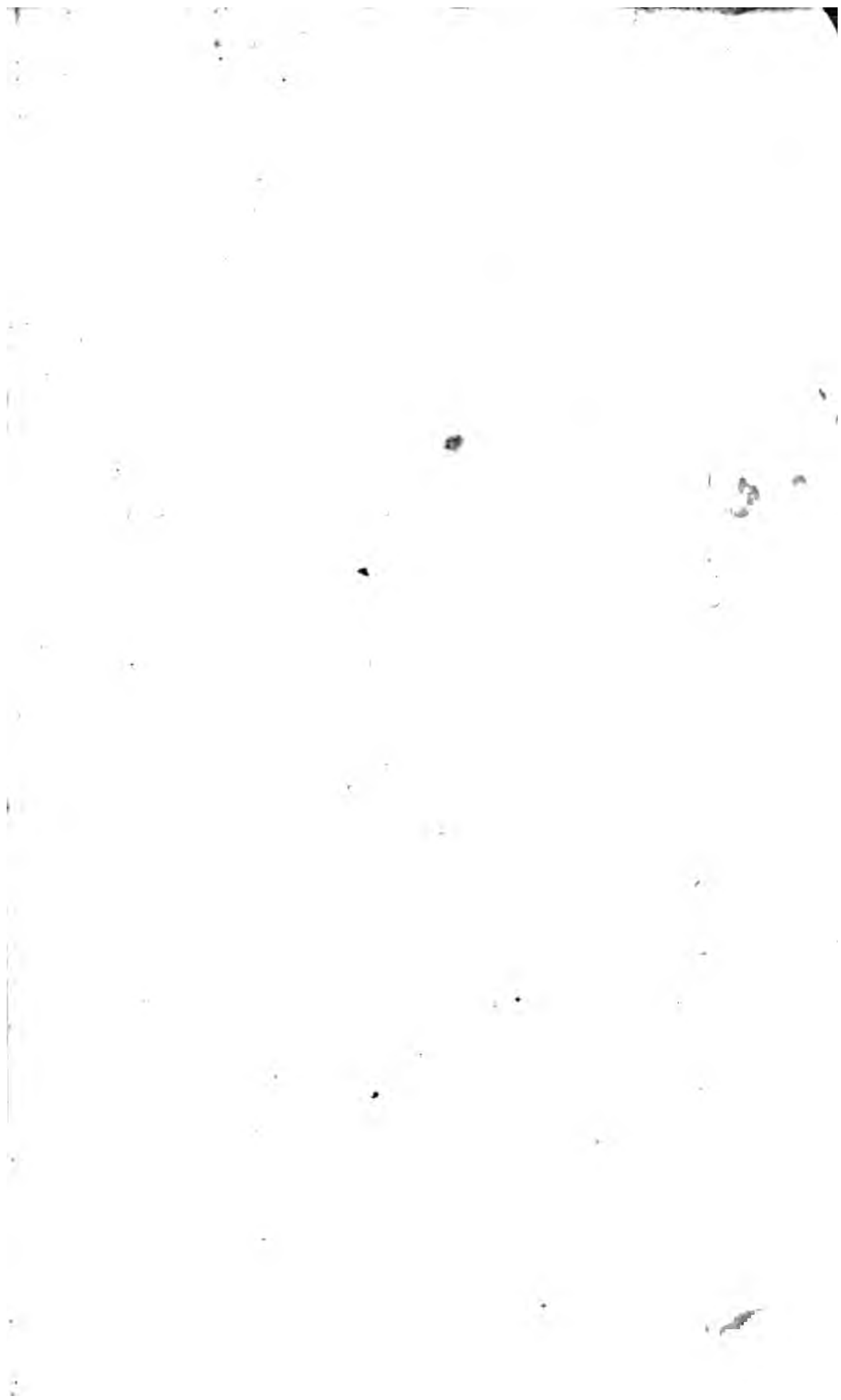
Fin de la Table des Pièces.

## E R R A T A.

<i>Pag. l. fautes.</i>	<i>corrections.</i>
1 2 Le C.	L. C.
31 12 franchis la route où	fuis le deffein dont je te
vole ton esprit	vois épris.
66 20 Les traits réguliers	Le gracieux que la na-
que nature	ture.
67 5 toile	touche
68 16 véridique	fatyrique
73 1 Le C.	L. C.
78 9 Puis-j'en	Puis-je
85 <i>dern.</i> On guete	On quète
103 11 le chat aimé	l'oiseau chéri.
114 6 sans bruit	ici
121 6 les cœurs	tous cœurs
129 15 Mais pour trancher	Pour trancher d'un seul
d'un	
137 12 Je gage	Je gagerois
<i>Ib.</i> 17 careffée	acoftée
<i>Ib.</i> 19 Que vous portez in-	<i>supprimez ce vers.</i>
cessamment.	
140 7 C'est bien ma faute	je dois m'en prendre à
à moi	moi.
144 9 si triste	nouvel
147 17 le vice	un vice
153 8 nourrir	y vivre
<i>Ib.</i> 26 les trop fortes bar-	la trop forte barriere.
rieres	
154 8 Dont il faudra qu'il	dont en ce jour il
<i>Ib. dern.</i> Et non ce que	Non ce qu'une autre
j'aurois dû	pourroit
158 9 si vous n'en sortez	si vous ne sortez
168 9 ces dehors careffans	ce dehors careffant
176 22 le flambeau	les flambeaux
179 22 critiques	critique



65666059



D.

par Sedaine 150

28

(83)

13904







